

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE RÉSISTANCE ET RÉCUPÉRATION :  
LES IRANIENS FACE À LA DIPLOMATIE CULTURELLE AMÉRICAINE EN IRAN  
À L'AUBE DE LA GUERRE FROIDE, 1945-1960

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
SIMON ABDELA

JUIN 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

La plus grande qualité d'un mémoire de maîtrise, c'est d'être terminé. C'est après cinq longues années à écrire ce mémoire que j'ai pu constater toute la véracité et la sagesse de cette phrase qui m'avait été dite alors que je terminais mon baccalauréat. Avec la naissance de ma fille Isis en 2010, j'ai également pu constater l'ampleur de la tâche que constitue la conciliation travail-famille-études. En milieu de parcours, ma compagne et moi avons appris que notre fille devrait vivre sa vie avec plusieurs handicaps qui vont se révéler au cours des prochaines années. Continuer, persévérer et terminer cette recherche est, à ce jour, le plus grand défi que j'ai eu à affronter. Cependant, si je peux aujourd'hui déposer ce mémoire avec un si grand sentiment de fierté, nombreux sont ceux qui méritent mes remerciements.

Premièrement, j'aimerais remercier mon directeur de recherche, le professeur Christopher Goscha. Son souci du détail, ses corrections judicieuses et ses précieux conseils m'ont permis de recentrer mon mémoire pour en rehausser la qualité et la pertinence, et ce, à plusieurs reprises. C'est sans doute au niveau de la relation professeur-étudiant que je tiens le plus à le remercier. Pendant ces cinq années, jamais je n'ai eu à prendre rendez-vous pour le rencontrer. Lorsque le besoin s'en faisait sentir, tant au niveau académique qu'émotionnel, sa porte était toujours ouverte pour moi. Je serai éternellement reconnaissant de son support et de son humanité.

Je tiens également à remercier Micheline Cloutier au département d'histoire, qui a toujours fait des pieds et des mains pour que je ne connaisse aucune embuche administrative tout au long de mon parcours. Dans les moments plus difficiles, elle a aussi fourni une oreille attentive à mes problèmes et a toujours su me motiver à atteindre mon objectif.

Sans ordre d'importance, plusieurs personnes qui fréquentent le 6<sup>e</sup> étage du pavillon Hubert-Aquin de l'UQAM méritent ma reconnaissance pour l'aide qu'ils et elles m'ont apportée : Gaétan Thériault, Greg Robinson, Andrew Barros, Samy Mesli, Karine Laplante, Phi Van Nguyen, Guillaume Marceau. Chacun à leur façon, ces personnes ont su à persévérer pendant ces cinq années.

La plus grande reconnaissance va à ma partenaire de vie m'aider et m'encourager Myriam Le Blanc-Élie. Alors qu'elle mène elle aussi des études à la maîtrise en sexologie, elle a lu et relu diverses parties de mon mémoire et m'a fourni une précieuse aide, surtout en gardant le fort familial durant mon séjour aux archives américaines. Dans les moments familiaux les plus difficiles, elle a toujours su me soutenir. Il ne fait aucun doute que sans elle je n'aurais jamais terminé cette recherche.

Plus formellement, cette recherche n'aurait pas été complétée sans le support du Conseil de Recherche en Sciences Humaines (CRSH) qui m'a octroyé une bourse en 2010.

## DÉDICACE

*À Myriam, pour ton soutien et ton amour.*

*À Isis, pour ton rire et tous tes sourires.*

*Notre aventure ne fait que commencer.*

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACE .....	iv
LISTE DES ABBRÉVIATIONS, SIGLES ET ACCRONYMES .....	vi
RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION .....	1
Bilan historiographique : Guerre froide et diplomatie culturelle .....	4
Problématique et hypothèse .....	17
Période d'étude .....	20
Les sources utilisées .....	26
Limites .....	30
CHAPITRE I	
SÉDUCTION ACADÉMIQUE DE L'ÉLITE PERSE : REPRÉSENTATION DE L'AMÉRICAN WAY ET CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ MÈRE, 1949-1961 .....	34
Collaboration des secteurs privé et public : une greffe synthétique? .....	36
La représentation de l' <i>American way</i> et la comparaison avec culture locale .....	43
Un tabou dans la culture locale : le cas des « <i>dating games</i> » américains .....	52
Le choc culturel associé au travail manuel : les échanges académiques et l'ambition du « <i>desk job</i> » chez les universitaires iraniens .....	58
Conclusion .....	62
CHAPITRE 2	
UNE RÉACTION HÉTÉROGÈNE : RÉSISTANCE ET RÉCUPÉRATION DE LA MODERNITÉ À L'AMÉRICAINNE DANS LES RÉGIONS RURALES DE L'IRAN... ..	64
Le Point 4 dans le monde rural : les multiples visages de la résistance à la modernisation .....	68
Femmes, paysans et communautés : gagnants de la modernisation .....	78

Conclusion .....	96
CONCLUSION.....	99
ANNEXE A .....	102
BIBLIOGRAPHIE.....	103

## LISTE DES ABBRÉVIATIONS, SIGLES ET ACCRONYMES

AFME	American Friends of the Middle East
CFRFS	Committee on Friendly Relations amongst Foreign Students
CU	State Department's Bureau of Cultural Affairs
FF	Ford Foundation
FSA	Foreign Student Advisor
IIE	International Institute of Exchange
NAFSA	National Association of Foreign Student Advisors
NARA II	National Archives and Records Administration
NEF	Near East Foundation
LDS	Church of Latter-Day Saints
USIA	United States Information Agency
USIS	United States Information Services
USU	Utah State University

## RÉSUMÉ

Depuis quelques années, les historiens s'intéressent à la question de la culture dans les relations entre États : la diplomatie culturelle. Cependant, très peu d'attention a été portée à la composante éducative de ces initiatives culturelles. L'objectif de cette recherche est de mettre en lumière la réaction des Iraniens à l'égard de certains projets d'échanges culturels avec les États-Unis, pendant la période que nous nommons l'aube de la Guerre froide, soit de 1945 jusqu'au tournant des années 1960. En mettant l'accent sur les programmes Fulbright et Point 4, nous posons les questions suivantes : dans quelle mesure ces programmes ont-ils influencé les *hearts and minds* des populations locales? Comment ces dernières ont-elles été en mesure de résister ou récupérer certains aspects des programmes pour des buts internes? Bien qu'à ce jour ces questions n'aient reçu aucune attention de la part de la communauté historique, les sources que nous avons consultées nous permettent de tracer une ébauche de réponse. À la lumière de nos recherches, nous constatons que la réaction des Iraniens n'était pas homogène. Par rapport aux échanges académiques du Fulbright, les élites iraniennes reviennent au bercail déracinées. En effet, si les participants sont de retour avec une représentation plus que positive de l'*American way of life*, ils sont dorénavant beaucoup plus critiques à l'endroit de leur propre culture, surtout en ce qui a trait aux relations hommes femmes et par rapport aux opportunités que leur procure une éducation à l'américaine. Dans le monde rural iranien, le Point 4 et l'éducation technique qu'il véhicule reçoit lui aussi un accueil mitigé. Sympathisants communistes, membres du clergé et grands propriétaires terriens voient d'un très mauvais œil les transformations que permet le Point 4. D'un autre côté, les femmes, les petits fermiers et les communautés utilisent le Point 4 pour promouvoir des changements à l'interne. Bien que dans l'ensemble le Point 4 et le Fulbright aient apporté plusieurs changements, la Révolution blanche que propose le Shah en 1962 vient brouiller les cartes des acquis des années 1940 et 1950.

MOTS CLÉS : ÉTATS-UNIS; IRAN; DIPLOMATIE CULTURELLE;  
ÉDUCATION; POINT 4; FULBRIGHT

## INTRODUCTION

Au début de l'année 1952, William Warne<sup>1</sup>, premier directeur du *Technical Assistance Program* en Iran, mieux connu sous le nom de *Point 4*, fait un arrêt forcé en voiture dans le village de Khonsar, dans la vallée des montagnes Bakhtiari de la couronne des monts Zagros. À bord avec lui, deux ingénieurs iraniens facilitent ses premiers contacts avec les populations locales. La voiture, enlisée dans la route boueuse, est rapidement entourée d'hommes du village qui invitent les passagers du véhicule à venir échanger quelques formalités autour d'un *chai* (thé). Après quelques cérémonies improvisées, le groupe d'hommes réussit à convaincre Warne de leur accorder quelques minutes de son expertise technique.

Ensemble, ils s'éloignent peu à peu du village pour s'aventurer dans les montagnes avoisinantes. Warne saisit alors qu'on l'amène à l'abattoir du village, situé dans les hauteurs, en bordure d'un cours d'eau en amont du village. M. Samii, un des hommes qui avaient accueilli Warne quelques heures auparavant, explique que le village est affligé par plusieurs cas de fièvre de typhoïde, de malaria et que les villageois connaissent un taux de mortalité infantile de plus en plus élevé, principalement causé par des maladies du système digestif. Il demande ensuite à Warne s'il est possible que les amas de sang et entrailles qui jonchent perpétuellement le rivage du cours d'eau puissent être en partie responsables des maux dont souffrent les membres de sa communauté. Lorsque Warne répond par l'affirmative, quelques hommes, dont M. Samii, font entendre une plainte dont le ton transcende la frontière du langage. L'expertise de l'Américain confirmait une hypothèse mise de l'avant par quelques personnes du village, mais toujours contestée par le clergé local. Le lendemain au soir, l'abattoir sera déménagé à un endroit plus propice, en aval du village. La description que donne Warne dans ses

---

<sup>1</sup> William Warne, *Mission for Peace: Point 4 in Iran*, Indianapolis, Bobbs-Merill, 1956.

mémoires de l'attitude des villageois à son endroit lors de ses derniers instants en leur présence est sans équivoque : par la transmission du savoir et par sa volonté transparente d'aider, il venait de charmer le cœur des Iraniens du village. Devant l'autorité morale traditionnelle du clergé s'imposait dorénavant la modernité portée par les ambassadeurs américains du savoir.

Pour beaucoup de stratèges politiques, le partage du savoir-faire américain, même lors d'échanges improvisés, est un excellent moyen de gagner les cœurs et les esprits de populations étrangères. À travers l'initiative d'éducation technique du *Point 4 Program*, Washington entend séduire les populations du monde au savoir-faire moderne et, par ce biais, à la cause américaine. L'ambition est la même concernant les échanges universitaires, à travers lesquels les étudiants, une fois de retour en terre natale, pourraient raconter l'Amérique aux leurs. Dans le contexte de la polarisation idéologique provoquée par les deux meneurs du nouvel ordre d'après-guerre, la culture est dorénavant mobilisée comme une arme dans cette course aux *hearts and minds* du monde libre, plus particulièrement dans le Sud. Tel est le sujet de notre projet de mémoire.

Dans la communauté historienne, la « quatrième dimension »<sup>2</sup> de la diplomatie, la culture, commence ainsi à gagner en importance par rapport aux trois dimensions traditionnelles de la diplomatie : politique, militaire et économique. Cette quatrième dimension peut être abordée de plusieurs manières. Certains auteurs ont favorisé l'étude de la mobilisation de la culture populaire américaine, d'autres de la culture artistique<sup>3</sup>, de la langue, voire à travers les échanges issus du

---

<sup>2</sup> C'est Philip H. Coombs, *Assistant Secretary of State for Education and Culture* durant l'administration Kennedy, qui fut le premier à utiliser le terme « quatrième dimension de la diplomatie » pour désigner les échanges culturels. Voir *The Fourth Dimension of Foreign Policy. Educational and Cultural Affairs*, New York, Harper and Row, 1964.

<sup>3</sup> Dans le domaine de la mobilisation des arts sur le front culturel de la Guerre froide, voir Serge Guilbaut, *How New York Stole the Idea of Modern Art: Abstract Expressionism, Freedom and the Cold War*, Chicago, University of Chicago Press, 1985; David Cate, *The Dancer Defects: The Struggle for Cultural Supremacy during the Cold War*, New York, Oxford University Press,

tourisme. L'éducation comme composante de la diplomatie culturelle peut également faire figure d'objet d'étude, bien que peu d'auteurs s'y soient attardés. Ainsi, en étudiant l'éducation comme vecteur d'échange culturel, nous serons en mesure de démontrer à quel point les différentes initiatives ont pu servir à gagner les cœurs et les esprits en Iran à l'aube de la Guerre froide, mais également à quel point elles ont été récupérées par les Iraniens pour promouvoir certains changements à l'interne.

Pour aborder la composante éducative de la diplomatie culturelle américaine en Iran, nous comptons aborder la question par le biais de deux types d'initiatives : les échanges universitaires et les projets d'éducation technique. Tout d'abord, les échanges universitaires sont partie intégrante des initiatives culturelles axées sur l'éducation. Dès sa mise en place en 1946, le programme d'échange Fulbright est voué à séduire les cœurs et les esprits par le biais du monde académique. Dans le cas de l'Iran, le *Fulbright Program* permet aux Iraniens d'entrer en contact avec le mode de vie américain, mais également avec l'*american know how*, surtout dans les domaines de l'agronomie, de l'ingénierie et de la médecine.

Dans un contexte de mobilisation de la culture, ces échanges académiques vont de pair avec l'autre type d'initiative en matière d'éducation que nous aborderons, soit le programme du *Point 4*, issu du quatrième point du discours inaugural de Truman en 1949. Par le biais de ce programme, Washington mise sur l'envoi de spécialistes pour transmettre le savoir-faire américain, icône de la modernité occidentale, dans le monde libre, mais plus particulièrement dans le monde décolonisé. En effet, dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, de nombreux pays du Sud ont hérité d'une économie fragilisée, facilitant ainsi, dans la conception américaine de l'ordre mondial, les risques d'une influence communiste. Comme nous le verrons au second chapitre, la mise en œuvre d'un

chapitre du *Point 4* en Iran servirait au maintien d'une stabilité politique et sociale précaire dans un pays où les habitants sont otages de la dichotomie entre traditions et modernité.

Afin de mieux cerner l'importance de telles initiatives culturelles, nous croyons qu'il est pertinent de faire le parallèle avec l'état de l'historiographie actuelle. Celle-ci nous permettra ensuite de mieux justifier notre problématique et notre hypothèse, mais également le choix des sources utilisées pour mener à terme cette recherche.

#### Bilan historiographique : Guerre froide et diplomatie culturelle

Les historiens ont abordé les relations américano-iraniennes de plusieurs façons. Bien que notre recherche mette l'accent sur l'aspect culturel de ces relations, l'histoire diplomatique dite traditionnelle a longtemps fourni son lot de réponses, notamment pour les événements entourant le coup d'État de 1953 en Iran et son héritage. Les chercheurs qui ont aussi poussé cette enquête par le biais du concept de *Nation building*, soit l'avènement de la modernité occidentale dans la définition de l'État et de l'identité iranienne, ont eux aussi posé les jalons de la connaissance pour que se développe l'histoire culturelle.

L'histoire diplomatique a ainsi connu un réel essor depuis le renversement du Shah en 1979 et l'onde de choc produite par la Révolution iranienne ouvertement anti-américaine. Les historiens se questionnent alors sur les causes immédiates et profondes d'un tel aboutissement. En fait, les chercheurs qui abordent dorénavant les relations américano-iraniennes de l'aube de la Guerre froide le font presque uniquement dans l'optique d'expliquer le cheminement vers le tournant de 1979. L'exemple le plus parlant est sans nul doute l'ouvrage de Barry Rubin, *Paved with*

*Good Intentions*, paru un an après la révolution<sup>4</sup>. L'auteur y explique que les initiatives américaines de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la Révolution iranienne n'étaient vouées qu'au bon développement de la relation Téhéran-Washington et que la dérive autoritaire et militariste du Shah était responsable du dénouement.

Les historiens qui abordent les relations américano-iraniennes par le biais du développement économique<sup>5</sup> du concept de *Nation Building* ont eux aussi fourni plusieurs réponses. En effet, les chercheurs se sont grandement intéressés au développement de la modernité (politique, sociale et identitaire) dans les pays du Sud, en Iran tout comme en Indochine<sup>6</sup>. Très influencé par la théorie de la modernisation de Walt Rostow, Jahangir Amuzegar<sup>7</sup>, un Iranien ayant fait ses études aux États-Unis, est un des premiers auteurs à aborder la question du développement et de la modernisation de l'Iran à l'aube de la Guerre froide. Bien que l'auteur s'attarde par moment aux impacts des initiatives d'éducation technique du Point 4 en Iran, la majorité de son ouvrage couvre plutôt les premières années de la Révolution blanche<sup>8</sup> du Shah, soit la période après 1962. En fait, c'est surtout la Révolution blanche, un programme de réformes agraires voué à centraliser la modernisation rurale de l'Iran entre les mains du Shah, qui a retenu l'attention des

---

<sup>4</sup> Voir entre autres Barry Rubin, *Paved with Good Intentions: The American Experience in Iran*, New York, Oxford University Press, 1980. Concernant les historiens dits traditionnels qui ont abordé le coup d'État de 1953, l'ouvrage majeur à retenir est sans contredit celui dirigé par Mark Gasiorowski et Malcolm Byrne. Basés sur les plus récentes archives, ils abordent tant la participation américaine dans le coup d'État que les aspects internes comme la présence communiste ou la question du mouvement nationaliste libéral et sa relation avec le pouvoir royal. Voir *Mohammed Mossadeq and the 1953 Coup in Iran*, Syracuse, Syracuse University Press, 2004.

<sup>5</sup> Bien qu'elle ne soit pas abordée dans ce mémoire, l'histoire du développement économique fut souvent le fruit des historiens révisionnistes comme Gabriel Kolko ou William Appleman Williams.

<sup>6</sup> Pour un exemple concernant l'Indochine, voir Philip E. Catton, *Diem's Final Failure: Prelude to America's War in Vietnam*, Lawrence, University Press of Kansas, 2002.

<sup>7</sup> Jahangir Amuzegar, *Technical Assistance in Theory and Practice: the Case of Iran*, New York, Praeger Publishers, 1966.

<sup>8</sup> La « Révolution blanche » sera abordée au second chapitre de ce mémoire.

historiens qui, en général, négligent la période qui la précède<sup>9</sup>. Depuis, la construction de l'État moderne iranien a surtout été abordée comme un phénomène couvrant la période du début du XXe siècle jusqu'à la révolution islamique de 1979<sup>10</sup>.

Bien que l'histoire diplomatique traditionnelle et le concept de *Nation building* nous fussent utiles, c'est à travers le spectre de la culture que nous envisageons aborder les relations entre Washington et Téhéran. En portant notre attention sur les représentations, les attitudes, les changements de mode de vie, les mutations des structures et hiérarchies sociales, il est possible de cerner l'impact des différentes initiatives culturelles américaines sur les cœurs et les esprits iraniens, mais également d'observer comment la culture américaine engendra opposition ou récupération par les Iraniens des villes et des campagnes pour promouvoir des changements majeurs à l'interne.

Tout chercheur qui désire retracer l'histoire de la diplomatie culturelle américaine pour la période d'après-guerre se doit de débiter en consultant l'ouvrage de Nicholas Cull, *The Cold War and the USIA: American Propaganda and Public Diplomacy, 1945-1989*<sup>11</sup>. En écrivant une histoire institutionnelle<sup>12</sup> de

---

<sup>9</sup> À cet effet, voir Douglas Little, « Modernizing the Middle East: From Reform to Revolution in Iraq, Lybia and Iran », chap. dans *American Orientalism: The U.S. and the Middle East since 1945*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004. L'auteur démontre clairement la prééminence de l'Iran dans la stratégie de modernisation du Moyen-Orient, tout en offrant un bref aperçu des ambitions du shah quant à la construction de l'identité nationale, mais surtout du potentiel militaire en chantier. Selon l'auteur, Washington mise sur l'impact d'initiatives de modernisation pour contrer l'attrait accru du communisme dans ce contexte d'instabilité politique et sociale.

<sup>10</sup> Voir Jean-Pierre Digard, Bernard Hourcade et Yann Richard, *L'Iran au XXe siècle : entre nationalisme, Islam et mondialisation*, Paris, Fayard, 2007. Voir également Majid Mohammadi, *Judicial Reform and Reorganization in the 20<sup>th</sup> century Iran: State Building, Modernization and Islamization*, New York, Routledge, 2008.

<sup>11</sup> Nicholas Cull, *The Cold War and the United States Information Agency: American Propaganda and Public Diplomacy, 1945-1989*, New York, Cambridge University Press, 2008.

<sup>12</sup> Bien qu'une part importante des études de la diplomatie culturelle s'attarde au département d'État ou à l'USIA, quelques études ont mis l'accent sur la CIA comme institution de promotion de la culture américaine. L'ouvrage le plus digne de mention est sans aucun doute *The*

l'USIA, Cull devint le premier à fournir un ouvrage à caractère véritablement historique issu de plus d'une décennie de dépouillements d'archives nouvellement accessibles au public. À titre de référence, l'ouvrage est incontournable pour qui veut en savoir davantage sur les rouages administratifs de la formulation de la diplomatie culturelle américaine pendant la Guerre froide.

Les impératifs idéologiques de la Guerre froide : la culture américaine traverse l'Atlantique

À partir des années 1980, le croisement entre culture et politique américaines apparaît à l'ordre du jour des historiens dont l'attention se tourne vers l'effet de la Guerre froide sur la culture américaine : la *cold war culture*. C'est le cas du couple de Lary et Elaine Tyler May, dont les ouvrages font encore figure de lectures indispensables. Les essais rassemblés par Lary May<sup>13</sup> dans *Recasting America: Culture and Politics in the Age of Cold War* abordent les effets de la Guerre froide sur la représentation de l'américanité. Les auteurs constatent l'impact de la peur rouge (*red scare*) sur la culture nationale par le biais du cinéma et des arts, mais également du monde intellectuel et universitaire. À l'aide de *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*, Elaine Tyler May<sup>14</sup> démontre, quant à elle, combien la culture de la Guerre froide eut un impact direct sur la représentation de la famille. Le retour aux rôles traditionnels genrés, explique May, devient un puissant symbole de sécurité dans une période d'insécurité nucléaire. Stephen J. Whitfield<sup>15</sup>, s'inscrit dans la même lignée en faisant état de l'effet du

---

*Cultural Cold War: The CIA and the World of Arts and Letters* de Frances S. Saunders, dans lequel l'auteure tente de démontrer que la culture fut instrumentalisée par la CIA lors du Congrès pour la Liberté Culturelle (CCF) de 1950.

<sup>13</sup> Lary May (ed), *Recasting America: Culture and Politics in the Age of Cold War*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989.

<sup>14</sup> Elaine Tyler May, *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*, New York, Basic Books, 1988.

<sup>15</sup> Stephen J. Whitfield, *The Culture of Cold War*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1996 [1991].

climat de Guerre froide sur la culture américaine. En insistant sur la politisation de la culture, l'auteur montre l'impact du *red scare* et son influence sur plusieurs composantes de la société américaine, notamment le cinéma, la télévision et la presse. Près de quinze années plus tard, s'inspirant des ouvrages du couple May et de Withfield, Laura Belmonte<sup>16</sup> publie *Selling the American Way*, à travers lequel elle aborde différents thèmes de *l'American way of life* pendant les administrations de Truman et Eisenhower. L'auteure montre combien la politisation idéologique de la culture fut conjuguée à la formulation de la diplomatie culturelle, en abordant cette dernière par le biais du genre, des relations raciales entre Noirs et Blancs, de la société de consommation et du système politique libéral démocratique. Elle met ainsi l'accent sur la représentation qu'ont les Américains d'eux-mêmes à travers ces thématiques, et souligne comment ces représentations sont utilisées par Washington pour expliquer l'Amérique au monde.

En parallèle, certains historiens prennent comme tâche d'analyser l'exportation de la culture américaine en Europe pendant la même période. Walter Hixson<sup>17</sup> figure parmi les auteurs ayant interrogé la diplomatie culturelle américaine en Europe occidentale et en Union soviétique. Selon lui, le nouveau front culturel opposant les deux superpuissances mène à une infiltration culturelle dans le Vieux Continent. Hixson fait notamment l'autopsie d'un épisode très symbolique de cet affrontement culturel : le *Kitchen Debate* tenu lors de l'exposition universelle de Moscou de 1959. Hixson démontre ainsi avec brio une des facettes du lien qui unit pouvoir et culture. D'autres auteurs ont favorisé une approche par le biais d'études de cas précises. L'ouvrage de Richard Kuisel<sup>18</sup>, *Seducing the French: The Dilemma of Americanization*, s'inscrit parfaitement dans

---

<sup>16</sup> Laura A. Belmonte, *Selling the American Way: U.S. Propaganda and the Cold War*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2008.

<sup>17</sup> Walter Hixson, *Parting the Curtain: Propaganda, Culture, and the Cold War, 1945-1961*, New York, NY, St-Martin's Griffin, 1998 [1997].

<sup>18</sup> Richard Kuisel, *Seducing the French: The Dilemma of Americanization*, Berkeley and Los Angeles, CA, University of California Press, 1993.

cette tendance historiographique centrée sur l'Europe<sup>19</sup> et est porteur d'un exploit que peu d'auteurs ont su accomplir. En effet, contrairement à plusieurs études, le fil conducteur de *Seducing the French* est centré sur la réaction, voire la résistance, de certaines parties de la société française à ces initiatives culturelles. L'auteur aborde en détail le risque de l'américanisation de la *frenchness*, cette peur de la perte de l'identité proprement française, perçue par les intellectuels de gauche français comme une véritable menace.

#### Le Sud et l'éducation : les deux oubliés de l'historiographie

Lorsque vient le temps d'aborder un sujet comme le nôtre, deux secteurs de l'historiographie de la diplomatie culturelle américaine doivent être pris en compte. Nous devons d'abord prendre en considération les auteurs ayant abordé la diplomatie culturelle par le biais d'initiatives liées à l'éducation, mais aussi ceux qui ont abordé la question en s'intéressant au Sud, au Moyen-Orient ou plus précisément à l'Iran.

Bien que l'éducation dans les échanges culturels soit un sujet très peu développé, quelques auteurs ont tout de même offert d'importantes contributions à l'historiographie. C'est notamment le cas de Christopher Simpson<sup>20</sup> et Ron Robin<sup>21</sup>, qui abordent le rôle des universités dans la formulation de la politique culturelle américaine. Avec *Science of Coercion*, Simpson évoque le lien étroit entre les différents théoriciens en communication de certaines chaires de recherche universitaires américaines actives lors de la Seconde Guerre mondiale, pour

---

<sup>19</sup> Voir également Reinhold Wagnleitner, *Coca-Colonization and the Cold War: The Cultural Mission of the United States in Austria After the Second World War*, Chapel Hill, NC, The University of North Carolina Press, 1994. L'auteur met l'accent sur la réaction qu'eurent les Autrichiens face aux initiatives culturelles américaines vouées à la dénazification.

<sup>20</sup> Christopher Simpson, *Science of Coercion: A Communication Research and Psychological Warfare, 1945-1960*, New York, Oxford University Press, 1994.

<sup>21</sup> Ron Robin, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, Princeton University Press, 2001.

optimiser la formulation des initiatives culturelles. Pour lui, de nombreux exemples illustrent « the interwoven relationship between federal programs and U.S. mass communication studies [...] all throughout the 1950s ». À son tour, Robin aborde les liens entre les théoriciens du behaviorisme et les acteurs liés à la formulation de la diplomatie culturelle américaine. Avec *The Making of the Cold War Enemy*, il montre que les théories behavioristes ont servi à formuler une offensive culturelle en termes simples centrés sur l'individualisme des populations visées<sup>22</sup>.

D'autres auteurs abordent la question de l'éducation dans la diplomatie culturelle par le biais des échanges académiques. Avec *Making the World Like Us? Education, Cultural Expansion and the American Century*, Liping Bu tente de remplir un vide historiographique important. Elle centre son analyse sur les échanges académiques comme moyen de convaincre le monde, mais plus spécialement l'Europe et la Chine, d'embrasser l'*American way of life*. Pour Liping, la Guerre froide est le théâtre de plusieurs tentatives d'alignement de ces échanges avec la politique extérieure américaine. Cette politisation des échanges académiques sera approfondie dans la dernière partie de notre bilan historiographique. Une autre contribution majeure nous provient de Jonathan Zimmerman<sup>23</sup>. Avec *Innocents Abroad*, il aborde les différentes initiatives d'envois de professeurs (entre autres les programmes du *Peace Corps*) dans le « Sud » tout au long du XXe siècle, en favorisant le cas des professeurs envoyés aux Philippines. Il analyse l'évolution du concept de « culture » pour suivre la représentation que les professeurs ont d'eux-mêmes et de leur mission culturelle. Zimmerman explique qu'avec l'avènement de la Guerre froide, une grande majorité de professeurs questionnent leur rôle dans cette exportation du modèle américain :

---

<sup>22</sup> L'auteur explique que dans cette optique, les théoriciens privilégient des initiatives vouées à comparer le prix des aliments dans un système de libre marché et un système communiste, plutôt que d'insister sur le côté idéologique de l'opposition communisme – libéralisme.

<sup>23</sup> Jonathan Zimmerman, *Innocents Abroad: American Teachers in the American Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

« Post-World War II teachers [questionned] the entire moral status of America in the world [...] teachers would launch their own critique of American influence, and of their own role in perpetuating it »<sup>24</sup>. Il reste ainsi à aborder les auteurs qui ont traité de la composante culturelle dans le Moyen-Orient.

Le Moyen-Orient est le parent pauvre de l'histoire culturelle. Cependant, il existe tout de même un maigre corpus d'ouvrages qui traitent de la diplomatie culturelle dans cette région du monde. Le nombre d'ouvrages centrés spécifiquement sur la diplomatie culturelle américaine au Moyen-Orient à l'aube de la guerre froide augmente depuis septembre 2001. En effet, les attentats du 11 septembre ont incité plusieurs historiens à aborder la composante antiaméricaine des sociétés arabes, faisant ainsi naître une panoplie d'études sur la diplomatie culturelle au Moyen-Orient depuis la chute du mur de Berlin, mais à peine quelques études sont centrées sur les échanges culturels américano-arabes pour la période qui nous intéresse.

Avec *The Failure of American and British Propaganda in the Middle East, 1945-1957: Unconquerable Minds*, James R. Vaughan<sup>25</sup> pose la question de la diplomatie culturelle dans le monde arabe sous l'angle de la coopération américano-britannique. Pour l'auteur, plusieurs facteurs expliquent l'échec des initiatives culturelles conjointes dont l'absence d'un agenda mutuel entre les deux grandes puissances, la conception orientaliste du Moyen-Orient dans la mentalité américaine, le phénomène de décolonisation dans la région, mais surtout la prééminence de la logique de Guerre froide sur les différentes aspirations nationalistes arabes. Or, les initiatives liées à l'éducation y sont pratiquement absentes. Quelques lignes à peine sont consacrées au programme du *Point 4* malgré que l'auteur affirme lui-même que : « Point 4 was immediately recognised by USIS

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>25</sup> James R. Vaughan, *The Failure of American and British Propaganda in the Middle East, 1945-1957: Unconquerable Minds*, New York, Palgrave-Macmillan, 2005.

as an important psychological weapon and a major propaganda effort was made to present it as evidence of U.S. friendship and goodwill »<sup>26</sup>. D'autres auteurs ont favorisé l'étude de certaines caractéristiques culturelles de la diplomatie américaine à l'endroit de l'Iran. John Foran<sup>27</sup> et Mary Ann Heiss<sup>28</sup> abordent respectivement les aspects orientalistes et genrés de la représentation de l'Iran qu'ont les dirigeants américains à l'époque de la crise pétrolière de 1951-1953. John Foran expose ainsi l'impact de la conception orientaliste<sup>29</sup> de l'Iran à travers le magazine *Time* pour expliquer l'aboutissement au coup d'État. Heiss quant à elle, concentre plutôt son étude sur le dénouement d'août 1953 sous l'angle de la représentation genrée qu'avaient les hauts dirigeants américains à l'égard de la culture politique iranienne.

Le cas plus particulier de l'Iran dans les initiatives américaines a été développé par Deborah Kisatsky<sup>30</sup> et Jessie Embry<sup>31</sup>. La première aborde l'échec des idées libérales américaines transmises par la Voice of America en Iran. Selon l'auteure, l'aboutissement au coup d'État contre le premier ministre Mossadeq démontre que même les dirigeants à Washington accordaient peu de confiance en la capacité du libéralisme politique à résoudre le litige pétrolier entre Téhéran et

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>27</sup> John Foran, « Discursive Subversions: Time Magazine, the CIA Overthrow of Mossadeq, and the Installation of the Shah », in *Cold War Constructions: The Political Culture of United States Imperialism, 1945-1966*, sous la dir. de Christian Appy, Amherst, University of Massachusetts Press, 2000, p. 157-182.

<sup>28</sup> Mary Ann Heiss, « Real Men don't wear Pajamas: Anglo-American Cultural Perceptions of Mohammed Mossadeq and the Iranian Oil Nationalization Dispute », in *Empire and Revolution: The United States and the Third World since 1945*, sous la dir. de Peter L. Hahn et Mary Ann Heiss, Columbus, Ohio State University Press, 2001, p. 178-194.

<sup>29</sup> Pour approfondir le concept d'orientalisme, voir Edward Saïd, *Orientalism*, New York, Random House, 1978, et Andrew Rotter, « Saidism without Said: Orientalism and U.S. Diplomatic History », *American Historical Review*, vol. 105, n° 4 (octobre, 2000), p. 1205-1217.

<sup>30</sup> Deborah Kisatsky, « Voice of America and Iran, 1949-1953: US Liberal Developmentalism, Propaganda and the Cold War », *Intelligence and National Security*, vol. 14, n° 3 (1999), p. 160-185.

<sup>31</sup> Jessie Embry, « Point Four, Utah State University Technicians, and Rural Development in Iran, 1950-1964 », *Rural History*, vol. 14, n° 1 (2003), p. 99-113 ; « The Church Follows the Flag: U.S. Foreign Aid, Utah Universities, the LDS Church and Iran, 1950-1964 », *Journal of Mormon History*, vol. 32, n° 3 (2006), p. 141-179.

Londres. Quant à Embry, elle approfondit la question du Point 4 par le biais de la participation de communautés mormones de l'Utah, envoyées pour développer plusieurs programmes d'éducation technique dans les régions rurales de l'Iran. Pour l'auteure, les mormons associés à l'Utah State University<sup>32</sup> se sont intégrés plus facilement à la société iranienne de par leurs particularités culturelles religieuses. Cependant, l'auteure soutient que dans l'ensemble, les programmes d'aide comme le Point 4 ont été un échec à l'échelle du Sud à cause de l'opposition des leaders religieux et des grands propriétaires terriens. Nous verrons au courant du second chapitre qu'il faudrait nuancer la thèse de Embry et reconnaître que le Point 4 a également été en mesure d'être récupéré par les populations rurales pour engendrer des changements à l'interne, sans pour autant que ces changements soient envisagés par les Américains.

Le Sud commence ainsi graduellement à prendre la place qui lui revient dans l'histoire de la diplomatie culturelle et parfois même en tant que promoteur de sa propre culture. Un exemple qui illustre bien cette nouvelle tendance à percevoir le Sud comme un acteur à part entière est l'ouvrage dirigé par Yangwen Zheng, Hong Liu et Michael Szonyi<sup>33</sup>, *The Cold War in Asia: The Battle for Hearts and Minds*, à travers lequel les auteurs abordent la promotion de la culture chinoise dans des endroits aussi divers qu'en Asie du Sud-est, en Afrique et en Amérique latine. Ainsi, la séduction par le biais de la culture et de l'éducation n'est pas uniquement une affaire américaine.

---

<sup>32</sup> L'université d'État de l'Utah participait à ce genre de programme depuis le début du XXe siècle, bien qu'avant la Guerre froide, les initiatives émanaient de l'université même, sans être encadrées par le gouvernement américain.

<sup>33</sup> Yangwen Zheng, Hong Liu et Michael Szonyi, *The Cold War in Asia: The Battle for Hearts and Minds*, Boston, Brill, 2010.

### Le tournant culturel en relations internationales : concepts et limites

Dans *Mapping the Undefinable*, l'historien Giles Scott-Smith définit bien la nécessité de dépasser le cadre étatique pour aborder les relations internationales : « The study of international relations is not about policy anymore, and diplomatic history itself has shifted from state centered forms of analyses towards retracing the informal social and cultural interactions among nations and people »<sup>34</sup>. L'histoire de la diplomatie culturelle connaît ainsi un foisonnement depuis les années 1980. Cette façon novatrice de faire de l'histoire s'éloigne de l'histoire politique, sociale ou économique, et marque un intérêt pour les mentalités, les représentations, les attitudes, la mémoire, mais peut également s'apposer aux histoires dites plus traditionnelles. Ainsi, l'histoire culturelle peut aussi bien aborder la culture de guerre et les politiques culturelles, que l'étude de modes de vie ou des activités humaines dans une société donnée dans une perspective anthropologique.

Dans ce contexte de croisement entre relations internationales et culture, deux historiens se démarquent. Dans *The Diplomacy of Ideas: U.S. Foreign Policy and Cultural Relations, 1938-1950*<sup>35</sup>, Frank Ninkovich s'attarde aux initiatives culturelles américaines en Amérique du sud suite à la création du Bureau of Educational and Cultural Affairs (CU) en 1938. Le second auteur est Akira Iriye, directeur de plusieurs des recherches de Frank Ninkovich. Avec *Culture and Power: International Relations and Intercultural Relations*, et une décennie plus tard *Cultural Internationalism and World Order*, Iriye participe lui aussi à la conceptualisation de l'histoire de la diplomatie culturelle en la cadrant dans une sphère supranationale. Tant pour Iriye que pour Ninkovich, la Guerre froide représente une anomalie dans le développement des échanges culturels et est le

---

<sup>34</sup> Giles Scott-Smith, « Mapping the Undefinable: Some Thoughts on the Relevance of Exchange Programs within International Relations Theory », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 173-195.

<sup>35</sup> Frank Ninkovich, *The Diplomacy of Ideas: U.S. Foreign Policy and Cultural Relations, 1938-1950*, New York, Cambridge University Press, 1981.

théâtre d'une nationalisation exacerbée de la culture. Iriye démontre que l'apport de la Guerre froide à la diplomatie culturelle fut de l'ordre de plusieurs défis, dont le principal fut d'adapter une diplomatie traditionnellement orientée vers l'Occident afin de la rendre accessible et fonctionnelle auprès des populations nouvellement décolonisées. Pour les deux historiens, il devient donc clair que : « [p]ower alone can no longer provide an adequate explanation »<sup>36</sup>. Selon eux, le rôle idéal du gouvernement doit être de faciliter la mise en œuvre d'initiatives culturelles entre deux groupes de population, plutôt que de tenter d'instrumentaliser le contenu des initiatives. Précisant qu'un projet d'échange culturel trop étroitement instrumentalisé par la politique nationale relève plus de la propagande que du désir d'entretenir des échanges sains, la Guerre froide représente à cet effet le terrain d'étude parfait pour observer les interactions et enjeux de pouvoir entre les initiatives culturelles et l'orientation de la politique extérieure.

En 2008, *The Annals of the American Academy of Political and Social Sciences* organise un colloque durant lequel divers chercheurs sont invités à approfondir le côté conceptuel de la diplomatie culturelle. La présentation d'Amelia Cowan et Geoffrey Arsenault, intitulée « Moving from Monologue to Dialogue to Collaboration: The Three Layers of Public Diplomacy »<sup>37</sup> eut une très grande influence sur notre façon d'aborder les différents types d'initiatives culturelles en Iran. En effet, les auteurs y exposent trois variantes de la diplomatie culturelle. La première, le « monologue », représente les initiatives unidirectionnelles dans lesquelles la participation des populations courtisées n'est pas jugée nécessaire. La

---

<sup>36</sup> Frank Ninkovich, « U.S. Information Policy and Cultural Diplomacy », *Headline Series: Foreign Policy Association*, n° 308 (automne, 1996), p. 10.

<sup>37</sup> Amelia Arsenault et Geoffrey Cowan, « Moving from Monologue to Dialogue to Collaboration: The Three Layers of Public Diplomacy », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 10-30. La présentation intitulée « Searching for a Theory of Public Diplomacy », de Eytan Gilboa aurait également pu figurer dans ce bilan historiographique. Pour l'auteur, l'étude de la diplomatie culturelle ne peut être réservée au domaine historique, mais bénéficierait plutôt d'une approche multidisciplinaire incluant l'histoire, mais également la science politique, la sociologie, la psychologie et les *Cultural studies*.

seconde variante, axée sur le « dialogue », fait état des initiatives bilatérales pendant lesquelles les deux partis engagés peuvent prendre part à un véritable échange, caractérisé par un « mutual respect and willingness to listen to the other ». La dernière variante fait état d'une « collaboration » où tous les partis impliqués participent à un projet commun, et où chaque participant obtient un rôle d'acteur de premier plan. La conceptualisation offerte par Cowan et Arsenault cadre bien avec notre projet de recherche puisque les échanges académiques peuvent être associés au « dialogue », et les initiatives du Point 4 à l'aspect collaboratif de la relation entre les spécialistes américains et les acteurs iraniens.

Pour le chercheur qui se lance dans l'aventure de l'histoire de la diplomatie culturelle, l'absence de consensus au sein de la communauté historienne quant à la conceptualisation est plus qu'évidente. Bon nombre d'historiens ont tenté de cerner les différences entre diplomatie culturelle et propagande culturelle et pourtant, un consensus est toujours loin d'être établi. C'est pourquoi les auteurs auxquels nous nous référons forment un maelström où propagande culturelle, guerre psychologique et diplomatie culturelle sont difficilement dissociables. Kenneth Osgood et Brian Etheridge le confirment en affirmant : « [r]eaders will likely notice that different authors [...] conceptualize public diplomacy differently. In part this is because public diplomacy defies easy definition. It has been associated with such nebulous activities as propaganda, psychological warfare, information, communication »<sup>38</sup>. D'autres historiens parlent plutôt de *soft power*<sup>39</sup>, une forme de pouvoir basé non pas sur la coercition, mais plutôt sur la capacité à séduire et convaincre, notamment par le biais de sa culture. D'autres auteurs ont tenté d'offrir des réponses face à la problématique « diplomatie culturelle ou propagande »,

---

<sup>38</sup> Kenneth A. Osgood et Brian C. Etheridge (dir.), *The United States and Public Diplomacy: New Directions in Cultural and International History*, Leiden, Martinus Nijhoff, 2010, p. 12.

<sup>39</sup> Joseph Nye, *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power*, New York, Basic Books, 1990.

surtout pour les échanges académiques de programmes associés à des programmes gouvernementaux. À cet effet, Richard Arndt et Liping Bu, dans leurs ouvrages respectifs, soulignent que les années qui suivent la fin de la Seconde Guerre mondiale sont teintées par la dichotomie de deux visions des échanges académiques. En effet, si plusieurs politiciens de l'époque, que les deux auteurs identifient comme les tenants de la vision réaliste, y voient un moyen d'optimiser les objectifs en matière de politique étrangère, ils font cependant face à une opposition marquée de la part des tenants de l'internationalisme<sup>40</sup> (corps professoraux, organisations privées et religieuses). Ces derniers prônent en effet un détachement du CU (State Department Bureau of Educational Affairs) et de la politique étrangère américaine, et veulent axer les échanges académiques sur des objectifs à long terme, moins susceptibles d'être instrumentalisés par les besoins politiques immédiats. Pour ces architectes des échanges académiques : « politics must be left out of educational exchanges »<sup>41</sup>. Cependant, Arndt et Liping mentionnent qu'à mesure que la Guerre froide devient chaude, le Fulbright succombe à l'instrumentalisation d'une politique réaliste, instrumentalisation consacrée par la signature du Fulbright-Hays Act de 1961. À travers ce dernier, la politique étrangère américaine incorpore ouvertement les échanges étudiants aux stratégies politiques à plus court terme. Arndt résume ainsi les premières décennies du programme en écrivant : « [d]uring the 1950s, Fulbright was a way to promote peace and understanding. After 1960, Fulbright became a cold war weapon »<sup>42</sup>.

### Problématique et hypothèse

Comme nous l'avons vu, l'auteur James Vaughan soutient l'hypothèse selon laquelle les initiatives culturelles américaines au Moyen-Orient furent des échecs.

---

<sup>40</sup> À cet effet, voir l'ouvrage de Charles Frankel, *The Neglected Aspect of Foreign Affairs: American Educational and Cultural Policy Abroad*, Washington, Brookings Institution, 1965.

<sup>41</sup> NARA RG 306, A1-1066, box 51, F: Ed. Exchange, Fulbright Program, 1953-1999 (1).

<sup>42</sup> *Ibid.*

Sans vouloir minimiser les difficultés rencontrées par les Américains, ni les résistances de la part des Iraniens, ce mémoire se donne comme but de montrer la complexité de ces rencontres, de nuancer les propos de l'auteur, de montrer comment la culture et modernité furent souvent récupérées par les Iraniens, tant dans les villes qu'à la campagne pour promouvoir des projets autres que ceux des Américains.

Devant cette historiographie encore peu développée sur le front culturel de la Guerre froide dans le Sud, plus particulièrement en Iran, nombreuses sont les questions qui demeurent sans réponse. Quel genre d'accueil les populations d'Iran réservent-elles à ces initiatives culturelles éducatives américaines? De quelle façon le mode de vie traditionnel iranien est-il influencé et façonné par le contact avec l'*American way of life* et le savoir-faire américain? Dans quelle mesure les initiatives culturelles ont-elles influencé la représentation de l'Amérique qu'ont les Iraniens? Les Iraniens ont-ils été en mesure de récupérer certaines des initiatives américaines pour promouvoir des changements à l'intérieur de leurs communautés?

À première vue, il nous semble évident que l'accueil réservé aux initiatives éducatives américaines ne fut pas homogène. Comme nous le verrons, les échanges académiques ont été très aptes à charmer le cœur de la nouvelle élite urbaine iranienne. Cette dernière ayant emprunté la voie de la libéralisation près d'un demi-siècle plus tôt, voit dorénavant le modèle américain comme un exemple de modernité dont il faut s'inspirer. Cependant, si le séjour sur les campus américains façonne souvent positivement la représentation qu'ont les Iraniens de la société américaine, une fois de retour, les participants sont également de plus en plus critiques face à leur culture traditionnelle. Également, deux conséquences inattendues ont attiré l'attention des Américains qui tentent de jauger l'impact des échanges sur les étudiants. L'élite iranienne, majoritairement masculine, accorde de plus en plus d'importance à la libéralisation des rapports hommes femmes et des

mœurs sexuelles. Aussi, contrairement aux attentes américaines, les Iraniens reviennent au bercail avec la certitude qu'un emploi prestigieux leur est dû.

Chez les populations rurales, l'accueil du Point 4 est encore moins homogène. En effet, les initiatives d'éducation techniques dans les campagnes ne font pas l'unanimité, et provoquent la résistance des sympathisants communistes, mais surtout des riches propriétaires terriens et du clergé. Qui plus est, dans plusieurs domaines la modernisation véhiculée par les spécialistes américains est récupérée par les populations paysannes qui voient dans les initiatives, un moyen d'apporter d'importants changements à la société dans laquelle ils évoluent.

À titre d'hypothèse, nous croyons être en mesure d'intégrer des nuances aux propos et conclusions de James Vaughan mentionnés ci-dessus. Les facteurs qu'invoque l'auteur pour démontrer l'échec des initiatives américano-britanniques au Moyen-Orient n'intègrent pas l'Iran dans la démonstration. En effet, Vaughan mentionne d'entrée de jeu que son étude sur le Moyen-Orient n'accorde presque aucune attention au cas particulier de l'Iran. Ce manquement nous semble pourtant important, surtout lorsque mis en parallèle avec l'importance de l'Iran à cette époque telle que décrite par Cull dans *The Cold War and the USIA* : « following the coup [1953], USIS-Tehran launched a vigorous campaign »<sup>43</sup>. Ceci nous laisse présupposer l'importance de la diplomatie culturelle américaine en Iran à cette période, pourtant évacuée par Vaughan. Comme nous le verrons au cours des prochains chapitres, les initiatives culturelles éducatives en Iran à l'aube de la Guerre froide nous semblent loin d'être des échecs.

Pour terminer, nous souhaitons que notre étude puisse apporter un savoir complémentaire à celui prodigué par Nicholas Cull à travers *The Cold War and the USIA*. En effet, malgré la minutie de son travail, l'auteur mentionne d'entrée de jeu avoir négligé un aspect primordial de la diplomatie culturelle américaine : « I have

---

<sup>43</sup> Nicholas Cull, *The Cold War and the USIA...*, *op. cit.*, p. 99.

written least about the parts of the USIA that functioned best: the exchange-of-persons programs seldom figures here »<sup>44</sup>. *A contrario*, nous sommes d'avis qu'une étude centrée sur ces initiatives d'échanges de personnes peut mener à un portrait différent de l'histoire de la diplomatie culturelle américaine.

Ainsi, notre étude vise non seulement à relater comment les Américains ont utilisé la culture comme une arme dans cette course aux *hearts and minds* du monde libre en Iran, mais elle essaie aussi de comprendre comment les populations des villes et de la campagne ont perçu, reçu, et instrumentalisé ces apports provenant de l'extérieur. Tel est le sujet de notre mémoire. Pour ce faire, nous procéderons en deux temps. Dans un premier temps, nous mettrons l'accent sur la réception de la culture américaine chez les élites urbaines qui ont effectué un voyage d'étude aux États-Unis dans le cadre du programme Fulbright. Dans un deuxième temps, nous aborderons la réception de la culture américaine chez les populations rurales par le biais du programme Point 4.

#### Période d'étude

Avant d'amorcer le premier chapitre, nous croyons qu'il est pertinent d'aviser le lecteur des justifications entourant le choix des balises spatiotemporelles de notre projet de mémoire. Pourquoi s'intéresser aux liens culturels qu'entretient Washington avec l'Iran en particulier? Pourquoi avoir limité notre étude à la période dite de l'aube de la Guerre froide, à savoir de la fin de la Seconde Guerre mondiale au tout début des années 1960? Un bref aperçu du contexte international et du contexte interne iraniens servira à expliciter notre choix.

Au niveau international, la fin de la guerre sonne le glas de la coopération entre les États-Unis et l'URSS. Les deux superpuissances s'aventurent dorénavant

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. xvii.

vers un affrontement à l'échelle mondiale, et ce, aux niveaux politique, militaire et économique, mais aussi sur le front culturel. L'histoire est aujourd'hui bien connue : l'Iran prend sa place sur l'échiquier politique d'après-guerre avec la crise de l'Azerbaïdjan de 1945-1946 alors que la puissance soviétique refuse de démobiliser ses troupes des provinces nordiques. En effet, cet épisode marque un des premiers affrontements entre les deux puissances victorieuses de la Seconde Guerre mondiale. L'entente initiale signée lors de la conférence de Téhéran de 1943 prévoyait que la Grande-Bretagne et l'URSS démobilisent respectivement leurs troupes du sud et du nord du pays six mois après la fin de la guerre. Si Londres obtempère, Moscou se fait plus timide dans les efforts de démobilisation. Le litige se transporte alors devant l'ONU nouvellement créée qui prend la résolution de demander le retrait des troupes soviétiques des provinces nordiques de l'Azerbaïdjan. Bien que l'ONU ait réussi à régler un des premiers contentieux américano-soviétiques de la Guerre froide qui s'annonçait alors, l'inquiétude de voir la région basculer sous l'emprise soviétique grandit. L'Iran se fait également remarquer chez les pays du Sud avec la crise pétrolière qui oppose le nationaliste Mohammed Mossadeq à la Grande-Bretagne de 1950 à 1953. L'Iran est donc l'exemple parfait de l'importance qu'accordent dorénavant les États-Unis aux pays du Sud, plus particulièrement ceux secoués par des mouvements nationalistes. C'est pourquoi Washington s'implique dans le règlement de la crise de 1945-46, tout comme dans la crise pétrolière qui se solde, en août 1953, par un coup d'État organisé par la CIA et dirigé contre le premier ministre Mossadeq.

Le XX<sup>e</sup> siècle iranien débute réellement en 1906 avec l'adoption de la première constitution qui balise les pouvoirs du *majlis* (le parlement iranien) nouvellement créé. Jusqu'en 1921, année où elle est renversée, la dynastie Qajar au pouvoir depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle doit composer avec la montée en force de courants politiques libéraux. Avec le renversement politique, l'élite libérale se range derrière Reza Pahlavi Shah (règne 1925-1941), dont le programme politique est axé sur la

modernisation. Inspiré par le nationaliste turc Mustafa Kemal Atatürk<sup>45</sup>, le nouveau régent entend moderniser la Perse traditionnelle pour en faire un État digne de ce nom : l'Iran<sup>46</sup>. Soutenu économiquement et politiquement par la Grande-Bretagne, le premier régent de la dynastie Pahlavi se présente comme le symbole du progrès et entend développer un « Iranian way of life »<sup>47</sup> qui rompt avec la culture traditionnelle maintenant jugée obscure et rétrograde<sup>48</sup>. Comme l'explique l'historien M. M. Salehi, Reza Shah « [was] using West as a model for building a Nation-State »<sup>49</sup>. Les années 1920 et 1930 sont donc le théâtre de plusieurs transformations sociales profondes. La première concerne la prolifération de l'élite libérale, qui devient graduellement la classe moyenne, dans les grands centres urbains comme Téhéran pour assurer le développement et le bon fonctionnement de l'appareil d'État. Ils sont alors de plus en plus nombreux à investir les salles de classe, comme à l'université de Téhéran créée en 1931. À titre indicatif, l'Iran compte 55 000 élèves de niveau primaire en 1922, alors que ce nombre grimpe à 455 000 en 1938<sup>50</sup>. Au niveau secondaire, les chiffres évoluent de 3 300 à 28 000<sup>51</sup> pour la même période. Il faut cependant rappeler que la quasi-totalité des écoles se situe dans les grands centres urbains du pays. À mesure que les années avancent, le règne du Shah devient de plus en plus impopulaire auprès des élites politiques libérales qui l'ont pourtant soutenu à ses débuts. En effet, le régent tolère de moins en moins les critiques à l'égard de ses politiques, favorisant un style de plus en plus autoritaire au détriment des aspirations libérales de la nouvelle élite.

---

<sup>45</sup> Michael Axworthy, *Empire of the Mind: A History of Iran*, New York, Basic Books, 2008, p. 226.

<sup>46</sup> Le nationalisme de Reza Shah, pendant les années 1930, se traduit, entre autres, par la création de l'Iran, et non plus de la Perse, devant la SDN, en plus de l'adoption du *farsi* comme langue nationale officielle.

<sup>47</sup> M. M. Salehi, *Insurgency through Culture and Religion: The Islamic Revolution of Iran*, New-York, Praeger, p. 85.

<sup>48</sup> Homa Katouzian, « Mossadeq's Government in Iranian History: Arbitrary Rule, Democracy, and the 1953 Coup », in *Mohammed Mossadeq and the 1953 Coup*, sous la dir. de Mark Gasiorowski et Malcolm Byrne, Syracuse, NY, Syracuse University Press, 2004, p. 1-26.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>50</sup> Michael Axworthy, *op. cit.*, p. 224.

<sup>51</sup> *Ibid.*

Le clergé doit lui aussi s'adapter au programme de modernisation de Reza Shah, non sans difficultés. À travers le nationalisme séculier de Reza Shah, les différentes factions du clergé sont divisées quant à l'occidentalisation culturelle de l'Iran et aux nouveaux défis que pose la modernité. Dans l'espoir de se voir accorder les bonnes grâces du souverain, la majeure partie du clergé emprunte la voie d'un islamisme-modernisateur voué à conjuguer tradition et modernisation. Malgré les tentatives de rapprochement des hauts dignitaires religieux avec le pouvoir central, Téhéran adopte un discours où la tradition religieuse rime avec l'aspect rétrograde de l'Iran et s'immisce graduellement dans les sphères traditionnellement gérées par le clergé. Par exemple, la création du Ministère de la Justice en 1927 eut des répercussions jusqu'aux confins de l'Iran. Anciennement, c'est le clergé qui tenait les rênes de la justice au niveau local en utilisant la loi de la Charia. Avec la création du ministère, de nouveaux textes de loi ont dorénavant préséance lorsqu'il s'agit d'appliquer la justice. Qui plus est, il est obligatoire pour les juges de tribunaux, même locaux, d'être instruits en droit, l'éducation religieuse étant maintenant jugée insuffisante pour faire face aux réalités d'une société en transformation. Malgré les divisions qui l'affligent, le clergé fait entendre son opposition aux changements imposés par Téhéran qu'il accuse d'être responsable de la corruption des mœurs et de la propagation « of immorality and sexual promiscuity »<sup>52</sup>. Installé sur le trône, le jeune Shah entend poursuivre la politique de sécularisation de son père, au grand dam des membres du clergé. Au final, les années 1940 et 1950 représentent les derniers moments de la désunion des factions religieuses qui monteront aux barricades à l'annonce de la Révolution Blanche de 1962.

Cependant, le programme de modernisation de Reza Shah pendant l'entre-deux-guerres est presque uniquement tourné vers les centres urbains. En effet, la situation est toute autre dans les campagnes iraniennes où la modernité peine à se

---

<sup>52</sup> M. M. Salehi, *op. cit.*, p. 90.

rendre. Ce faisant, pendant son règne la structure sociale rurale est à peine ébranlée, et ce, au grand détriment des paysans et petits fermiers. En effet, l'élan modernisateur promu par Reza Shah n'aborde aucunement la question de la structure féodale qui règne dans le paysage rural d'Iran depuis plusieurs siècles et qui affecte pourtant 80 % de la population<sup>53</sup>. Forts d'une imposante présence au parlement (*majlis*), les grands propriétaires terriens ne sont sujets à aucune réforme drastique par le pouvoir central. Bien au contraire, devant la perpétuelle spirale de l'endettement des fiefs et petits fermiers, Téhéran en appelle à la bonne volonté des grands propriétaires pour améliorer la situation. La réalité quotidienne des paysans, écartés des fruits de la modernisation pendant deux décennies, pèsera dorénavant très lourd dans les plans du premier ministre libéral Mohammed Mossadeq tout comme ceux du jeune Shah après le coup d'État. Si la colère gronde dans les campagnes, c'est que le *vulgum pecus* a une voix très marginale dans la société traditionnelle. Peu nombreux sont les paysans qui possèdent leur lopin de terre<sup>54</sup>. La plus grande part des terres arables appartient aux grands propriétaires qui en contrôlent 65 % et qui tiennent à conserver la structure sociale féodale qui y règne. En effet, la structure et les rapports sociaux ne manquent pas de rappeler l'organisation sociale européenne du Moyen-Âge. Dans une telle hiérarchie, le simple paysan non propriétaire vit difficilement et l'activité agricole est divisée en cinq parties distinctes<sup>55</sup>, chacune d'entre-elles donnant droit au cinquième de la récolte.

Puisque la majeure partie de la population rurale, c'est-à-dire les villageois, les paysans et les petits fermiers, tarde à entrer en contact avec la modernité, les

---

<sup>53</sup> RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1952-1953.

<sup>54</sup> À peine 15% d'entre eux.

<sup>55</sup> 1) le travail manuel, 2) l'outillage, les instruments et les animaux nécessaires, 3) les semences, 4) la parcelle de terre elle-même, et 5) l'irrigation ou l'approvisionnement en eau. La majeure partie du temps, le paysan ne peut fournir que sa force de travail, ce qui lui donne droit à un seul cinquième de la récolte finale. Dans cet ordre des choses, une mauvaise récolte suffit pour que le paysan soit englouti par le tourbillon de l'endettement perpétuel qui perdure depuis des siècles.

différences culturelles et identitaires entre les habitants des villes et du monde rural se sont accentuées<sup>56</sup>. Puisque la hiérarchie rurale demeure inchangée durant les débuts de la modernisation, les grands propriétaires voient ensuite les changements promus par le Point 4 comme étant très drastiques.

L'arrivée de la Seconde Guerre mondiale vient accentuer les frustrations que vivent les Iraniens, mais également les grandes puissances internationales. En effet, lorsque Reza Shah annonce qu'il entend collaborer avec l'Allemagne nazie, Britanniques et Soviétiques forcent sa destitution au profit de son fils Mohammed Reza Shah (règne 1941-1979), et organisent l'occupation du territoire la guerre durant. L'aboutissement à l'occupation par les Britanniques met le vent dans les voiles des nationalistes plus libéraux qui critiquent depuis longtemps la mainmise britannique dans les affaires iraniennes. Avec à sa tête Mohammed Mossadeq, le Front national, une fois la guerre terminée, attend de pied ferme le jeune Shah et entend forcer ce dernier à entreprendre des réformes en profondeur de l'État. Élu premier ministre, Mossadeq entend mettre en échec l'influence étrangère par sa politique du *negative equilibrium*<sup>57</sup>, mais veut également donner à l'Iran les moyens de sa modernisation en nationalisant l'industrie pétrolière. S'amorce ainsi le litige qui oppose l'Iran aux Britanniques, principaux actionnaires du secteur pétrolier iranien. Cependant, dans le contexte du croisement de la Guerre froide avec le mouvement nationaliste, Mossadeq est perçu d'un mauvais œil par les dirigeants américains qui voient en lui un grand risque d'instabilité politique, terreau fertile du communisme. Tout comme en Indochine avec Ho Chi Minh, la lecture qu'impose dorénavant la Guerre froide brouille les cartes qui distinguent le nationalisme de la menace communiste. Devant la pression grandissante des

---

<sup>56</sup> M. M. Salehi *op. cit.*, p. 86, exprimait cette idée en écrivant que « westernization [was] a sub-culture within urban populations, with little traces in rural areas ».

<sup>57</sup> Pour un bref aperçu de la *negative equilibrium* de Mohammed Mossadeq, vouée à affirmer l'indépendance politique de l'Iran face aux puissances étrangères, voir Homa Katouzian, *op. cit.*, p. 1-26.

Britanniques, les dirigeants américains donnent le feu vert à l'opération Ajax qui se solde, en août 1953, par le coup d'État contre Mossadeq au profit du jeune Shah. Bien qu'il soit appuyé par les Américains, Mohammed Reza Shah ne peut se permettre de s'aliéner l'élite politique plus libérale que représentait Mossadeq. Ainsi, tout au long des années 1950, le Shah poursuit la politique de modernisation de son prédécesseur, en prenant soin de régler le différend pétrolier avec Londres. Comme nous le verrons dans les chapitres à venir, c'est avec le tournant des années 1960 que le régent entreprend des réformes qui renforcent le pouvoir central et que le régime prend réellement son élan autoritaire qu'on lui reconnaît aujourd'hui.

#### Les sources utilisées

Pour mener à terme notre recherche, nous avons utilisé des sources provenant de plusieurs centres d'archives américains. Dans l'ensemble, une grande partie des documents utilisés est composée de rapports de terrain et de sondages.

Les documents issus des archives de l'Université de l'Arkansas nous ont été très utiles pour jauger l'impact des échanges étudiants sur les cœurs et les esprits. Pièce maitresse de notre mémoire, la collection des archives du Bureau of Educational and Cultural Exchanges (CU) renferme plusieurs éléments pertinents pour mener à terme notre recherche, principalement les Fulbright Papers, mais surtout les archives du National Association for Foreign Students Affairs (NAFSA). Constituée des différents Foreign Student Advisors (FSA) des universités américaines, cette association créée en 1948 était vouée à gérer les différents problèmes d'intégration que connaissaient les étudiants étrangers en sol américain. Ces archives sont donc une excellente piste pour nous éclairer quant aux contacts de ces étudiants iraniens avec l'*American way of life* sur les campus.

Plus important encore, ces archives contiennent quatre rapports émis par différents FSA d'universités américaines. En collaboration avec la NAFSA, l'organisation American Friends in the Middle East (AFME) orchestra pour chaque année de 1952 à 1955<sup>58</sup>, un voyage pour un Foreign Student Advisor s'étant démarqué auprès des étudiants étrangers de leur université. Pendant ce voyage au Moyen-Orient de 6 à 8 semaines, le FSA allait à la rencontre d'anciens participants des programmes d'échanges éducatifs dans le but d'en observer l'impact sur leur mode de vie ou sur la représentation qu'ils avaient des États-Unis. Ces rapports sont une mine d'or pour le chercheur qui désire observer la réaction des Iraniens une fois de retour au bercail.

Nous avons aussi été en mesure d'identifier différents segments d'archives du *Technical Assistance Program* (Point 4) en Iran à la Truman Presidential Library. La majorité des sources utilisées sont des rapports de terrain émis par des spécialistes et enseignants ayant visité l'Iran, et qui constatent les succès, les échecs et les projets en devenir en Iran. Les succès relatés sont souvent associés à un changement dans la façon de faire iranienne ou à une américanisation de leur mode de vie. Les échecs sont, quant à eux, souvent associés à une part de résistance des populations locales. Les documents utilisés nous serviront donc à évaluer dans quelle mesure ce genre d'initiative culturelle pouvait séduire les Iraniens.

Les archives de l'USIA du National Archives and Records Administration (NARA II) à College Park, Maryland sont également une des pièces maitresses des sources que nous avons utilisées. Les archives de l'USIA, dont les dirigeants avaient tant vanté les mérites comme un organe efficace pour raconter l'Amérique au monde<sup>59</sup>, s'avèrent un bon outil pour évaluer l'attitude des populations visées

---

<sup>58</sup> Nous mettrons l'accent sur les voyages pour les années 1952 et 1955, puisque les deux Américains qui voyagèrent se sont attardés plus longuement à l'Iran.

<sup>59</sup> « Tell America's story to the world » fut la devise officielle de l'USIA à sa création en 1953.

face aux États-Unis. Cependant, la mémoire du coup d'État américain de 1953 en Iran et la nature actuelle des relations américano-iraniennes ne font pas de cette tâche une chose facile. En effet, plusieurs documents de l'USIA en relation avec les initiatives américaines en Iran sont toujours classés « TOP SECRET » pour cause de sécurité nationale. Malgré ces quelques embûches, plusieurs documents trouvés nous permettent de jauger la réception de la culture américaine en Iran. Plusieurs sondages furent effectués par l'USIA afin de prendre le pouls de la représentation de Washington chez les Iraniens, principalement chez les étudiants de niveau universitaire. L'originalité de notre mémoire se traduit, entre autres, par le fait qu'à notre connaissance, aucun auteur ne semble avoir utilisé ces sondages pour leurs études<sup>60</sup>.

Une autre pièce maîtresse de notre mémoire est issue d'une publication de l'UNESCO. Sous la direction de Ingrid Eide, sociologue norvégienne ayant collaboré de nombreuses reprises avec l'UNESCO, un collectif d'auteurs décortique un sondage effectué de 1958 à 1960, auprès de centaines d'étudiants d'Iran, de la République Arabe Unie<sup>61</sup> et de l'Arabie Saoudite. À travers *Students as Links Between Cultures : A Cross Cultural Survey Based on UNESCO Studies*, les auteurs abordent la question de la transmission culturelle à travers les échanges étudiants, mais abordent plus spécifiquement les étudiants eux-mêmes et leur rôle en tant que véhicule de cette transmission. Le sondage et les analyses qui s'en suivent seront au centre de notre premier chapitre portant sur les échanges académiques universitaires.

Pour terminer, nous avons aussi eu recours à plusieurs sources publiées, mais les plus dignes de mention sont sans nul doute les écrits de William Warne, de

---

<sup>60</sup> À ce sujet, Nicholas J. Cull expliquait dans son introduction que : « [t]he USIA's research work is also underrepresented here ». Voir *The Cold War and the USIA...*, *op. cit.*, p. xvii.

<sup>61</sup> Sous la gouverne du président Gamal Abdel Nasser, la République Arabe Unie, formée en 1958 et dissoute en 1961, englobe l'Égypte, la Syrie et le Yémen du nord.

Luanna J. Bowles et du Dr Clarence Hendershot. Le premier, cité en début d'introduction de notre recherche, occupe le poste de directeur du Point 4 en Iran de 1952 à 1955 et publie un mémoire en 1956<sup>62</sup>, dans lequel il relate en détail ses interactions avec les populations rurales iraniennes. Luanna J. Bowles<sup>63</sup> occupe, quant à elle, plusieurs postes au sein d'organes gouvernementaux impliqués dans les initiatives éducatives. Elle se rend en Iran à de nombreuses reprises pour constater les progrès locaux qui découlent des programmes américains, mais porte aussi une grande attention à la réception de ces changements par les populations rurales. De la même façon, le Dr Clarence Hendershot<sup>64</sup> se rend en Iran à plusieurs reprises pour constater les avancées techniques encouragées par le *Point 4*. Dans la même lignée, *Iran and Utah State University: Half a Century of Friendship and a Decade of Contracts*, publié en 1963 par l'université d'État de l'Utah, nous éclaire grandement sur l'évolution des programmes d'éducation technique en Iran à l'aube de la Guerre froide, mais également sur la réaction des populations iraniennes rencontrées par rapport à l'évolution de l'organisation de la société rurale.

Bien qu'il faille nuancer l'objectivité des auteurs dans ces documents, nous croyons qu'ils offrent tout de même un portrait intéressant de l'attitude des différentes populations rurales à l'endroit des Américains qui véhiculent un nouveau savoir-faire plus moderne. Ils nous permettent également de saisir de quelle manière les initiatives et la modernité sont récupérées par les populations locales pour promouvoir certains changements à l'interne.

---

<sup>62</sup> William Warne, *op. cit.*

<sup>63</sup> United States Operations Mission to Iran, *The Story of Fundamental Education in Iran, 1950*, par Luanna J. Bowles Washington, DC, date inconnue.

<sup>64</sup> Voir Clarence Hendershot, *White Tents in the Mountains: A Report on the Tribal Schools of Fars Provinces* New York, Vantage Press, 1965; *Politics, Polemics and Pedagogues: A Study of U.S. Technical Assistance in Education in Iran*, New York, Vantage Press, 1975.

Il nous semble également important de mentionner l'existence d'un recueil de sources pertinentes auquel nous n'avons pas été en mesure d'accéder<sup>65</sup>. Jessie L. Embry, l'auteure ayant abordé les initiatives des missionnaires mormons de l'Utah State University en Iran pendant les années 1950, a publié un recueil d'entrevues effectuées avec plusieurs de ces missionnaires religieux. Il s'agit probablement d'une excellente source d'archives pour les historiens qui comptent aborder la question de la diplomatie culturelle en Iran par le biais du *Point 4*.

### Limites

Bien que nous croyions être en mesure de tracer une ébauche de la réaction des Iraniens à l'égard des initiatives culturelles éducatives américaines, il demeure que notre étude est confrontée à certaines limites qui se situent au niveau de la langue, de la disponibilité des sources, de l'interprétation des sources utilisées ou des sujets que nous avons volontairement évacués. Dans une volonté de transparence et d'honnêteté intellectuelle, nous croyons pertinent de les nommer. De cette façon, nous souhaitons peut-être guider les historiens qui suivront.

Tout d'abord l'histoire, mais plusieurs autres disciplines des sciences sociales comme la psychologie, la sexologie et la sociologie, démontre un véritable fétiche pour les analyses quantitatives, ici représentées par les multiples sondages que nous avons utilisés. Cependant, plusieurs auteurs, dont l'historien Giles Scott-Smith<sup>66</sup>, mentionnent qu'il est également nécessaire d'accorder une importance aux analyses basées sur des données qualitatives comme les entrevues individuelles ou groupées, les séances d'observation et le journal de bord. Les sources que nous avons utilisées

---

<sup>65</sup> En effet, il n'existe qu'un exemplaire du recueil qui n'est consultable que sur place à l'Université de l'Utah.

<sup>66</sup> Voir Giles Scott-Smith, « Mapping the Undefined: Some Thoughts on the Relevance of Exchange Programs within International Relations Theory », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 173-195.

tout au long du premier chapitre se rapportent surtout au style quantitatif alors que les rapports de terrain utilisés pour le deuxième chapitre sont plutôt associés au domaine du qualitatif.

Une des limites que nous avons rencontrée se situe bien évidemment au niveau de la langue. N'étant aucunement familier avec le farsi, nous avons dû faire fi des documents écrits en cette langue et nous rabattre sur les sources américaines disponibles dans les grands centres d'archives. Cependant, l'omission des documents iraniens soulève l'interrogation suivante : comment est-ce possible de jauger les *hearts and minds* des Iraniens à l'aide de documentation produite par les Américains? Nous sommes d'avis que la question est fort légitime et croyons que ces sources, bien qu'imparfaites, sont aptes à nous donner quelques indices qui nous permettent de tracer une ébauche de réponse à la problématique formulée en introduction. À notre avis, les deux plus grands dangers dans l'utilisation de ce genre de sources sont le manque d'objectivité des Américains et la part de leur vision qui est teintée par la notion d'orientalisme. La part d'orientalisme étant difficile à repérer, nous avons tout de même évacué les documents où les auteurs s'adonnaient à de flagrants jugements de valeur à l'égard de la culture iranienne. Pour nous guider, nous avons utilisé deux ouvrages mentionnés dans le bilan historiographique. Le premier est Andrew Rotter, dont l'article *Saidism without Said: Orientalism and U.S. Diplomatic History* nous fut très utile pour comprendre comment se manifeste l'orientalisme dans la formulation de la diplomatie américaine. La deuxième auteure est Mary-Ann Heiss qui, dans son article *Real Men Don't Wear Pajamas*, montre qu'à plusieurs égards, certains hauts gradés ont une représentation genrée de la culture iranienne.

Quant au problème du manque d'objectivité des spécialistes et professeurs qui sont à la base des sources que nous avons utilisées, nous nous rabattons sur les constats faits par deux historiens qui se sont intéressés à la question des échanges

éducatifs pendant les années 1940 et 1950. Comme mentionné en introduction, l'ouvrage de Jonathan Zimmerman nous fut fort utile. À travers *Innocents Abroad: American Teachers in the American Century*, l'auteur aborde l'envoi de professeurs dans le Sud par le biais d'initiatives du *Peace Corps*. La deuxième auteure est Liping Bu, qui aborde les échanges universitaires entre les États-Unis et la Chine et les Philippines. Tous les deux en viennent au même constat : pendant les années 1940 et 1950, les professeurs qui voyagent dans le Sud pour prodiguer des enseignements sont extrêmement critiques de leur rôle et se méfient réellement de l'impact de l'impérialisme culturel qu'ils représentent. Pour plusieurs éducateurs, il ne s'agit pas d'imposer la modernité, mais plutôt de la présenter aux populations locales pour qu'elles puissent choisir les aspects qu'elles rejettent ou qu'elles adaptent. Concernant la position des éducateurs dans le théâtre des échanges universitaires et d'éducation technique, Liping Bu écrivait que «[a]lthough universities were encouraged to regard [exchange programs] as contributions to the achievement of U.S. foreign policy during the Cold War [...] most educators thought that the primary objective of exchange programs should be educational»<sup>67</sup> et ajoute que «[t]hroughout the 1950 educators were worried about proximity to Power and about the concept of cultural imperialism»<sup>68</sup>. Elle rejoint ainsi les conclusions de Jonathan Zimmerman qui centre également ses conclusions autour de l'évolution du concept de culture chez les éducateurs qui entreprennent le voyage outremer : « [t]he culture concept often led overseas teachers to assail their own culture – not just their 'right' to transport it abroad. [T]he overseas experience led many teachers to lament the growing power of the United States global culture. [...] Teachers inevitably blamed 'cultural imperialism' »<sup>69</sup>. En nous fiant aux conclusions de Bu et de Zimmerman, nous avons pris pour acquis que les éducateurs et spécialistes qui ont entrepris le voyage outremer ont collaboré avec

---

<sup>67</sup> Liping Bu, *op. cit.*, p. 206.

<sup>68</sup> *Id.*, « Educational Exchanges and Cultural Diplomacy in the Cold War », *Journal of American Studies*, vol. 33, n° 3 (1999), p. 410.

<sup>69</sup> Jonathan Zimmerman, *op. cit.*, p. 9.

les populations locales avec une certaine sensibilité pour le maintien de leur culture locale et ont maintenu une position critique quant aux objectifs de la diplomatie culturelle.

En dernier lieu, notre choix d'évacuer l'étude des populations nomades peut également amoindrir la portée de cette étude. En effet, nous avons l'ambition d'inclure un troisième chapitre pour aborder les initiatives culturelles américaines auprès des groupes tribaux d'Iran qui composent presque 25 % de la population. Cependant, devant un manque évident de sources valables, nous avons préféré retirer ce sujet de notre recherche.

## CHAPITRE I

### SÉDUCTION ACADÉMIQUE DE L'ÉLITE PERSE : REPRÉSENTATION DE L'AMÉRICAN WAY ET CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ MÈRE, 1949-1961

Lors de l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Axe en 1941, les programmes d'échanges académiques gouvernementaux n'ont pas encore le succès qu'ils connaîtront avec l'avènement de la Guerre froide. Si on compte un peu plus de 7 000 étudiants étrangers aux États-Unis en 1945, ce nombre grimpe à plus de 25 000 dès 1949<sup>1</sup>. C'est qu'à la fin des années 1930, les programmes d'échanges sont uniquement dirigés à l'endroit de leurs voisins d'Amérique latine. La fin de la coopération de la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide élargissent la participation du gouvernement américain aux quatre coins du monde. L'émergence des États-Unis comme puissance du système international et la rivalité avec le modèle communiste mondialisent dorénavant la dimension éducative de la diplomatie culturelle américaine. Dans ce contexte international, le Sud, en particulier le Proche-Orient, gagne en importance. Aux États-Unis, la proportion d'étudiants étrangers originaires du Moyen-Orient passe de 1,4 % en 1940 à 8,3 % en 1948<sup>2</sup>.

En Iran comme ailleurs<sup>3</sup>, ce type d'échange s'adresse bien entendu aux lettrés universitaires, une population majoritairement urbaine, masculine et surtout, habile dans la langue anglaise. Cette élite éduquée apparaît de plus en plus importante

---

<sup>1</sup> Concernant les statistiques d'ensemble des échanges académiques, voir la publication annuelle *Education for One World* de l'Institute of International Education dans CU VIII; série 1; sous-série 4; boîte #214, dossier 13 IIE Publications, 1948-1954.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Voir l'étude de Liping Bu, qui aborde en profondeur les initiatives américaines dans le domaine des échanges étudiants avec la Chine et les Philippines. *Making the World Like Us: Education, Cultural Expansion, and the American Century*, New York, Praeger, 2003 et « Educational Exchange and Cultural Diplomacy in the Cold War », *Journal of American Studies*, vol. 33, n° 3 (déc., 1999), pp 393-415. Il faut également mentionner l'implication américaine au niveau culturel en Chine avec le *Boxer Redemption Fund*.

dans le paysage politique iranien du XX<sup>e</sup> siècle, alors que l'Europe et l'Amérique agissent à titre de modèle de la modernité dite libérale. En effet, depuis l'avènement du mouvement nationaliste qui aboutit à la première constitution en 1906 et qui renverse la dynastie Qadjar en 1921, cette élite ne cesse de prendre de l'expansion, encouragée par la nouvelle dynastie Pahlavi dont le but avoué est de rompre avec le traditionalisme religieux jugé rétrograde et de s'inspirer de l'Occident. Les centres urbains sont ainsi le théâtre de la naissance de cette élite ouverte à l'occidentalisation de l'*Iranian way of life* telle que promue par Reza Pahlavi Shah. L'accès élargi à une éducation supérieure, figure de proue de la modernité inspirée de l'Occident, est somme toute récent en Iran. Concrétisé par les réformes nationalistes du premier régent Pahlavi (1925-1941), cet élargissement est surtout propulsé par son successeur dans le contexte de la lutte pour le pouvoir en Iran après la Seconde Guerre mondiale. Tant le nationalisme plus libéral du premier ministre Mossadeq que la version autoritaire de Mohammed Reza Shah (1941-1979) promeuvent une identité nationale par le passage aux études supérieures. À titre de statistiques, un peu plus de 4 000 Iraniens sont inscrits dans les universités iraniennes en 1945, alors que ce nombre atteint près de 25 000 moins d'une décennie plus tard<sup>4</sup>. En 1961, un sondage effectué par le National Institute of Psychology pour le compte de l'USIA auprès de 551<sup>5</sup> étudiants de l'Université de Téhéran confirme le désir de cette nouvelle élite de promouvoir la modernité par le biais de l'éducation. À la question « I believe that Iran can best modernize herself through...? »<sup>6</sup>, plus de la moitié des répondants choisissent l'éducation, loin devant l'industrialisation ou la réforme des structures politiques. Alors qu'ils sont de plus

---

<sup>4</sup> UNESCO Statistical Yearbook, 1973, p. 278. *Non vidii*. Statistiques citées dans Mehdi Mowahed-Ardabillie, *Education and the Pattern of Modernization in Iran, 1945-1974*. Thèse de Ph.D., Arizona State University, 1975, p. 145.

<sup>5</sup> Les hommes et les femmes comptent respectivement pour 80 % et 20 % de l'échantillon sélectionné. Voir le tableau II de l'étude commandée par l'U.S.I.S., *An Explanatory Study of Student's Opinion at the University of Tehran*, National Institute of Psychology, 1961, dans RG 306, A1-1015, boîte 50, dossier Project Files 1951-1964.

<sup>6</sup> Voir le Tableau n° VII dans *Ibid.*

en plus nombreux à entreprendre un voyage d'études aux États-Unis<sup>7</sup>, il nous semble pertinent de nous interroger à savoir dans quelle mesure leur séjour influence-t-il la perception qu'ont les étudiants de cette américanité. Dans quelle mesure ont-ils récupéré ces voyages pour promouvoir le changement à l'intérieur même de leur société? Comme nous l'observerons dans le présent chapitre, les expériences qu'ils vivent ont un impact notable sur leur perception de la société américaine, mais accentuent aussi le regard critique qu'ils portent sur leur culture traditionnelle, sur les opportunités qu'elle procure et sur les normes morales et sexuelles qui l'habitent. Comme l'exprimait si bien Robin W. Winks dans « A tissue of *clichés* » concernant le regard critique qu'ont les étudiants de retour dans leur mère patrie : « He who knows only his own country knew not his country »<sup>8</sup>.

Évaluer l'impact qu'ont ces échanges sur la population iranienne dans son ensemble nous apparaît comme une tâche insurmontable pour quiconque ne connaît pas le farsi. Par contre, les rapports de terrain et les nombreux sondages que nous avons à la portée de la main nous permettent de tracer une première ébauche de l'impact de ces initiatives culturelles sur les *hearts and minds* des participants. Les documents nous permettront aussi de voir dans quelle mesure les participants réussissent à s'organiser pour transformer leur société de l'intérieur, et ce, malgré les embûches bureaucratiques latentes.

#### Collaboration des secteurs privé et public : une greffe synthétique?

Aux États-Unis, les échanges académiques ne datent pas de la Seconde Guerre mondiale. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, bien que plus modestes, ils

---

<sup>7</sup> Entre 1950 et 1960, ils sont 403 Iraniens à entreprendre le voyage dans le cadre du programme Fulbright ou Smith-Mundt.

<sup>8</sup> Robin W. Winks, « A Tissue of *Clichés* », dans *The Fulbright Experience, 1946-1986: Encounters and Transformations*, sous la dir. de Arthur P. Dudden et Russell Dynes, New Brunswick, Transaction, 1987, p. 38.

relèvent du secteur privé alimenté par la tradition philanthropique<sup>9</sup>, par les groupes religieux et les universités. Avec l'adoption d'un programme fédéral après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs organes gouvernementaux se greffent au secteur privé déjà implanté. Si le but de ce mémoire n'est pas d'écrire une histoire institutionnelle<sup>10</sup>, mais plutôt de tracer une ébauche de la « réception » de telles initiatives, un bref survol de ces institutions nous permettra de mieux cibler les acteurs impliqués.

#### Le côté institutionnel des échanges : du privé au public

Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, une poignée d'universités et groupes de missionnaires religieux mènent les initiatives culturelles américaines en Iran. Une fois l'implication du gouvernement américain dans la sphère éducative de la diplomatie culturelle confirmée, l'État crée différents organes gouvernementaux pour faciliter l'implication du pays dans le manège des échanges culturels. Dès 1938, en réaction aux initiatives culturelles de l'Allemagne nazie en Amérique du Sud, le gouvernement américain crée le State Department's Division of Cultural Cooperation (CU). Avec la guerre, le CU envisage une implication à l'échelle du globe une fois la paix réinstaurée. Dès 1944, il recommande le soutien des

---

<sup>9</sup> Concernant l'implication des fondations privées dans la formulation de la diplomatie culturelle américaine, voir Scott W. Lucas, « Beyond Freedom, Beyond Control: Approaches to Culture and the State-Private Network in the Cold War », in *The Cultural Cold War of Western Europe, 1945-1960*, sous la dir. de Giles Scott-Smith et Hans Krabbendam, Londres, Frank Cass & Co., 2003, p. 53-72; « Mobilizing Culture: The State-Private Network and the CIA in the Early Cold War », in *War and Cold War in American Foreign Policy, 1942-1962*, sous la dir. de Dale Carter et Robin Clifton, New York, Palgrave, 2002, p. 83-108.

<sup>10</sup> Pour comprendre l'évolution de l'aspect institutionnel des échanges académiques au XX<sup>e</sup> siècle, voir Liping Bu, *Making the World Like Us: Education, Cultural Expansion, and the American Century*, Westport, Praeger, 2003. Pour avoir un portrait plus général du côté institutionnel de la diplomatie culturelle américaine après la Seconde Guerre mondiale, voir Nicholas J. Cull, *The Cold War and the United States Information Agency: American Propaganda and Public Diplomacy, 1945-1989*, New York, Cambridge University Press, 2008.

programmes privés de coopération technique et culturelle déjà en place en Iran.<sup>11</sup> Pour les années à venir, le CU privilégiera les secteurs primordiaux de l'éducation, de la santé publique, de l'ingénierie et surtout de l'agronomie<sup>12</sup>.

Le gouvernement américain officialise son implication dans la promotion des échanges académiques à l'échelle mondiale avec le Fulbright Act de 1946 et les US Information And Educational Exchange Act (Smith-Mundt Act) de 1948. Le premier accord Fulbright<sup>13</sup> à être conclu entre Washington et Téhéran entre en vigueur le 1<sup>er</sup> septembre 1949<sup>14</sup> et perdure jusqu'en 1953. La US Commission for Cultural Exchanges between Iran and the United States est alors claire quant aux domaines à privilégier, stipulant que le programme doit servir à combler « certain lacunes in agricultural, medical, engineering and vocational education »<sup>15</sup>. Cependant, le gouvernement nationaliste iranien de Mohammed Mossadeq qui fait face au *boycott* pétrolier orchestré par Londres, puissance coloniale d'avant-guerre, n'a plus les fonds nécessaires pour administrer sa part du programme. Entre 1953 et 1957, année de la signature d'un nouvel accord Fulbright, aucune bourse Fulbright n'est octroyée<sup>16</sup>.

---

<sup>11</sup> Voir le document S-6908 du CU adressé au Département d'État dans RG-306; A1-1066; boîte #46, dossier: Educational Exchanges, Cultural Cooperation, dec. 1944.

<sup>12</sup> Cette situation prévaudrait dans la région de l'Asie du Sud-Ouest comme en Afghanistan, en Inde et au Pakistan. Voir RG-306; A1-1066; boîte # 46, dossier Educational Exchanges and Cultural Cooperation.

<sup>13</sup> Dès sa mise en œuvre, le programme Fulbright comptait six types de bourses: *Leader grants*, *Specialists grants*, *Teacher grants*, *Student grants*, *Research grants*, *Lecturer grants*. Notre étude porte principalement sur les échanges étudiants, mais nous aborderons aussi à quelques reprises les bourses de leadership et celles pour spécialistes.

<sup>14</sup> Voir le «Third Semi-Annual Report to Congress regarding the U.S. Information and Educational Act, 1 Jan.- 31 jun. 1949» dans RG-306; P-177; boîte #2, Dossier sans nom.

<sup>15</sup> Voir le document «Department's Analysis of the First Year Program for Iran (Academic Year 1950-1951)», CU III;3;3; boîte #119, dossier 15: Iran 1950-1960.

<sup>16</sup> Aucune bourse étudiante ne fut octroyée, mais les fonds restants servirent à octroyer quelques *Leaders grants*. Voir le «Foreign Service Educational Exchange Circular no. 6» de décembre 1953 dans CU XVI; boîte #318, dossier: 5. Pour pallier cette interruption momentanée, Eisenhower institue en 1954 le Iranian Presidential Special Fund, une mesure qui, bien que timide, assure l'octroi de quelques bourses.

La création, en 1953, de l'United States Information Agency (USIA)<sup>17</sup> permet au gouvernement américain de centraliser la formulation de la diplomatie culturelle. Après plusieurs débats au Committee on International Information Activities (que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Jackson Committee*), l'élaboration des échanges académiques demeure indépendante de l'USIA et relève toujours du CU. Par contre, sur le terrain l'USIA travaille de concert avec le CU et les institutions privées pour coordonner les échanges, principalement par le biais de ses différents postes de l'USIS<sup>18</sup> à l'étranger qui servent d'aide logistique et matérielle.

L'application des différents programmes (gouvernementaux et privés) est orchestrée autour de trois institutions centrales<sup>19</sup>. Dès 1948, la National Association of Foreign Student Advisers (NAFSA), en étroite collaboration avec le Committee on Friendly Relations among Foreign Students (CFRFS) et l'Institute of International Exchange (IIE), veillent au bon déroulement des échanges. Le IIE, une organisation privée à but non lucratif établie depuis la fin de la Première Guerre mondiale, assure la logistique entre les différents programmes d'échanges (bourses gouvernementales, bourses de fondations privées ou d'organisations religieuses) pour affronter le capharnaüm bureaucratique du récent engouement gouvernemental à l'endroit des échanges académiques. La CFRFS est, quant à elle, attitrée à l'accueil des étudiants étrangers lors de leur arrivée aux États-Unis, en assurant la réception des étudiants aux différents ports d'entrées, en leur fournissant une aide logistique (logement, transport, recherche d'emploi)<sup>20</sup> et en veillant aux différents besoins des étudiants quant à leurs pratiques religieuses. Finalement, la

---

<sup>17</sup> L'ouvrage de référence à privilégier pour une histoire de l'USIA est sans contredit celui de Nicholas J. Cull, *The Cold War and the USIA*.

<sup>18</sup> À partir de sa création, l'USIA englobe les différents postes de l'United States Information Service situés dans les grandes métropoles monde.

<sup>19</sup> Pour plus de détails concernant les trois institutions (NAFSA, CFRFS et IIE), voir Liping Bu, *op. cit.*

<sup>20</sup> La recherche de logement et d'emploi est nommée comme les deux plus grandes sources de frustration pour les étudiants étrangers qui ont participé au sondage de l'UNESCO. Voir Otto Klineberg, « Psychological Aspects of Foreign Exchange », dans Ingird Eide, *op. cit.*, p. 42.

NAFSA, dont certains des documents écrits sont au centre de ce chapitre, veille au bien-être des étudiants étrangers sur les différents campus américains en assurant un contact leur séjour durant.

#### La promotion des échanges : un mirage pour plusieurs

Plusieurs problèmes découlent de l'élargissement et de la bureaucratisation des programmes d'échanges étudiants. Par exemple, la promotion de ce type d'initiatives était anciennement discrète et dirigée vers un public étudiant précis<sup>21</sup>, mais l'implication du gouvernement américain complique les choses. En élargissant la promotion de tels échanges pour rejoindre un maximum de candidats, Washington crée un mirage chez la jeunesse de l'élite iranienne moins fortunée qui, au final, n'aura jamais accès aux échanges.

Ainsi, avant même l'inscription au programme, l'espoir d'une mobilité sociale accrue par le biais de la participation aux échanges est manifeste. C'est ce qu'affirme Robert Blair, FSA à la Colorado State University, après trois mois au Moyen-Orient à la fin de 1952. Il indique que l'enjeu de la mobilité sociale en Iran fait surface dès les premiers contacts des Iraniens aux divers comptoirs d'information qui gèrent les bourses gouvernementales. Il émet ainsi une sévère mise en garde contre le processus actuel de promotion des échanges étudiants par le gouvernement américain, qui fait miroiter le rêve d'une mobilité sociale accrue chez la classe moyenne iranienne. Malgré la faible proportion de personnes qui, en fin de compte, peuvent effectuer le voyage aidés d'une bourse Fulbright, la nouvelle élite répond massivement à l'appel à la participation. Les qualifications requises étant élevées et les places étant limitées, les travailleurs des différents comptoirs d'information sont débordés et doivent clarifier l'accessibilité au programme auprès de plusieurs jeunes iraniens. Blair y dénonce l'enthousiasme démesuré que crée

---

<sup>21</sup> Traditionnellement, seul l'aristocratie pouvait défrayer les coûts des voyages.

l'idée de participer à de tels programmes et qui se traduit, pour la très grande majorité des étudiants iraniens, en un mirage d'opportunité. Ainsi, si l'objet du voyage de Blair est d'aller à la rencontre des anciens participants des échanges académiques, il mentionne à plusieurs reprises le nombre d'entretiens avec des jeunes de tous les horizons d'Iran qui souhaitent un jour accéder aux divers programmes. Interviewés par Blair, les travailleurs de l'USIS-Téhéran, de la Near East Foundation<sup>22</sup> (NEF) et de l'Iran-American Society, qui coordonnent la gestion des échanges en Iran, en arrivent au même constat : la promotion des programmes devrait être limitée. Il cite en exemple les travailleurs de l'USIS-Téhéran qui dénoncent l'illusion d'opportunité chez les demandeurs. Le nombre de bourses accordées étant minimal, plusieurs Iraniens repartent bredouille et démoralisés des comptoirs d'information. C'est également le constat que fait Yvan Putman Jr., FSA de l'Université de la Floride, dans son rapport d'observation. De retour d'un voyage de plusieurs semaines au Moyen-Orient à l'automne 1956, il mentionne l'impact de la promotion démesurée des programmes d'échanges, admettant qu'elle « creates lots of false hope amongst Iranian youngsters, desperate to go to the U.S. to study, to get scholarships »<sup>23</sup>. Pourtant, dès 1953 une circulaire mensuelle du Foreign Service Educational Exchange mettait déjà en garde les responsables des échanges : « [p]ublicity regarding those programs [...] is provoking lots of disappointment amongst poor populations who dream of coming in the U.S. »<sup>24</sup>. Ainsi, si plusieurs jeunes Iraniens voient les échanges comme un moyen de s'exiler, peu d'entre eux traversent en fin de compte l'Atlantique. Pour ceux qui bénéficient d'une bourse Fulbright, ce sont d'autres types de défis qui les attendent.

---

<sup>22</sup> Établie depuis 1915, la Near East Foundation (NEF) était, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, parmi les principales institutions privées américaines à participer à la coordination des divers échanges de nature académique à l'étranger. Lors de la signature du programme Fulbright entre Téhéran et Washington, la NEF est appelée à coordonner une partie des échanges du côté iranien, à partir de Téhéran.

<sup>23</sup> Voir le rapport de Yvan Putman Jr. dans NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

<sup>24</sup> CU XVI; boîte #318, dossier 5.

### Capharnaüm bureaucratique : les impacts administratifs sur les Iraniens

En effet, les problèmes qui découlent de la bureaucratisation des échanges ont aussi un impact sur le bien-être des participants rendus aux États-Unis. La mauvaise coordination entre organes privés et publics prend parfois des allures cauchemardesques. Ce sont surtout les Foreign Student Advisers (FSA) des différentes universités américaines, en contact avec les étudiants tout au long de leur séjour, qui sont à même de témoigner des difficultés que vivent les Iraniens. La greffe des secteurs privé et public qu'ils décrivent semble loin d'être symbiotique. Un échange<sup>25</sup> entre Allen C. Blaisdell, FSA de la California State University, et un représentant de la Near East Foundation (NEF), est très révélateur des conditions dans lesquelles certains Iraniens vivent sur les campus américains. Dans une correspondance datée du 30 janvier 1953, Blaisdell condamne la pauvre coordination entre la NEF et les universités américaines depuis l'instauration du programme Fulbright, une situation en constante dégradation et qui, en 1953, est à ses yeux devenue insupportable : « Students under Fulbright can't afford any books, material, or medical and dental expenses. Lots of them are actually very mad at this lack of organization [...] This lack of money they experience creates a very stressful experience for Iranian students ». Il évoque même le fait que dès leur arrivée, les étudiants vivent un stress en pensant déjà à un moyen de retourner en Iran une fois leur séjour terminé. En effet, si la bourse Fulbright couvre le coût de l'aller aux États-Unis, le coût du retour en terre natale doit être assumé par l'étudiant. Blaisdell fait même allusion au fait que : « Iranian students are finding it odd that, under the Fulbright agreements, only their dead bodies could benefit from a fully paid trip back home »<sup>26</sup>. Dans une seconde correspondance datée du 19 février 1953, Blaisdell est sans équivoque : « The bureaucratic chaos created by the Near East Foundation affect deeply the Iranian students' quality of life in the

---

<sup>25</sup> Pour les prochaines références, voir NAFSA III; boîte #25, dossier 20: Iranian Students.

<sup>26</sup> NAFSA III; boîte #25, dossier 20: Iranian Students.

United States [...] Allowing Iranian students under these conditions is totally unacceptable »<sup>27</sup>. Il met également en garde les responsables de la NEF des effets à long terme d'un tel manque de coordination : « Unless something is done, students will return home very critical. Such dreadful quality of life will greatly affect the minds of the Iranians and their attitude towards our country »<sup>28</sup>.

Cependant, cette jungle bureaucratique eut-elle véritablement un impact sur la représentation de l'américanité par cette nouvelle élite? Nous verrons que malgré l'enfer bureaucratique décrit par Blaisdell, la nouvelle élite retourne souvent en terre natale avec l'ambition de transformer la société iranienne, inspirée de son immersion dans l'*American Way*, mais qu'elle adresse également à la culture traditionnelle iranienne un regard beaucoup plus critique.

#### La représentation de l'*American way* et la comparaison avec culture locale

Il nous est difficile d'expliquer le processus d'influence des représentations que vivent les participants qui entament le voyage aux États-Unis. Par rapport à ce peu de connaissances, l'historien Antonio Lima expliquait que toujours aujourd'hui, «[l]ittle is known of why educational exchanges facilitate the process of image improvement or why it facilitates cultural understanding ».<sup>29</sup> Bien que ce processus soit peu connu, nous constatons que malgré les aléas administratifs vécus le séjour durant, les échanges étudiants laissent à moyens et longs termes une empreinte positive chez ceux et celles qui entament le voyage. Cependant, un rapport de la Division of International Exchange of Persons du Département d'État mentionne qu'il existe aussi une retombée immédiate<sup>30</sup> : « It is not only the learning of American methods that is important, but also the creation of intimate

---

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Antonio Lima, « The Role of International Educational Exchanges in Public Diplomacy », *Place Branding and Public Diplomacy*, n° 3 (2007), p. 234-251.

<sup>30</sup> *Ibid.*

relationships with Americans. One should not underestimate the impact of human contact on the hearts and minds of people visiting the United States »<sup>31</sup>. Ces contacts avec les Américains et les amitiés créées sont en fait les meilleurs moyens de contrer les représentations erronées de la société américaine<sup>32</sup>. Dans son analyse du sondage de l'UNESCO, Otto Klineberg écrit que « there seems to be a relation between having one or more friends in the country [...] and liking that country »<sup>33</sup>. Ce faisant, en créant des liens d'amitié leur séjour durant, les étudiants qui participent aux échanges académiques sont, une fois de retour en terre natale, « the number one source of support for United States cultural activities »<sup>34</sup>. Plusieurs d'entre eux deviennent « sentimentally attached to the United States »<sup>35</sup>. Après des centaines d'entretiens avec les *returnees*, Blair et Putman Jr. en tirent des conclusions similaires. Le premier affirme que : « [i]t is astonishing to see how much these experience seem to influence their attitudes towards America. All I could hear was a general good attitude towards the American people and their way of life »<sup>36</sup>. Son homologue écrit que : « [m]emories created while in the United States are very important, and influence the way the student represent themselves the United States at present times »<sup>37</sup>. Néanmoins, ce dernier va plus loin et met l'accent sur la nostalgie qui habite les étudiants à leur retour, et sur l'importance des expériences personnelles desquelles découle un profond sentiment d'attachement pour la société américaine. « [T]hese souvenirs, this attachment and this nostalgia »<sup>38</sup>, insiste-t-il, transforment les *returnees* en d'excellents outils pour

---

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> À ce sujet, Otto Klineberg écrivait «[s]atisfaction is expressed with the foreign experience when the student had made friends in the host country». Voir «Psychological Aspects of Student Exchange», dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 41.

<sup>33</sup> Otto Klineberg, «Research in the Field of Educational Exchange», dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 54.

<sup>34</sup> NAFSA III; boîte #25, dossier 20: Iranian Students.

<sup>35</sup> Voir l'échange de l'ambassade américaine de Téhéran au Département d'État de 1959, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>36</sup> NAFSA III; boîte #24, dossier 28.

<sup>37</sup> NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

<sup>38</sup> *Ibid.*

contrer les mauvaises représentations de la société américaine qui persistent dans leur entourage. Pour reprendre les mots de l'historien Antonio Lima, l'élément crucial semble bel et bien être «the importance of durable relationships»<sup>39</sup>.

Il reste cependant à savoir si les étudiants iraniens ont réellement eu la chance de créer des liens et amitiés durables et à quelle fréquence? Le sondage de l'UNESCO nous donne un aperçu de la réponse. À la question *How many opportunities did you have of informing people in the host country about your country?*<sup>40</sup>, un maigre 10 % des répondants affirment n'avoir eu aucune occasion. Ceux ayant eu l'occasion d'échanger<sup>41</sup> le firent lors d'exposés (36 %), de discussions de groupe (55 %) ou de conversations informelles (73 %). Qui plus est, près des trois quarts<sup>42</sup> des Iraniens sondés affirment avoir participé à des discussions et séminaires portant exclusivement sur la culture américaine. Cependant, c'est à travers les expériences personnelles, les contacts avec les individus, les activités des temps libres et les conversations informelles qu'ils considèrent avoir acquis le plus de connaissances de la société d'accueil<sup>43</sup>. Lorsqu'on leur demande *Do you still have any contacts with your former host country? With whom do you still have contact, and what is the nature of these contacts?*, plus de 9 Iraniens sondés sur 10<sup>44</sup> affirment avoir gardé contact avec au moins une connaissance aux États-Unis, et c'est sous la forme de lettres écrites qu'ils entretiennent ces contacts avec professeurs, étudiants, amis et beaux-parents<sup>45</sup>.

Comme nous le verrons, les sondages et rapports de terrain utilisés dans ce chapitre donnent un bon aperçu de la représentation de la société américaine qu'ont

---

<sup>39</sup> Antonio Lima, *loc. cit.*, p. 237.

<sup>40</sup> Voir l'étude de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 232.

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 234.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 222.

les Iraniens à leur retour, mais témoignent aussi du choc culturel (*reverse culture shock*) qu'ils vivent. Déracinés, plusieurs étudiants ont aiguisé leur critique des différents aspects de leur société mère et tentent parfois de mettre en œuvre des moyens de promouvoir un mode de vie à l'américaine.

#### Représentation de l'*American way* et «reverse culture shock»

Les sources dont nous disposons confirment cette idéalisation de la société américaine chez beaucoup d'étudiants iraniens. En fait, seule l'Inde de Jawaharlal Nehru<sup>46</sup> semble représentée plus positivement encore. Dans le monde occidental, les États-Unis arrivent nettement en tête de file au tournant des années 1960. C'est du moins ce qui ressort du sondage à l'Université de Téhéran puisque pour l'élite iranienne qui n'a pas vécu de séjour d'échange, les États-Unis sont bel et bien l'endroit rêvé pour entreprendre des études supérieures. Aux questions *If you could study anywhere in the world, where would you?* et *Why?*<sup>47</sup>, plus du tiers des répondants choisissent les États-Unis, loin devant la France, la Grande-Bretagne et l'URSS. Ceux qui favorisent les États-Unis justifient leur choix par la croyance d'y trouver de meilleures conditions sociales et une meilleure situation générale.

L'impact d'un voyage d'études aux États-Unis est en partie révélé dans le sondage de l'UNESCO. En effet, 92 % des répondants affirment avoir été influencés par leur expérience<sup>48</sup>. À la question *In what respect do you feel you changed as a result of your stay abroad?*, la moitié répondent que l'immersion culturelle les a influencés au niveau de leurs « habitudes personnelles » et des « relations humaines », sans pour autant offrir de détails supplémentaires. Ce

---

<sup>46</sup> En effet, les Iraniens apparaissent nettement favorables à la politique de Nehru. L'Inde apparaît ainsi comme un modèle parmi les pays du Sud récemment décolonisés. Voir *An Explanatory Study of Student's Opinion at the University of Tehran*, National Institute of Psychology, 1961, dans RG 306, A1-1015, boîte 50, dossier Project Files 1951-1964.

<sup>47</sup> RG-306; A1-1015; boîte #50, dossier: Attitudes.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 202.

sondage donne aussi un indice de la représentation des Américains qu'ont les *returnees*, mais également de la représentation qu'ils ont des leurs. Les participants au sondage répondent d'abord à la question *In general, how would you describe the people of the host country?*<sup>49</sup>, en sélectionnant une liste de qualificatifs qu'ils doivent par la suite associer à la représentation qu'ils ont de leurs concitoyens perses<sup>50</sup>. La totalité des répondants associe le qualificatif « travailleur » aux Américains, alors que seuls 10 % osent l'associer aux Iraniens. De plus, aucun répondant n'associe le qualificatif « rétrograde » aux Américains, alors que 82 % croient qu'il qualifie bien les Iraniens. Qui plus est, seul un tiers des répondants considère les Américains comme étant vaniteux, alors que ce taux passe à 72 % lorsqu'il est question des Iraniens. Les autres qualificatifs préférés par les Iraniens à l'endroit des Américains sont la « débrouillardise » (practical), « l'aspect progressif » et la « bonne maîtrise de soi ».

Devant une Amérique qui lui apparaît moderne et progressive, la nouvelle élite est beaucoup moins enjouée lorsque vient le temps de décrire la culture traditionnelle iranienne. En effet, elle n'est guère confiante de ce que l'avenir lui réserve. Selon le sondage à l'Université de Téhéran, près de la moitié des répondants considèrent que la pauvreté, la corruption et le chômage sont les obstacles les plus importants auxquels font face les Iraniens<sup>51</sup>. En effet, ces derniers sont bien à l'affut des inégalités sociales grandissantes, puisque 93 % des répondants admettent croire que les inégalités au pays sont grandes, et que 60 % d'entre eux croient que ces inégalités iront en grandissant durant la prochaine décennie<sup>52</sup>. Le sondage de l'UNESCO montre aussi que certains *returnees* vivent mal leur retour en terre natale. En effet, à la question *After having returned to your*

---

<sup>49</sup> Se référer au sondage de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 210.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 211.

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> *Ibid.*

*home country, what was your situation?*<sup>53</sup>, 31 % des répondants affirment avoir des difficultés à réintégrer le quotidien de leur société, alors que seuls 10 % témoignent être heureux d'être de retour. Près de 70 % des répondants affirment que la différence la plus marquée entre leur société mère et la société d'accueil est au niveau de la vie sociale et des normes morales<sup>54</sup>. Comme nous le verrons, les normes morales à l'égard des relations entre hommes et femmes ajoutent beaucoup à la frustration du retour.

Nos sources témoignent aussi d'un « reverse culture shock »<sup>55</sup>, qui peut se traduire par déracinement des étudiants et de la difficulté à réintégrer leur société d'origine. Yvan Putman Jr. admet lui-même avoir été surpris par le nombre de critiques des *returnees* à l'endroit de l'alimentation en Iran, que les étudiants considèrent maintenant peu diversifiée, et à l'égard des standards d'hygiène jugés trop bas.<sup>56</sup> Ces critiques sont parfois mal reçues par les proches qui voient le participant comme étant arrogant ou « over-confident »<sup>57</sup>. À travers son rapport d'observation, Kirk Jr. atteste la présence de cette critique formulée par les étudiants à l'endroit de leur culture traditionnelle : « [the] Iranian returnee finds his actual social organisation too restrictive »<sup>58</sup> et ajoute que : « [a]fter student granted comes back, he becomes reabsorbed in his native culture, and it is very hard »<sup>59</sup>. Le séjour de plusieurs mois à l'étranger déracine ainsi les jeunes Iraniens une fois de retour et les encourage à promouvoir des changements internes à l'image de ce qu'ils ont vécu.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>55</sup> Voir Thomas Marshall, «The Strategy of International Exchange: Illustrated from Experiences of Foreign Students in the US and the UK», dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 16.

<sup>56</sup> Robin W. Winks écrivait en rétrospective de son expérience comme étudiant étranger en Nouvelle-Zélande au début des années 1950, que l'alimentation est un point crucial de transmission de la culture chez les étudiants: « We learned the most by eating ». Robin W. Winks, *op. cit.*, p. 41.

<sup>57</sup> NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

<sup>58</sup> Se référer au document du *Department of Health, Education and Welfare* de décembre 1957 dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>59</sup> Voir le rapport d'observation de William C. Kirk Jr. dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

### Américaniser la société iranienne : les initiatives d'anciens participants

Les documents utilisés pour cette recherche montrent que les échanges éducatifs ont permis de gagner le cœur d'une partie de cette élite. De retour, elle s'organise de plusieurs façons pour promouvoir cette américanité parmi les leurs, pour ainsi participer au changement à l'interne. Dans l'ensemble, les différentes initiatives ne sont pas simplement le fruit des étudiants qui reviennent en terre natale, mais proviennent de différents types de participants aux échanges Fulbright. En effet, certains récipiendaires d'une bourse de leadership Fulbright<sup>60</sup> reviennent plus convaincus que jamais de la nécessité d'adapter différents pans de la société iranienne au modèle américain.

La circulaire de décembre 1953 du Foreign Service of Educational Exchange recense plusieurs cas de récipiendaires revenus avec la conviction de devoir imprégner la culture locale de cette américanité. D'après la circulaire, le domaine de l'éducation inspire plusieurs bénéficiaires de *Fulbright leadership grants*, comme Ahmad Saidi, ancien haut gradé du Ministère de l'éducation iranien. Lors d'une rencontre avec des responsables de l'USIS-Téhéran il explique que son séjour durant : « I was inspired by elementary education in the United States, and am coming back with ambition to change iranian education to U.S. image »<sup>61</sup>. Son homologue, Ali Asghar Safari, revient de son séjour avec des intentions similaires au niveau de l'éducation secondaire et universitaire et affirme vouloir entreprendre une « croisade » pour repenser l'éducation nationale<sup>62</sup>. La culture des activités parascolaires aux États-Unis impressionne également les élites qui entreprennent le

---

<sup>60</sup> Les bourses du leadership étaient octroyées aux gens qui occupaient des postes d'une certaine influence au sein de leur société. Professeurs, hauts gradés gouvernementaux ou issus d'organisme quelconque et membres influents d'une communauté furent tous sujets à recevoir les *Fulbright leadership grants*.

<sup>61</sup> Voir l'échange entre l'Ambassade américaine de Téhéran et le département d'État de 1954 dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>62</sup> C'est ainsi qu'il mentionne être « ready to battle for the kind of education that he had seen ». Voir *Ibid.*

voyage. En effet, dans la culture traditionnelle iranienne les professeurs ont comme unique tâche d'enseigner et ont souvent un deuxième emploi. La fin des cours venue, le maître de classe considère son travail accompli, et refuse d'entreprendre toute autre tâche. C'est donc un choc quand, en visite aux États-Unis, certains boursiers observent le phénomène sur les campus où le son de la cloche annonce le début d'une autre frange de la vie académique : les activités parascolaires et sportives. C'est en ce sens qu'à son retour, Abolfazl Sadri, président du Comité olympique iranien, mentionne aux responsables de l'USIS-Téhéran son admiration pour la culture américaine concernant les activités sportives académiques<sup>63</sup> auxquelles tant de professeurs participent. Durant son séjour en Iran l'attaché culturel Kirk Jr. rencontre une enseignante iranienne de niveau secondaire qui, une fois de retour des États-Unis, n'attend pas que le système d'éducation iranien soit réformé :

On her own time, she volunteered to organize extra-curricular activities for the young people of Iran who are wandering around in the city after classes are finished [...] The effect and enthusiasm it seems to have on younger Iranians makes me think this is somewhat unusual in their traditional customs.<sup>64</sup>

D'autres participants s'organisent par eux-mêmes sur une base volontaire<sup>65</sup> pour promouvoir l'*American way* chez leurs concitoyens. C'est ainsi qu'au début de 1956, d'anciens *returnees* se rassemblent et créent l'organisation Friends of the

---

<sup>63</sup> La place du sport dans la diplomatie culturelle américaine suscite de nos jours un intérêt nouveau chez les chercheurs. Voir, entre autres, Russ Crawford, *The Use of Sports to Promote the American Way of Life during The Cold War: Cultural Propaganda, 1945-1963*, Lewiston, Edwin Mellen Press, 2008; Jérôme Gyax, « Diplomatie culturelle et sportive américaine: persuasion et propagande durant la Guerre froide », *Relations Internationales*, vol. 123, n° 3 (2005), p. 87-106; Robert Elias, *The Empire Strikes Out: How Baseball Sold U.S. Foreign Policy and Promoted the American Way Abroad*, New York, The New Press, 2010. Pour les recherches de futurs historiens, il est à noter que le RG-306 des archives du NARA II comprend une panoplie de documents reliés à la promotion du sport dans la diplomatie culturelle américaine.

<sup>64</sup> Voir le rapport d'observation de l'attaché culturel William C. Kirk Jr, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>65</sup> Voir l'échange entre l'Ambassade américaine de Téhéran et le Département d'État de novembre 1956, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

United States<sup>66</sup>. Bien que le groupe soit dissous à la fin de l'année suivante<sup>67</sup>, il demeure que pendant ces quelques mois d'activités, ses membres sont très actifs et organisent plusieurs activités pour promouvoir leurs expériences dans la société américaine. Ils utilisent ainsi les installations de l'USIS-Téhéran pour mener différentes activités traitant de la société américaine. Par exemple, pour expliquer l'Amérique aux leurs, les membres organisent des conférences portant sur leurs expériences aux États-Unis, font des projections de films américains et organisent des soirées jazz qui servent de vitrine à la société américaine. La musique, plus particulièrement le jazz, est alors une facette de la société américaine qui pique la curiosité des populations du monde<sup>68</sup>.

L'utilisation abondante des installations de l'USIS par le groupe Friends of the United States encourage les autres *returnees* à adopter ce *modus operandi*. En effet, une brochure de l'USIS-Téhéran de 1960 évoque le nouveau rôle central de ses installations pour accueillir les boursiers de retour en Iran : « *returnees* [...] use USIS facilities to regroup and share their experience with cultural and social events, seminars, workshops or lectures. Since all projects are organized on a volunteer basis, there is no direct participation of Americans »<sup>69</sup>.

Bien que dans une moindre mesure, les échanges académiques influencent également la littérature perse. En effet, après son séjour d'immersion dans la culture américaine, l'écrivain iranien Mohammad Hejasi revient au pays et accomplit une tâche inédite. Dans un pays où, plus qu'ailleurs, les États-Unis sont

---

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> Voir l'échange entre l'Ambassade américaine de Téhéran et le Département d'État d'août 1958, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>68</sup> Voir Penny von Eschen, *op. cit.*

<sup>69</sup> Voir l'échange entre l'Ambassade américaine à Téhéran et le Département d'État de novembre 1960, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

un concept encore un symbole « mythique »<sup>70</sup> pour plusieurs, l'écrivain offre aux lettrés du pays une occasion de visiter la société américaine sans avoir à entreprendre le voyage, en écrivant le premier roman en farsi dont l'histoire se déroule aux États-Unis et dans lequel la vie quotidienne de l'Amérique est évoquée au lectorat<sup>71</sup>.

Comme nous l'avons entrevu, les voyages aux États-Unis permettent aux Iraniens de mieux connaître la culture américaine, mais accentue aussi leur critique de la culture iranienne. Après un séjour de plusieurs mois sur les campus américains, c'est dans le domaine des relations avec le sexe opposé que les Iraniens éprouvent le plus grand déracinement une fois de retour.

#### Un tabou dans la culture locale : le cas des « *dating games* » américains

Si les dirigeants américains souhaitent promouvoir la modernité et charmer les cœurs et les esprits des élites par le biais de ces échanges, les participants récupèrent certains aspects de l'*American way* et introduisent par la suite des tabous chez les leurs. Sur les campus américains, les Iraniens s'accoutument rapidement de la présence des femmes et de la liberté à laquelle elles ont droit, notamment en lien avec les relations qu'elles entretiennent avec les hommes. Une fois de retour, les participants souhaitent influencer leur société à l'image de l'Amérique.

Dans son livre *Homeward Bound: American Families in the Cold War Era*<sup>72</sup>, Elaine Tyler May aborde le symbole de la famille américaine dans le contexte de la culture de Guerre froide et y expose la place de la sexualité, du mariage et du retour

---

<sup>70</sup> « In few countries was the popular concept of the United States more vague or mythical than in Iran ». Extrait tiré du First Semi-Annual Report to Congress on the International Education Exchange Programs, 1<sup>er</sup> janvier au 30 juin 1948, dans RG-306; P-177; boîte #1, dossier sans nom.

<sup>71</sup> Voir l'échange entre l'Ambassade américaine de Téhéran et le Département d'État de mai 1954, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>72</sup> Elaine Tyler May, *Homeward Bound: American families in the Cold War Era*, New York, Basic Books, 1989 (éd. revue et augmentée) [1988].

aux *traditionnal gender roles*. Elle évoque également les relations entre les hommes et les femmes durant leur parcours scolaire. L'école secondaire et l'université sont, dans les années d'après-guerre, le théâtre de *dating games* : « [h]igh school provided an important institutional framework for dating rituals. Dating became almost universal amongst teenagers »<sup>73</sup>. Ceux-ci sont une partie intégrante de la culture de la jeunesse<sup>74</sup> (*youth culture*) aux États-Unis. Ces relations entre jeunes hommes et jeunes femmes deviennent de plus en plus intimes lors du passage à l'université. Bien que les fréquentations entre jeunes gens américains aboutissent parfois au mariage, May note que lors de leur passage à l'université : « many Americans broke the rules and engaged in sexual intercourse before marriage [...] and experienced much intimacy »<sup>75</sup>. Bien que les historiens associent cette époque à un retour du conservatisme moral et sexuel dans la société américaine, les Iraniens qui voyagent aux États-Unis observent ces mœurs d'un tout autre œil. En effet, en Iran les femmes ont bel et bien investi les salles de classe universitaires, mais demeurent largement minoritaires puisqu'elles y sont admises depuis seulement 1937<sup>76</sup>. Qui plus est, si le port du voile est dorénavant interdit dans les institutions scolaires, le comportement des femmes est tout de même étroitement balisé par la morale religieuse qui perdure dans la culture locale, plus spécialement en ce qui a trait au contact avec les hommes.

Ainsi, c'est dans ce contexte de la *youth culture* et des *dating games* (expériences de fréquentations amoureuses) des campus américains que se déroulent les échanges académiques. La société américaine et ses mœurs sexuelles plus libérales ont un impact sur les participants, majoritairement de sexe

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 105.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p.88.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 105-106.

<sup>76</sup> Pour des fins de statistiques, les femmes représentent 5% de la population de l'Université de Téhéran à la fin des années 1950.

masculin<sup>77</sup>. Après une année aux États-Unis, le retour en terre natale serait frustrant en ce qui a trait aux relations avec les Iraniennes<sup>78</sup>. En décembre 1957, une publication de l'Office of Education du Department of Health, Education and Welfare vouée à dresser un portrait général de l'état des échanges académiques en Iran, décrit l'attitude de certains Iraniens qui vivent un difficile retour à la réalité perse : « He often turns against the traditional system with the resulting emotional instability, which occurs especially regarding relations with girls »<sup>79</sup>. Une fois les participants imprégnés des mœurs sexuelles plus libérales de la société américaine, le retour aux traditions locales est ardu et déconcertant.

Plusieurs participants reviennent très critiques par rapport aux normes morales et sexuelles en vigueur en Iran. Dans son rapport de voyage, Robert L. Blair aborde ce dur retour à la maison et les frustrations encourues quant aux relations hommes-femmes : « Life without women is frankly a problem to many of the students who became accustomed to the freedom of dating »<sup>80</sup>. Le contact avec les mœurs sexuelles plus libérales de la société américaine accentue les critiques des participants à l'égard de leur propre culture, que plusieurs trouvent dorénavant comme trop restrictive. C'est en ce sens que Blair affirme que les échanges ont « an influence on the sexual minds of the people when they come home ». De retour en Iran, les étudiants préfèrent nettement les possibilités avec le sexe opposé que leur procurait la vie à l'américaine. En Iran, comme dans bien des pays du Moyen et du Proche-Orient, les relations entre homme et femmes, plus spécialement chez les jeunes, sont extrêmement strictes et régies par des normes morales restrictives

---

<sup>77</sup> À titre d'exemple, les Iraniennes obtiennent pour l'année scolaire 1952-1953, 10 % des bourses accordées. Voir les statistiques annuelles (sans considération pour le type de bourse) publiées par l'Institute of International Education, dans *Education for One World*. CU VIII, série 1; sous-série 4; boîte 24, dossier 13.

<sup>78</sup> Otto Klineberg note qu'un des plus grand reverse culture shock des participants au sondage de l'UNESCO concerne le « boy-girl contact ». Voir « Psychological Aspects of Student Exchange », dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 44.

<sup>79</sup> Voir le document du *Department of Health, Education and Welfare* dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>80</sup> NAFSA III; boîte #24, dossier 28.

attribuées à la religion. Pour un jeune Iranien de l'époque, il est alors impensable d'envisager une relation avec une petite amie ou même se promener main dans la main sur un campus. Lors de leurs entretiens avec Blair, les étudiants se plaignent du manque de femmes dans leur environnement immédiat et sur les campus : « almost no women can be seen in the streets »<sup>81</sup>. Les expériences de fréquentations amoureuses, telles que vécues aux États-Unis, sont difficilement acceptables dans la société iranienne traditionnelle dont plusieurs des codes moraux sont toujours teintés de l'influence du clergé.

Le problème des liens avec le sexe opposé est encore plus grand lorsque les étudiants font la rencontre d'une partenaire amoureuse lors de leur séjour sur les campus. Annuellement, entre 13 et 24 % des participants reviennent au bercail avec une conjointe originaire des États-Unis. Blair nomme à plusieurs reprises le problème des « returnees with American wives »<sup>82</sup>, lesquels sont décrits comme souffrant de dépression et de détresse émotionnelle par rapport à leur culture locale qu'ils trouvent trop restrictive. Blair souligne que certains reviennent en terre natale mariés, avec l'espoir d'imprégner la culture locale des éléments plus libéraux, trop souvent en vain : « Returnees often have the ambition to adapt local culture to the image of the American way of life. When met with unsuccessful attempts, many of the returnees go on living with a feeling of deep frustration regarding their customs ».

Les conjointes des étudiants sont parfois mal perçues par certains membres de la société iranienne, lesquels y voient l'image d'une promiscuité trop grande telle que décrite par le clergé. En effet, le sondage de l'UNESCO révèle que certains répondants considèrent que plusieurs de leurs pairs ont une conception erronée des normes morales et sexuelles aux États-Unis. Cette conception erronée s'explique tant par le portrait de la décadence peint par le clergé que par le manque d'intérêt

---

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> Voir le sondage de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 238.

des proches pour cette facette de la culture américaine. Aux questions *Which aspects of your foreign experience and your former host country held greatest interest for the people here?* et *Did you find significant misconceptions about your former host country among people here?*<sup>83</sup>, seul un répondant admet que son entourage s'enquiert des relations entre hommes et femmes, et des mœurs sexuelles américaines. Qui plus est, près d'un quart d'entre eux trouve que la représentation de la sexualité américaine chez les Iraniens est loin de la réalité dont ils ont été témoins outre-mer. En fait, les proches semblent plutôt avoir un intérêt pour l'économie et la politique américaines, tout comme pour la « social life », la « mentality », et le « behaviour of the host country's people »<sup>84</sup>.

Malgré les critiques de leurs pairs à l'égard du tabou de ces fréquentations amoureuses, la jeune élite est déterminée à influencer la société dans laquelle elle vit, sans pour autant que les Américains aient prévu ces ambitions. Dans son rapport d'observation, Putman Jr. aborde cette place qu'occupent les anciens participants dans la « révolution sociale » en cours en Iran. Ceux-ci agissent, en quelque sorte, comme porte-parole des valeurs libérales en Iran, plus spécialement concernant la place des femmes dans la société. Certains étudiants en viennent à promouvoir les droits et opportunités des femmes en matière d'éducation<sup>85</sup>. Nous n'avons malheureusement pas été en mesure de voir de quelle manière cette volonté se traduit. Il aurait été intéressant de savoir par quelles initiatives les *returnees* entendent promouvoir les changements dans leur entourage.

Il faut toutefois noter que cette critique des mœurs sexuelles restrictives est alors également présente chez les étudiants universitaires iraniens qui n'ont pas voyagé aux États-Unis. En effet, le sondage à l'Université de Téhéran révèle par moment des sentiments similaires. À la question *What traditional customs would*

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 205-208.

<sup>84</sup> Voir le sondage de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 205.

<sup>85</sup> NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

*you like to see replaced?*<sup>86</sup>, 45 participants répondent « old prohibitions, youth restrictions, rules and regulations regarding marriage, and limitations before marriage ». Sans séjour au sein de la société américaine, la critique des mœurs traditionnelles liées aux relations avec le sexe opposé est tout de même présente. Une immersion sur les campus américains semble ainsi agir à titre de catalyseur de cette même critique sur le terrain urbain en Iran.

Étrangement, le sondage de l'UNESCO<sup>87</sup> montre des résultats qui viennent nuancer les faits mentionnés dans les rapports d'observation des FSA. En effet, à la question *In your opinion, what institutions, ways of living, values and ideas of your former host country do you consider it would be valuable to introduce into your home country?*, aucun des sondés n'identifie les droits des femmes. Nous ne sommes pas à même de fournir une explication concernant cette divergence importante entre le sondage de l'UNESCO et les rapports mentionnés ci-dessus. Cependant, deux pistes de réflexion nous semblent pertinentes. En premier lieu, le sondage de l'UNESCO fut mené à terme par des responsables d'origine iranienne, alors que les rapports d'observation soumis à la NAFSA et l'AFME découlent d'entretiens menés par des Américains. Les Iraniens ont-ils interagi différemment selon l'origine leur interlocuteur? Les entretiens avec des Américains étaient possiblement plus adéquats pour recueillir des renseignements sur un sujet aussi sensible que la sexualité. En second lieu, une autre avenue de réflexion serait de définir si les élites masculines étaient plus favorables à une libération féminine ou plutôt à la libéralisation sexuelle des mœurs.

Il est certain que, de retour en terre natale et de nouveau baignés dans leur culture locale, certains jeunes hommes laissent transparaître une nette préférence pour les mœurs sexuelles américaines. Cependant, c'est à l'égard du rôle qu'on attend d'eux à leur retour que les participants offrent la plus grande résistance.

---

<sup>86</sup> RG-306; A1-1015; boîte 50.

<sup>87</sup> Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 212.

Certains aspects de la culture américaine semblent alors incompatibles avec la culture locale.

Le choc culturel associé au travail manuel : les échanges académiques et l'ambition du « *desk job* » chez les universitaires iraniens

Comme nous l'avons mentionné précédemment, les échanges de nature académique sont adressés à l'élite lettrée d'Iran. Celle-ci voit dorénavant son éducation supérieure comme un passeport pour un emploi prestigieux. En effet, bien que plusieurs d'entre eux aient à cœur l'idée d'améliorer la qualité de vie de leurs semblables, il est toutefois hors de question de se salir les mains à la tâche une fois les études universitaires terminées. Pourtant, pour apporter la modernisation jusqu'aux confins de l'Iran rural, les diplômés devraient œuvrer à transmettre leurs nouveaux savoirs aux paysans. Les étudiants, réfractaires à ce rôle qui leur est offert dans le théâtre du changement social iranien, souhaitent plutôt occuper un emploi prestigieux ou même s'exiler aux États-Unis où ils entrevoient des jours meilleurs.

En effet, une fois leurs études complétées, plusieurs d'entre eux n'ont qu'une idée en tête : migrer aux États-Unis. Dans *The Fulbright Difference*, Richard Arndt<sup>88</sup> remémore la vie de sa femme Lois Roth, ancienne attachée culturelle en Iran, et mentionne ce désir omniprésent des Iraniens de vouloir faire leur vie aux États-Unis. Le phénomène des « [Iranian's] tendency to overstay in the U.S. » est si présent que l'auteur en vient à comparer les participants comme des « unacknowledged refugees »<sup>89</sup>. C'est ainsi qu'en Iran, plus qu'ailleurs, le

---

<sup>88</sup> Richard T. Arndt eut une longue carrière dans l'USIA et à l'USIS-Téhéran, et est entre autres l'auteur de *The First Resort of Kings: American Cultural Diplomacy in the Twentieth Century*, Dulles, Potomac Books, 2005.

<sup>89</sup> *Id.*, « From Fulbright to Cultural Diplomacy: A Memoir of Lois Roth », dans *The Fulbright Difference, 1948-1992*, sous la dir. de Richard T. Arndt et David Lee Rubin, Londres, Transaction Publishers, 1993, p. 136-148.

problème du *brain drain*<sup>90</sup> nuit aux espoirs et tentatives de modernisation de la société rurale. C'est aussi le constat de Blair durant ses entretiens avec les anciens participants, alors qu'ils affirment que le séjour aux États-Unis crée l'envie d'y émigrer ou de s'y exiler. Blair note qu'à travers les pays du Moyen-Orient visités, c'est en Iran que les étudiants manifestent le plus grand intérêt pour un retour aux États-Unis. L'Amérique est à leurs yeux la meilleure façon de s'évader<sup>91</sup>. Certains de ceux que rencontre Blair ont même admis avoir participé aux échanges académiques dans l'espoir d'utiliser leur présence sur les campus américains pour favoriser leurs chances d'y rester une fois leurs études complétées<sup>92</sup>.

Si les Iraniens veulent tant quitter leur mère patrie, c'est qu'ils sont peu satisfaits des opportunités qui se présentent à eux à leur retour. Un sondage effectué par l'UNESCO entre 1956 et 1961 auprès des *returnees* abonde en ce sens. À la question *After having returned to your home country, what was your situation?*<sup>93</sup>, 31 % des participants affirment avoir de la difficulté à se trouver un emploi et 18 % renchérissent en affirmant qu'ils sont insatisfaits de l'emploi qu'ils occupent. Qui plus est, à la question *Regarding your professional work, what conditions did you meet in this respect after your return home?*<sup>94</sup>, 29 % des étudiants mentionnent que leur situation à l'emploi demeure inchangée, alors que 34 % admettent que leur expérience à l'étranger engendre une impression négative sur leur emploi actuel. Dans l'ensemble, 66 % des répondants disent être peu ou pas satisfaits de leur emploi<sup>95</sup>.

---

<sup>90</sup> On traduit l'expression *brain drain* par « l'exode de cerveaux », phénomène remarqué dans plusieurs pays en voie de décolonisation, où l'élite éduquée aspire à quitter sa terre natale pour émigrer. Dans le cas échéant, voir NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

<sup>91</sup> NAFSA III; boîte #24, dossier 28.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> Voir l'étude de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *Students as Links Between Cultures*, Oslo, Universitetsforlaget, 1970, p. 200.

<sup>94</sup> Voir le sondage de l'UNESCO dans Ingrid Eide, *op. cit.*, p. 213.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 214.

Comment la nouvelle élite, si enthousiaste à l'idée d'entreprendre un séjour d'études aux États-Unis, peut-elle être si pessimiste une fois revenue? À notre avis, la réponse se trouve dans l'incompatibilité de certaines valeurs américaines avec la culture traditionnelle iranienne. Si les entretiens et sondages témoignent de cette insatisfaction chez les *returnees*, il faut par contre noter qu'elle est en partie causée par la résistance des élites à occuper les emplois là où les besoins se font sentir. En effet, plusieurs étudiants universitaires sont très réfractaires à l'idée d'effectuer un travail manuel en lien avec leur domaine d'étude, surtout dans le domaine de l'agronomie et de l'ingénierie, où le travail avec les mains est utile et indispensable pour assurer la transmission du savoir dans les communautés rurales. Une fois de retour au pays, les étudiants considèrent que leur formation dans les universités américaines leur donne droit à un emploi prestigieux (*desk jobs*), un prestige loin d'être associé au travail manuel.

Les rapports des FSA confirment que les étudiants venus aux États-Unis sont extrêmement réfractaires à l'idée d'obtenir un emploi lié au travail manuel, par exemple sur une ferme : « Iranians do not consider manual labor to be prestigious, and are seeking desk jobs when coming back home »<sup>96</sup>. Blair évoque la nécessité de s'attarder à la culture du travail manuel dans la société iranienne, un type d'emploi souvent considéré comme socialement dégradant, mais dont la société a besoin pour promouvoir l'acquisition de nouveaux savoirs modernes. Si les étudiants iraniens acceptaient de s'investir dans le travail manuel, les opportunités d'emploi seraient beaucoup plus abondantes vu l'énorme besoin de main-d'œuvre qualifiée à travers le pays<sup>97</sup>. Putman Jr. abonde dans le même sens lorsqu'il écrit : « [t]here is an enormous problem of attitude towards physical labor in Iran. No educated man wants to get his hands dirty [...] Iranians student returning home feel like an

---

<sup>96</sup> NAFSA III; boîte #24, dossier 28.

<sup>97</sup> *Ibid.*

american education gives them a right to a desk job »<sup>98</sup>. Le rapport d'observation de William C. Kirk Jr. confirme également cette résistance des participants lorsqu'il écrit : « [e]ducated Iranians don't like manual work. They all agree that a skilled worker or a farmer is not prestigious enough for their education »<sup>99</sup> et que « most of them are studying agriculture in the United States to get a desk job when they come home »<sup>100</sup>.

Le problème réside ainsi dans la difficulté de percer cette valeur chez les Iraniens et de l'adapter à la réalité américaine où le travail manuel, bien qu'il ne soit pas associé au prestige, n'est pas socialement dégradant. Lorsqu'il est concentré sur les domaines d'étude associés au travail manuel, ce type d'échange académique de niveau universitaire n'offre donc pas les débouchés souhaités par la population lettrée et instruite d'Iran. L'éducation dans ces secteurs techniques était plutôt la pierre angulaire du Technical Cooperation Act (Point 4) dont les initiatives eurent le vent dans les voiles tout au long des années 1950. Cependant, plusieurs acteurs impliqués dans les échanges académiques constatent que les programmes centrés sur une éducation dite « technique » dédoublent en fait les initiatives issues du Point 4. Malgré ce dédoublement des initiatives constaté, il faut attendre la signature du Fulbright-Hays pour que des changements concrets soient apportés.

Sous l'influence des idées de *nation building* de Walt Rostow, Washington adopte un nouveau *modus operandi* quant à l'octroi des bourses étudiantes et délaisse lentement les secteurs de l'agronomie, de l'ingénierie et de la médecine, favorisant plutôt le management, l'économie et les *Humanities*. Beaucoup plus arrimé sur la notion de modernisation et de développement d'une économie de marché, le *concept de Nation building* du duo Kennedy-Rostow modifie

---

<sup>98</sup> NAFSA III; boîte #27, dossier 42.

<sup>99</sup> Voir le document du Department of Health, Education and Welfare de décembre 1957, dans CU XVI; boîte #318, dossier 5.

<sup>100</sup> *Ibid.*

substantiellement le rôle politique des échanges académiques. La totalité de l'enseignement des connaissances techniques serait dorénavant uniquement assurée par le Point 4.

Le Shah entend aborder le problème de la résistance des *returnees* et autres étudiants universitaires face au travail manuel. Ainsi, avec les réformes mises en branle dans le cadre de la Révolution blanche que nous aborderons plus en profondeur au deuxième chapitre, les étudiants se voient forcés de mettre l'épaule à la roue. En effet, un des principes de la révolution proposée par le régent vise la création d'une armée nouveau genre. Inspiré par le modèle des *Peace Corps* aux États-Unis, le gouvernement central de Téhéran annonce la création de l'Armée du savoir (alphabétisation), de l'Armée de l'hygiène (santé et hygiène publique) et de l'Armée du développement (ingénierie et agronomie). Ainsi, pour éviter le service militaire, le Shah offre la possibilité aux étudiants de s'y investir aux quatre coins de l'Iran rural.

### Conclusion

Bien qu'il nous soit impossible de jauger l'impact des échanges étudiants sur l'ensemble de la population perse à long terme, nous pouvons en partie cerner dans quelle mesure les échanges ont influencé les participants eux-mêmes. Les sources que nous avons utilisées nous permettent de tracer une ébauche de cet impact sur les participants. Nous serons donc en mesure de voir de quelle façon la culture américaine fut représentée ou récupérée pour promouvoir des changements à l'interne, mais également de cerner les aspects qui entraînent une résistance des participants.

Les contacts humains, les rencontres formelles et informelles, et les souvenirs qu'ils cultivent une fois de retour ont une influence manifeste sur le cœur et les

esprits des Iraniens et la représentation qu'ils ont de la société américaine, mais aussi de leur propre culture. La critique de leur propre société se transforme parfois en frustration lorsqu'il s'agit des souvenirs qu'ont les participants quant aux contacts avec le sexe opposé. De retour, plusieurs rêvent de s'exiler aux États-Unis ou de bénéficier d'un emploi de bureau socialement prestigieux.

Cependant, bien que les effets soient notables, ils ne sont associés qu'à une mince frange de la population iranienne ayant accès à l'éducation supérieure. Environ 10 à 15 % des Iraniens sont lettrés, et tous n'ont pas accès aux études universitaires. Pour la population restante, plusieurs participent à d'autres initiatives culturelles liées à l'éducation technique à travers le Point 4. Comme nous le démontrerons au prochain chapitre, les initiatives de partage du savoir technique du Point 4 démontrent un très grand potentiel pour charmer les cœurs et les esprits des Iraniens. Entre résistance et récupération : la réaction des populations rurales est loin d'être homogène.

## CHAPITRE II

### UNE RÉACTION HÉTÉROGÈNE : RÉSISTANCE ET RÉCUPÉRATION DE LA MODERNITÉ À L'AMÉRICAINNE DANS LES RÉGIONS RURALES DE L'IRAN

« Whoever could make two ears of corn, or two blades of grass, to grow upon a spot of ground where only one grew before, would deserve better of mankind than the whole race of politicians put together »<sup>1</sup>. C'est avec ces mots de Jonathan Swift, un poète et satiriste anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, que Jonathan B. Bingham<sup>2</sup> décrit le programme de coopération technique des Américains chez les populations rurales du Sud en voie de décolonisation.

Si les échanges académiques sont voués à séduire l'élite urbaine iranienne, le bassin des futurs dirigeants, ils ne s'adressent pas aux villageois ruraux. Très peu instruits et presque entièrement illettrés, ces derniers représentent pourtant 85 % de la population iranienne. Pour les rejoindre, Washington utilise plutôt un programme de partage du savoir-faire moderne d'un tout autre genre : le Technical Cooperation Act, mieux connu sous le nom de Point 4<sup>3</sup>. Comme l'expliquait Liping Bu dans *Making the World Like Us* à propos du Point 4 : «[s]haring the American technical know-how with the underdeveloped nations also led to the creation of a plethora of exchange programs [and] helped extend American exchange programs to every corner of the world »<sup>4</sup>. C'est suite à sa réélection en 1948 que Truman expose les

---

<sup>1</sup> Jonathan B. Bingham, *Shirt Sleeve Diplomacy: Point 4 in Action*, New York, The John Day Company, 1954 [1953], p. 41.

<sup>2</sup> Bingham est Deputy Administrator du Technical Cooperation Act de 1951 à 1953. La rédaction de son ouvrage fait suite à un voyage de plusieurs mois en Iran, au Pakistan et en Inde, séjour pendant lequel il visite des centaines de sites où le Point 4 est établi.

<sup>3</sup> Lors de la ratification du TCA, plusieurs membres du Congrès militent en faveur de l'intégration du programme dans la Economic Cooperation Administration. Après négociations, le TCA demeure indépendant et relève du Département d'État. Voir Jonathan Bingham, *op. cit.*, p. 24-25. Le TCA est ainsi ratifié au début de l'année 1949. Le programme change de noms plusieurs fois, mais l'appellation « Point 4 » devient l'acronyme par lequel le programme est mondialement connu.

grandes lignes du programme : «We must embark on a bold new program for making the benefits of our scientific advances [...] The material resources which we can afford to use for assistance of other peoples are limited. But our imponderable resources in technical knowledge are constantly growing and are inexhaustible»<sup>5</sup>. Ce faisant, des centaines de médecins, infirmières, urbanistes, vétérinaires, agronomes, enseignants et autres spécialistes américains s'envolent vers les régions rurales des pays d'Amérique latine, du Proche Orient et de l'Asie du Sud-Est, à titre d'ambassadeur de la modernité, mais aussi pour charmer les cœurs et les esprits. Sur place, ils bénéficient d'une marge de manœuvre assez grande pour répondre aux besoins et aspirations des populations reculées du Sud. Ainsi, le 19 octobre 1950, l'attention se porte sur l'Iran alors que Téhéran et Washington signent le tout premier accord Point 4 : « When Point 4 was set up [...] the case of Iran would be a *do or die* for all of the program »<sup>6</sup>. Comme l'indiquait Douglas Little dans *American Orientalism*: « [n]owhere in the Middle-East did the U.S. push more consistently for reform and modernization after 1945 than in Iran »<sup>7</sup>.

À l'aube de la Guerre froide, la crise d'Azerbaïdjan avait fait de l'Iran une des premières sources de tension dans l'ordre d'après-guerre. La polarisation de la politique internationale, conjuguée aux aspirations nationalistes des Iraniens dans les années 1940, convainc Washington de s'investir dans la modernisation de l'Iran rural. Pour éviter les révoltes paysannes en Iran comme dans plusieurs pays du monde, Washington fait la promotion de réformes pour changer l'ordre social qui perdure et espère instrumentaliser la modernité comme moyen de séduire les *hearts and minds* des locaux. En plus de promouvoir la modernité technique, Washington promeut l'image d'une Amérique pour qui le bien-être des populations du monde

---

<sup>4</sup> Liping Bu, *op. cit.*, p. 156.

<sup>5</sup> Discours de Harry S. Truman, 20 janvier 1949.

<sup>6</sup> William Warne, *Mission for Peace: Point 4 in Iran*, Bethesda, MD, IBEX Publishers, 1956, p. 1.

<sup>7</sup> Douglas Little, *American Orientalism: The U.S. and the Middle East since 1945*, Chapel Hill, NC, University of North Carolina Press, 2004, p. 215.

libre est un enjeu de taille. Les États-Unis espèrent ainsi que les réformes triompheront sur le potentiel révolutionnaire de l'instabilité qui règne et que les locaux seront attirés par le modèle libéral plutôt que socialiste.

Le programme étant lancé, plusieurs acteurs coopèrent pour mettre en branle ce nouveau type de diplomatie. Parmi les acteurs impliqués dans le Point 4 en Iran, les universités américaines<sup>8</sup> jouent un rôle central puisque leur sont attirés les projets de plusieurs domaines particuliers. Une alliance se met donc en place entre Washington et le monde académique en vue de mobiliser cette nouvelle politique. En tête d'affiche, l'Utah State University (USU) se voit confier la tâche titanesque de promouvoir un savoir agricole plus moderne<sup>9</sup>. Si l'USU hérite d'une telle entreprise, c'est qu'elle s'adonne à ce genre de projet en Iran depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, dans le cadre des expéditions des missionnaires mormons<sup>10</sup>. Dans le secteur agricole, le gouvernement américain mise donc sur l'expertise développée par les techniciens de l'Utah<sup>11</sup> qui connaissent mieux la culture et la langue locales. Sur le terrain, l'USIA, par l'entremise de ses postes régionaux de l'USIS, joue un rôle de soutien technique du Point 4. L'agence met sur pied différentes unités mobiles avec supports audiovisuels (*USIS Audio-Visual Mobile Units*), dont se servent certains techniciens pour présenter des films éducatifs dans les villages, mais produit aussi beaucoup de matériel écrit pour faciliter la transmission des connaissances dans une optique utilitariste.

---

<sup>8</sup> L'University of Utah est affectée au domaine de la santé publique et la Brigham Young University s'attarde au secteur de l'éducation.

<sup>9</sup> Le nord-ouest de l'Iran, tout comme l'État de l'Utah, possède un grand lac salé où les caprices du sol donnent du fil à retordre aux fermiers de la région. C'est pourquoi l'expertise des agronomes de l'Utah est si précieuse en Iran. Les agronomes du Colorado œuvrent plutôt dans les régions montagneuses, alors que ceux de la Caroline du Sud sont affectés aux zones plus humides de l'Iran.

<sup>10</sup> Les missionnaires mormons de l'Utah, dont plusieurs font partie du corps professoral de l'USU, participent à l'établissement de divers projets de partage de connaissances agricoles en Iran depuis 1912, date à laquelle John A. Widstoe, figure d'autorité des groupes mormons de l'Utah et président de l'USU, organise et participe à la première expédition en Iran.

<sup>11</sup> Bien que nous n'ayons pas de statistiques précises, les techniciens de l'USU semblent être les mieux intégrés à la culture iranienne, entre autres par leur connaissance du *farsi*.

Un programme comme le Point 4 peut prendre plusieurs formes, que ce soit la construction d'une école ou d'un puits, l'adaptation d'un cursus scolaire pour les femmes, ou même la démonstration d'un nouveau modèle d'organisation politique locale. Les techniciens se rendent parfois directement dans les villages pour plusieurs mois, mais peuvent aussi miser sur la sélection de villageois qui, une fois formés dans un domaine spécifique, partagent le nouveau savoir-faire dans les villages, à titre d'*extension agents* du Point 4. C'est ainsi qu'à partir de 1951, des centaines<sup>12</sup> de techniciens se rendent en Iran pour rencontrer les populations rurales. Par l'entremise d'une *fundamental education*<sup>13</sup>, que l'on peut traduire par éducation pratique, les spécialistes participent à l'établissement de projets de partage d'un savoir plus moderne pour améliorer la qualité de vie des Iraniens au quotidien, en mettant l'accent sur les problèmes cruciaux dans les domaines de l'agriculture, de la santé publique et de l'éducation. Vis-à-vis des autorités iraniennes et américaines, le Point 4 jouit d'une relative autonomie, puisque seules les contraintes budgétaires semblent lui imposer certaines limites. En collaboration avec les populations locales, les spécialistes du Point 4 déterminent les priorités cas par cas, village par village.

Il est donc impératif de se questionner à savoir dans quelle mesure ces projets de coopération technique ont réussi à séduire les cœurs et les esprits des populations rurales. Ces projets de coopération technique et la modernisation qu'ils sous-entendent sont-ils accueillis aussi chaleureusement par tous les groupes sociaux qui composent alors l'Iran rural? En fait, bien que la feuille de route américaine soit vouée à instrumentaliser la modernité pour améliorer le bien-être des populations rurales et à mener la guerre contre les communistes sur le champ socio culturel, facilitant ainsi l'entreprise de charmer les cœurs et les esprits, nous

---

<sup>12</sup> De 1951 à 1956, ce sont un peu plus de 500 techniciens qui se rendent en Iran dans le cadre de divers projets liés aux domaines de l'agronomie, de la santé publique, de l'urbanisme et de l'éducation. Voir RG286, P-449, box 1, dossier: Information – 1956-1959.

<sup>13</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, « practical education, for a day by day improvement of life ».

verrons qu'une fois entamées, les initiatives ont des impacts parfois insoupçonnés. Au cours du présent chapitre, nous soutiendrons l'hypothèse selon laquelle la réaction des Iraniens est loin d'être homogène et que certains groupes, notamment les femmes et les paysans, sont plus aptes à récupérer les initiatives américaines pour des raisons internes à leur société. Bien que les paysans soient ouverts à la modernisation de leurs pratiques et de leur quotidien, nous verrons qu'ils ne sont pas pour autant intéressés au côté idéologique de la course pour les cœurs et les esprits, plus spécialement en regard des événements de 1956 en Hongrie. Nous verrons également que d'autres groupes sociaux, comme les sympathisants communistes, les grands propriétaires terriens et les membres du clergé (*ulamah*), opposent plutôt une résistance acharnée à la modernité véhiculée par les spécialistes américains. Également, si le pouvoir central d'Iran permet, un grand laisser-aller tout au long des années 1950, nous verrons en conclusion que le tournant des années 1960 vient compliquer la donne du travail accompli.

#### Le Point 4 dans le monde rural : les multiples visages de la résistance à la modernisation

Dans l'ensemble, les populations paysannes semblent, aux dires des Américains, enthousiastes à l'arrivée des spécialistes et du savoir-faire qu'ils véhiculent. Dans la mesure où le Point 4 leur est utile pour promouvoir des changements à l'interne, il est fort possible que les ambassadeurs de la modernité fussent effectivement reçus à bras ouverts. Cependant, cet optimisme n'est pas partagé dans l'ensemble du monde rural. En effet, les sympathisants communistes, les grands propriétaires terriens et les membres du clergé ne voient pas d'un bon œil l'arrivée des techniciens, puisque ces derniers représentent tantôt une continuité de l'hégémonie coloniale britannique, tantôt un abandon du traditionalisme culturel, ou symbolisent même une refonte des relations sociales entre propriétaires terriens et paysans.

## Les membres du clergé contre la diplomatie culturelle américaine

Après deux décennies de réformes séculaires, le clergé tente pendant les années 1940-1950 de s'accrocher au peu d'influence dont il jouit encore dans les campagnes iraniennes. Avec le nouveau régime royal et la montée en flèche d'un nationalisme plus libéral, le Point 4 agit comme catalyseur des transformations culturelles et sociales déjà amorcées. L'influence du clergé dans les domaines de l'éducation, de la science et de la propriété foncière s'en trouve encore amoindrie.

Face aux ambitions des nationalistes libéraux réunis sous la bannière de Mossadeq d'en finir avec les hiérarchies de type féodal dans le monde rural, le clergé voit en le nouveau Shah son seul espoir d'échapper à sa perte d'influence<sup>14</sup>. Jusqu'au coup d'État de 1953, le clergé, même divisé<sup>15</sup>, milite ainsi contre les réformes proposées par le Front national et revendique le retour au pouvoir de la royauté. Se ranger derrière le Shah semble alors le meilleur des compromis. Au grand dam du clergé, une fois Mossadeq renversé le nouveau Shah poursuit la sécularisation du monde rural par l'adoption d'un discours fermement ouvert à l'abandon du traditionalisme religieux, mais aussi par la poursuite des projets Point 4 entamés en collaboration avec les États-Unis.

Ainsi, pendant la période qui nous intéresse, le clergé voit le Point 4 comme un outil d'amoindrissement de son influence, notamment dans le monde médical où l'approche scientifique gagne toujours du terrain. Cependant, l'atteinte à l'influence du clergé se fait surtout ressentir dans le domaine de l'éducation. Depuis longtemps, le Coran sert de matériel pour l'apprentissage de la lecture et de l'écriture<sup>16</sup>. Les projets du Point 4 encouragent plutôt de remplacer le Coran qui

---

<sup>14</sup> Mansoor Moaddel, *op. cit.*, p. 138.

<sup>15</sup> Homa Katouzian, « Mossadeq's Government in Iranian History: Arbitrary Rule, Democracy, and the 1953 Coup », chap. in *op. cit.* sous la dir. de Mark J. Gasiorowski and Malcom Byrne, p. 1-26.

<sup>16</sup> Michael Axworthy, *op. cit.*, p. 242-243.

sert d'outil d'apprentissage élémentaire<sup>17</sup>. En effet, en collaboration avec l'USIS-Téhéran, les techniciens du Point 4 introduisent du matériel créé dans le but de conjuguer cet apprentissage avec les besoins tangibles et réels du quotidien des paysans. Le clergé s'oppose également au bouleversement social engendré par la présence accrue des femmes dans les écoles et dans la sphère publique. Comme nous le verrons au point suivant, malgré les réticences du clergé, les femmes profitent des opportunités offertes par la modernité véhiculée par le Point 4.

Les Américains et la modernité qu'ils véhiculent sont donc décrits par le clergé comme des incitatifs à la déroute des mœurs traditionnelles religieuses. Pourtant, certaines sources que nous avons consultées montrent que cet avis n'est peut-être pas partagé par l'ensemble des villageois qui se reconnaissent parfois dans la spiritualité des Américains. En effet, les techniciens de confession mormone, souvent affiliés à l'USU, ne répondent aucunement au cliché de la décadence occidentale décrite par le clergé. Bien au contraire, avec leurs habitudes de vie religieuse, les mormons de l'Utah semblent plus aptes à rejoindre l'esprit des locaux. Les villageois de confession musulmane s'identifient parfois aux croyances de ces mormons, par exemple lorsqu'il s'agit des restrictions alimentaires ou celles associées à l'usage du tabac et de l'alcool. Plusieurs sources utilisées attestent l'idée selon laquelle certains Iraniens s'identifient aux valeurs des mormons. Par exemple, en avril 1955, George Stewart, professeur à la Bingham Young University alors en mission en Iran, écrit au président de son *alma mater* pour lui faire part de l'accueil réservé aux mormons :

LDS<sup>18</sup> people have been given a much more kindly reception by Iranians than have the people from the eastern United States who drink, smoke, and carry on in other ways of having a good time [...] I

---

<sup>17</sup> Par exemple, le Coran était encore largement utilisé apprendre à lire et à écrire.

<sup>18</sup> L'acronyme LDS réfère à l'Église des *Latter Day Saints*.

could tell of many instances where the Iranians have openly expressed their preference for Utah technicians because of the way LDS lives.<sup>19</sup>

Il en vient même à écrire : « [t]he Iranians did not know about Mormons but they knew something was different. On many occasions people said 'I like all of these Americans, but you people are different' »<sup>20</sup>. Lors des rencontres, les villageois constatent leurs habitudes de vie : « At nearly every occasion – social or professional – the Iranians offered them tea. When they explained that they did not drink tea for religious reasons, the Iranians accepted their refusal respectfully since they, as Muslims, also had religious dietary restrictions »<sup>21</sup>. Devant ces ressemblances, il arrive même que des Iraniens affirment, au sujet des mormons, que « Really, you're sort of Muslims! »<sup>22</sup>. Les mormons agissent ainsi comme un véhicule d'occidentalisation et de diplomatie culturelle plus propice à faire bonne impression chez les paysans, et ce, malgré l'acharnement des membres du clergé à décrire les Américains comme porteurs de la décadence occidentale.

Les années 1940 et 1950 représentent aussi l'amoindrissement de l'influence du clergé dans le domaine de la propriété foncière. En effet, le clergé est alors propriétaire d'environ 15 % des territoires arables au pays et les réformes qui visent à encadrer le droit de propriété menacent de restreindre l'autorité dont il jouit depuis plusieurs siècles. Pour le clergé, l'encadrement du droit de propriété est en contradiction avec le droit naturel de propriété comme prescrit par le Coran<sup>23</sup>. Cependant, lorsqu'il s'agit de la propriété foncière, c'est du côté des grands propriétaires terriens (*arbâb*) qu'il faut regarder pour voir l'ampleur des changements à venir dans le paysage rural.

---

<sup>19</sup> Cité dans Jessie Embry, *loc. cit.*, p. 141.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>22</sup> Voir l'entretien entre Jessy Embry et Grace Farnsworth, épouse d'un bibliothécaire impliqué en Iran dans le cadre du Point 4 pendant les années 1950. *Ibid.*

<sup>23</sup> Jean-Pierre Digard *et al.*, *op. cit.*, p. 287-288.

### Les *arbâb* et le maintien des hiérarchies traditionnelles

Les *arbâb* manifestent la plus grande résistance aux changements encouragés par les projets du Point 4. Bien qu'ils aient bénéficié du laisser-aller de l'ère de Reza Shah, l'avènement du Front national et de Mohammed Reza Shah symbolise la transformation imminente des structures de pouvoir dans les campagnes iraniennes. Appuyée par les objectifs du Point 4, la refonte des hiérarchies orchestrées autour du droit à la propriété amoindrit de plus en plus l'autorité des propriétaires terriens et des seigneurs locaux qui gèrent leurs territoires. En effet, les différents projets du Point 4 et les réformes émises à partir de Téhéran agissent à titre de balbutiements de la métamorphose de l'ordre rural dont le dénouement sera, une décennie plus tard, l'adoption de la Révolution blanche, que nous aborderons en conclusion.

C'est ainsi qu'en 1952, encouragé par les techniciens du Point 4 et par le Front national, le Shah propose la *Land Reform* qui crée une première ébauche d'encadrement du droit de propriété. Devant la grogne paysanne, cette réforme agraire amorce une redistribution des terres de la couronne aux fermiers sans terre et balise le droit foncier en limitant la superficie maximale de propriété par personne, l'excédent étant acheté à prix « raisonnable » par la Couronne. Contrairement aux principes de la Révolution blanche, la réforme agraire permet souvent aux grands propriétaires d'esquiver les changements escomptés. Les *arbâb* peuvent se soustraire à la *Land Reform* en amorçant la mécanisation de l'agriculture sur leurs domaines, mais celle-ci a aussi comme répercussion d'amoindrir la demande de main-d'œuvre et perpétué donc la spirale d'endettement qui afflige les paysans. Également, dans le but de conserver leur mainmise sur le plus de territoire, les *arbâb* contournent la réforme en distribuant les propriétés entre les membres de la famille rapprochée. Au bas de l'échelle sociale, les paysans qui réussissent à mettre la main sur une parcelle de terre distribuée par la couronne sont loin d'être assurés de vivre des jours meilleurs. Comme nous le verrons, la réforme agraire

engendre parfois plus de problèmes qu'elle n'en règle et ces nouveaux propriétaires utilisent parfois le Point 4 pour pallier aux obstacles engendrés par l'acquisition d'une parcelle de terre. Par l'introduction de nouvelles techniques, mais aussi de nouveaux modes de financement et d'organisation, les projets du Point 4 pouvaient aller à l'encontre des intérêts des *arbâb* et des seigneurs locaux.

Les documents que nous fournissent les techniciens américains sont, somme toute, assez catégoriques lorsque vient le temps de décrire la réaction des grands propriétaires terriens à l'endroit des idées véhiculées. Selon eux, l'*arbâb* est un « special exploiter [who] takes too much and gives too little. This results from his own insecurity. For them, to improve their village might, in their eyes at least, seem to make the village more attractive for expropriation »<sup>24</sup>. La Ford Foundation (FF) atteste elle aussi la présence de la résistance au changement qui émane des grands propriétaires terriens. Dans une étude commandée par la Near East Foundation<sup>25</sup> (NEF), la FF tente de décrire l'évolution de la situation dans le nord de l'Iran durant la décennie suivant l'adoption de la *Land Reform*. Dans cette région Caspienne que l'historien M. M. Salehi décrit comme « dominated by ownership of land »<sup>26</sup>, le rapport stipule que : « such resistance or inertia may be in part directly traced to the land and tenure system or pattern and its deep rooted hold in the cultural pattern ».

Ainsi, devant la perspective de voir leur autorité réduite à l'avantage des paysans et petits fermiers, les *arbâb* sont loin d'encourager la participation aux projets du Point 4 dans les villages. Dans ce climat de revendications où le paysan est de plus en plus à même de constater le rôle qu'il peut jouer dans sa

---

<sup>24</sup> Voir le document « Rural Development as of July 1960 », dans RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 4, dossier: Conferences – Rural Development Committee, 1960.

<sup>25</sup> Voir « A Program for Economic and Social Development of the Caspian-Manzanradan region of Iran » dans RG 286, P-492, Subject Files, 1951-1961, box 1, dossier: Other Agencies–N.E.F. – Folder 2.

<sup>26</sup> M. M. Salehi, *op. cit.*, p. 29.

communauté, plusieurs hiérarchies traditionnelles sont graduellement remises en question, grâce en partie à la façon dont les paysans peuvent instrumentaliser eux aussi le Point 4 pour des buts internes. Comme l'écrit Luanna J. Bowles, les techniciens agissent en quelque sorte en catalyseur de cet « awakening of villagers to the possibility of a better life for themselves »<sup>27</sup>. Cet éveil national entraîne ainsi un changement graduel de l'ordre social, alors que les villageois, de plus en plus conscients qu'ils sont les acteurs de leur propre destin, « [are] letting go of old hierarchy [...] The patterns for change are coming from within the people »<sup>28</sup>. Le Point 4 se révèle ainsi être un moyen de récupération locale des apports externes.

#### L'opposition des sympathisants communistes iraniens

Les sympathisants du *Tudeh*<sup>29</sup>, le parti communiste iranien fondé en 1941, opposent une résistance aux initiatives américaines puisqu'ils interprètent la présence américaine comme une continuité de l'impérialisme britannique. En effet, depuis le tout début du XXe siècle, la Grande-Bretagne augmente d'années en années son droit de regard dans les affaires iraniennes. Cette mainmise étrangère atteint son apogée avec l'occupation britannique du Sud de l'Iran. À la fin de la guerre, l'alliance entre Londres et Washington ne facilite en rien les initiatives culturelles américaines.

Il faut cependant relativiser cette résistance communiste au Point 4. En effet, si les communistes lèvent le ton par rapport à la présence des Américains, les sources dont nous disposons, conjuguées à l'historiographie récente, nous

---

<sup>27</sup> Plusieurs techniciens insistent sur l'idée que les Américains doivent agir à titre de facilitateurs, voire catalyseurs, des aspirations locales. Lors de la conférence de la division de la santé publique du Point 4 en 1960, Harry Brenn, alors directeur de l'USOM-Iran, stipulait que: «[We are here] to act as catalysts to individual and group initiatives of the local populations ». RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 3, dossier: Conference – Public Health Division, 1960.

<sup>28</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 4.

<sup>29</sup> Le terme *Tudeh* peut être traduit par « les masses ».

permettent d'affirmer que cette frange de résistance au Point 4 est en fait assez marginale. Premièrement, le poids politique de ces sympathisants doit être éclairci. Comme le soutient Maziar Behrooz<sup>30</sup>, l'idée voulant que le *Tudeh* soit une véritable menace à la libéralisation du pays découle de la vision réaliste des politiciens et historiens des années 1950-1960. L'auteur affirme au contraire que l'aspect « factionnalisé » du parti entraîne une désorganisation généralisée à l'échelle du pays et que le gros de l'opposition communiste provient surtout d'une minorité de militants radicaux et non des simples sympathisants moins actifs. Deuxièmement, les sources que nous avons utilisées confirment cette idée de la marginalité du *Tudeh*, surtout au niveau géographique. Les militants actifs sont surtout présents dans les grands centres urbains comme Téhéran ou Tabriz, ou dans les deux provinces de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan. C'est ce que confirme William Warne, directeur du Point 4 en Iran, lorsqu'il fait état de l'influence communiste dans les régions reculées des provinces d'Iran « [n]o evidence was seen of any communist that had penetrated to these areas »<sup>31</sup>. Même son de cloche du côté des techniciens de l'USU, pour qui le symbole '*Yankee, Go Home*' (voir annexe 1) est uniquement présent que dans les grandes villes ou dans la province de l'Azerbaïdjan. Sauf exception de la période d'agitation sociale de l'été 1953 pendant lequel Mossadeq est renversé, les techniciens de l'USU recensent un seul incident lié à l'anti-américanisme, durant lequel un technicien et sa famille sont apostrophés par des militants actifs du *Tudeh* qui les insultent publiquement et crachent au visage de leurs enfants. Dans l'ensemble, les spécialistes de l'USU concluent au contraire que

---

<sup>30</sup> Maziar Behrooz, « The 1953 Coup in Iran and the Legacy of the Tudeh », dans *op. cit.*, sous la dir. de Mark Gasiorowski et Malcolm Byrne, Syracuse, NY, Syracuse University Press, 2004, p. 102-125.

<sup>31</sup> Voir le « Fourteenth Weekly Report of Technical Cooperation in Iran » du 4 oct. 1952, dans Harry Truman Papers; White House Central Files—Official Files; Iran, Tech. Cooperation, Box #20w.

« [m]ost Iraninans were not sympathetic to the *Tudeh*. After the *coup* of 1953, people [in Azerbaijān] more openly supported Point 4 initiatives »<sup>32</sup>.

En fait, Jessie L. Embry est, à notre connaissance, la seule historienne à décrire un sentiment antiaméricain d'ampleur généralisée. À l'aide d'une série d'entrevues réalisées auprès d'anciens envoyés du Point 4 en Iran durant les années 1950 et 1960, elle conclut que « Signs '*Yankee, Go Home!*' appeared throughout the country »<sup>33</sup>. Comment expliquer cette dichotomie totale entre les sources fournies par les techniciens américains, et les techniciens rencontrés par Embry 40 ans plus tard? Les anciens techniciens rencontrés plus d'un demi-siècle après leur séjour en Iran ont-ils été influencés par la tournure de la Révolution islamique et son impact sur les relations américano-iraniennes?

Bien que la voix des communistes soit plutôt marginale, il demeure que leur opposition sert parfois à la promotion du Point 4, comme lors de l'introduction d'une différente espèce d'âne mâle (*jackass*) en Iran. L'âne de Chypre, beaucoup plus robuste, est plus apte à répondre aux besoins des populations rurales iraniennes. L'âne est alors le moyen de transport de marchandises de prédilection chez les villageois. Dans le cadre du projet, ces derniers peuvent se rendre à différents points de rendez-vous pour échanger gratuitement leurs ânes. Le *Tudeh* saisit l'occasion pour ridiculiser et caricaturer l'initiative américaine, mais provoque l'effet inverse et augmente plutôt sa popularité de jour en jour. Dans ses mémoires, Warne écrit que les villageois et nomades des quatre coins de l'Iran répondent à l'appel et participent à l'échange : « the more the Soviets used the jackass as propaganda, the more the news was spreading [...] the project had great

---

<sup>32</sup> Utah State University, *Iran and Utah State University: Half A Century of Friendship and a Decade of Contracts*, Logan, Utah, Utah State University Press, 1962, p. 30-31.

<sup>33</sup> Jessie L. Embry, « The Church Follows the Flag: U.S. Foreign Aid, Utah Universities, the LDS Church, and Iran, 1950-1964 », *Journal of Mormon History*, vol. 32, n° 3 (automne, 2006), p. 104.

effect in rural Iran »<sup>34</sup>. Dans *Shirt-Sleeve Diplomacy*, Jonathan Bingham fait également référence à l'épisode des ânes, mais révèle surtout le clivage entre les techniciens de terrain et les bureaucrates de Washington. Bien que certains Iraniens voyagent quelque 250 km pour participer au projet, le fossé se creuse tout de même entre la réalité sur le terrain et la perception des haut-fonctionnaires qui, depuis Washington, n'apprécient pas que l'âne devienne l'emblème du programme. Pour Bingham: « [Back in Washington] the significance of the story was completely missed »<sup>35</sup>.

La résistance communiste est donc bel et bien présente, mais doit être relativisée. La véritable résistance aux projets du Point 4 est surtout ressentie chez les tenants traditionnels de l'autorité dans les milieux ruraux, à savoir les membres du clergé, mais surtout les grands propriétaires terriens (*arbâb*). Dans ce bouleversement social qui s'étend maintenant à la région rurale, la résistance qu'offrent les membres du clergé les *arbâb* et les sympathisants du *Tudeh* aux initiatives américaines ne semble pas partagée par le *vulgum pecus*. Les documents que nous fournissent les Américains sur le terrain pendant plusieurs mois décrivent un enthousiasme ambiant par rapport à la possibilité d'influencer positivement le quotidien des simples gens. Les petits fermiers, les paysans, les femmes et les nomades, semblent optimistes à l'arrivée des Américains. Jusqu'aux confins de l'Iran « the words [Point 4] became a passport, a warranty of friendship, a whole language when no other words would have meaning »<sup>36</sup>. À travers le programme, les paysans voient un outil pour se subtiliser à l'autorité traditionnelle à laquelle ils sont soumis depuis des siècles. Si Washington utilise la coopération technique pour charmer les *hearts and minds* des villageois iraniens, ces derniers récupèrent à leur tour les initiatives américaines pour assurer leurs propres intérêts.

---

<sup>34</sup> William E. Warne, *op. cit.*, p. 50.

<sup>35</sup> Jonathan B. Bingham, *op. cit.*, p. 53-55.

<sup>36</sup> William E. Warne, *op. cit.*, p. 12.

### Femmes, paysans et communautés : gagnants de la modernisation

Une part des communautés rurales bénéficie des changements véhiculés par le partage d'un savoir-faire moderne. Traditionnellement négligés comme force politique au niveau local, les paysans, les petits fermiers et les femmes sont de plus en plus aptes à utiliser le Point 4 pour s'assurer de jouir au maximum des bienfaits tant louangés de la modernité. Comme l'écrivait Jahangir Amuzegar, aidé par le programme, l'Iran rural témoigne d'un « democratic awakening of many dormant souls »<sup>37</sup>. Dans plusieurs cas, les villageois utilisent le Point 4 pour amener des changements sociaux sur le terrain local.

Tel qu'évoqué précédemment, le Point 4 donne une certaine marge de manœuvre aux villageois pour qu'ils choisissent les problèmes quotidiens auxquels ils désirent s'attaquer. Certains changements concernent les pratiques et techniques quotidiennes, alors que d'autres abordent les structures sociales en place. Devant cette relative liberté d'action, les spécialistes décrivent les villageois comme étant « anxious to learn »<sup>38</sup>, « very enthusiastic and eager to get their hands dirty »<sup>39</sup> ou démontrant un « lively interest [...] a desire for U.S. presence »<sup>40</sup>. Cet enthousiasme se manifeste, entre autres, par les nombreuses demandes qui viennent des différents villages. En effet, malgré l'ampleur d'un tel programme, il est impossible de s'investir simultanément dans les 50 000 villages d'Iran. Face à cette limite logistique, les sources que nous avons consultées nous laissent croire que les Iraniens souhaitent alors vraiment voir les Américains s'investir dans leur

---

<sup>37</sup> Jahangir Amuzegar, *op. cit.*, p. 17.

<sup>38</sup> Voir la chronique de Everett Cree de septembre 1953.

<sup>39</sup> Une recension de tous les techniciens qui décrivent les Iraniens comme étant très enthousiastes par rapport à leur arrivée serait ici trop exhaustive. Nous nous en tiendrons à mentionner qu'il s'agit probablement du qualificatif le plus utilisé pour décrire la réaction des Iraniens par rapport aux différents projets du Point 4. Pour la citation utilisée ci-haut, voir la chronique de Everett Cree de septembre 1953.

<sup>40</sup> Voir le document « Evaluation of Iran Program » du Office of the Assistant to the Director for Evaluation, daté du 15 août 1957, dans RG 469, P-158, Country Files, 1955-1961, box 3, dossier : Iran, 1959.

communauté. Pour l'ingénieur David S. Reid, alors en mission dans la province de Fars dans le sud du pays : « Demands for assistance [...] are beginning to be voiced over the entire province by these people »<sup>41</sup>. À l'aube de son mandat comme directeur du Point 4 en Iran, William Warne reçoit d'un Iranien qui participe au programme à titre d'*extension agent* dans son village natal, une lettre demandant que le TCA s'investisse davantage dans la région : « Please, we request you to send American engineers to survey and help this part of the country which is most needy »<sup>42</sup>. En 1951, lorsqu'un projet s'établit dans le village de Ali-Shah-Avaz, dans une région qui compte près de 200 villages, Warne est inondé de demandes provenant des villages avoisinants : « Letters came from these villages describing their insanitary living conditions, and requested assistance from Point 4 in eliminating these problems »<sup>43</sup>. Il reçoit également une pétition<sup>44</sup> signée des villageois de Chedegan, un village de 6 500 habitants, demandant l'établissement d'un projet Point 4 pour aider à l'ouverture d'une école primaire et d'un centre médical, pour régler les problèmes sanitaires des bains publics et de l'abattoir, et pour connaître de nouvelles techniques agricoles plus modernes.

Il faut être prudent quant aux faits évoqués par Warne dans ses mémoires, mais il est intéressant de noter qu'à plusieurs reprises il rapporte que même lors de ses arrêts impromptus, les habitants viennent à sa rencontre en scandant incessamment *Asle Chahar! Asle Chahar! (Point 4! Point 4!)* et demandent que

---

<sup>41</sup> Voir le document « ICA and Public Health Sanitation in Fars Province of Iran », daté d'août 1957, dans RG 286, P-449, Record Relating to Information Activities, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>42</sup> Voir la correspondance entre Warne et Joseph Short (Secrétaire du président Truman), datée du 13 mars 1952 dans Harry Truman Papers, White House Central Files—Official files, Iran Tech. Cooperation, box 20w.

<sup>43</sup> Voir le rapport du projet de développement des mesures sanitaires du village de Ali-Shah-Avaz daté du 31 mai 1953 dans Stanley Andrews Papers, box 9, dossier: Iran.

<sup>44</sup> Voir le « Fourteenth Weekly Report of Technical Cooperation in Iran » daté d'octobre 1952 dans Harry Truman Papers, White House Central Files—Official files, Iran Technical Cooperation, box 20w.

leur village bénéficie de l'expertise américaine<sup>45</sup>. Dans *The Story of Fundamental Education in Iran*, Luanna J. Bowles corrobore aussi cette idée que, sur le terrain, ce sont bel et bien les paysans iraniens qui démontrent un intérêt pour la présence américaine et le savoir véhiculé : « Again and again, when we have entered an isolated village, the people have asked first for help [...] The program was determined by the basic frustrations of the village »<sup>46</sup>. Les initiatives de coopération technique, ajustées aux besoins des Iraniens, faisaient du Point 4 un outil très malléable de la diplomatie culturelle à la campagne.

Cependant, les Iraniens sont très sélectifs quant aux domaines de savoirs qu'ils souhaitent aborder. C'est ce qu'indique un sondage effectué en 1957 dans le cadre d'un projet pilote de l'USIA, auprès de 379 villageois qui ont assisté à plusieurs visionnements de films de l'USIS<sup>47</sup>. À la question *Of all the USIS films you have seen, which do you recall as being the most interesting?*<sup>48</sup>, les deux choix les plus populaires sont les films portant sur la science ou sur l'agriculture. À la question *Which do you find the most educational?*<sup>49</sup>, les Iraniens choisissent également la science et l'agriculture. En contrepartie, lorsque leur est demandé quels films ils ont le moins apprécié<sup>50</sup>, les films de propagande sont pointés du doigt, comme ceux traitant de l'intervention soviétique en Hongrie l'année précédente. En seconde place, les participants sondés avouent ne pas être intéressés par les films voués à décrire les vices et conditions de vie dans les pays soviétiques. Les villageois sont ainsi ouverts à la présence des Américains, mais exigent d'avoir une influence sur l'ordre du jour et les besoins de chaque projet. Ce qui semble les intéresser, c'est bien plus la modernisation et l'amélioration de leurs conditions que le côté idéologique des initiatives.

---

<sup>45</sup> William Warne, *op. cit.*, p. 214.

<sup>46</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 3 et 5.

<sup>47</sup> RG 306, A1-1015, Country Project Files, 1951-1964, box 50, dossier: Film Study (Pilot).

<sup>48</sup> Voir la question #20b du sondage mentionné ci-haut.

<sup>49</sup> Voir la question #20c du sondage mentionné ci-haut.

<sup>50</sup> Voir la question #21 du sondage mentionné ci-haut.

### Femmes étrangères et femmes locales : entre résistance et récupération

Si les sources américaines que nous avons consultées prétendent que les Iraniens sont, dans l'ensemble, enthousiastes à l'arrivée des spécialistes, on note cependant que certains villageois sont mitigés par rapport à la présence de femmes étrangères. Ces dernières sont en Iran pour deux raisons principales. Tout d'abord, elles participent au Point 4 dans les domaines de l'éducation et de la santé, à titre d'éducatrices, d'infirmières ou de médecins. Ensuite, plusieurs d'entre elles accompagnent leur époux le voyage durant. En effet, puisque le séjour des spécialistes s'échelonne souvent sur plusieurs années, bon nombre de techniciens se rendent en Iran accompagnés de leurs femmes et enfants. Aux dires de plusieurs Américains sur le terrain, la présence de ces techniciennes, épouses et filles, provoque parfois un malaise chez les populations locales. C'est aussi ce que note Jonathan Zimmerman dans son ouvrage *Innocents Abroad* : «Especially in Islamic nations, some single American women could not even talk with their male colleagues for fear of being labelled a tramp or a prostitute. One female teacher in Iran ruefully concluded, Americans should stop sending unmarried women to the country »<sup>51</sup>.

Bien que l'étude de Zimmerman soit centrée sur les initiatives du *Peace Corps*, il demeure que certaines de nos sources témoignent du même phénomène. Réunis à la conférence annuelle de la Public Health Division<sup>52</sup> du Point 4 en novembre 1957, spécialistes, médecins et infirmières sont appelés à faire part de leurs expériences et des problèmes qu'ils et elles rencontrent au quotidien. Le rapport de la conférence fait état de plaintes de la part des techniciennes qui se disent victimes d'intimidation et de remarques sexistes de la part des Iraniens. Selon certaines d'entre elles, les femmes qui travaillent ou qui habitent seules, ainsi

---

<sup>51</sup> Jonathan Zimmerman, *op. cit.*, p. 105.

<sup>52</sup> RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 3, dossier: Conferences – Public Health Division, 1957.

que les femmes célibataires, sont plus particulièrement touchées par cette problématique. C'est également une constatation que l'on retrouve dans le récit de voyage de Jonathan Bingham<sup>53</sup> et dans certaines des chroniques de Everett Cree<sup>54</sup>.

Les hommes du village semblent ainsi troublés par la présence des femmes étrangères qui vont et viennent non accompagnées. Les limites culturelles d'un programme comme le Point 4 étaient bel et bien réelles, mais non pas insurmontables. En effet, nous aurions tort de prétendre que cette réaction des Iraniens fait office de règle générale. D'autres témoignages illustrent que cette réaction négative peut aussi évoluer pour le mieux, et que les Iraniens savent s'adapter à la présence des femmes étrangères. C'est ce que laisse entendre Winifred Gall dans un article pour le quotidien *Phoenix Arizona Republic* en novembre 1952. La journaliste s'intéresse à la participation de Dre Lucy Adams, originaire de Window Rock, Arizona et ancienne directrice du Welfare and Training dans la Navajo Indian Reservation of Arizona. L'arrivée d'une femme étrangère occupant un poste de médecin laisse plus d'un Iranien perplexe. C'est ce qu'explique William Warne à Gall : « When Dr. Lucy Adams arrived in Iran last march [...] there were too many raised eyebrows to count in one day ». Plusieurs mois plus tard, l'attitude des hommes semble avoir évolué : « Today, if there is the slightest prejudice against Dr. Adams, high or low, it is not discernible even by a sharp eye deliberately looking for it ». Pour Warne, l'exemple de Dre Adams représente un immense succès, considérant les valeurs traditionnelles qui restreignent la participation des femmes<sup>55</sup>.

---

<sup>53</sup> Voir le chapitre *Deserta*, dans Jonathan Bingham, *op. cit.*, p. 26 à 40.

<sup>54</sup> Voir notamment, la chronique «Joan sees the flag», de Everett Cree, dans RG 286, P-449, Record Relating to Information Activities, 1955-1962, box 1, dossier: Feature Stories, 1953-1955.

<sup>55</sup> Pour William Warne, la mission de Dre Lucy Adams est « A great success considering women in villages usually have few liberties ». Voir l'article de Winifred Gall pour le *Phoenix Arizona Republic*, au sujet de la Dre Lucy Adams, dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

Nous pouvons ainsi constater que la présence de femmes étrangères était parfois difficile à accepter pour les Iraniens, et ce, malgré l'enthousiasme décrit par les spécialistes. Tel ne fut pas le cas pour les Iraniennes qui, aux dires des Américains sur le terrain, semblent aptes à tirer profit de la présence de ces *shirt-sleeve diplomats*<sup>56</sup>.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, les femmes sont très enclines à participer aux différents projets. Au grand dam des membres du clergé qui voient d'un mauvais œil la libéralisation graduelle de la condition féminine, les femmes utilisent le Point 4 pour faire plusieurs gains. Sur le terrain, plusieurs spécialistes affirment que le programme est un vecteur<sup>57</sup> d'intégration des femmes dans leurs communautés<sup>58</sup>, dans le domaine de l'éducation, de la santé publique et du travail de la terre.

Dans les communautés rurales, les rares femmes qui bénéficient d'un accès à l'éducation reçoivent une instruction bien différente de celle des hommes. À son arrivée, Bernice King, impliquée de 1952 à 1954 dans différents projets adressés aux femmes, dresse l'état de la situation : « I visited the girl's schools that had any form of home making course in operation. I quickly learned that the so-called Home Art courses were scanty and consisted mainly of paper flower making and embroidery »<sup>59</sup>. De village en village, elle s'entretient avec plusieurs élèves et enseignantes et constate que « Their interest in a full home economics course was very evident ». La création de différents cours de *Home economics* pour femme fait suite au constat du « greater need for the people out in the villages to know how to

---

<sup>56</sup> Jonathan Bingham, *op. cit.*

<sup>57</sup> « Point 4 is an important vector of integration of women in education », dans W. Warne, *op. cit.*, p. 174.

<sup>58</sup> « The status of women has definitely advanced [...] the inclusion of activities for women in the Point 4 has played a role here » dans le document « Evaluation of Iran Program », daté du 15 août 1957 dans RG 469, P-158, ICA Country Files, 1955-1961, box 3, dossier: Iran, 1959.

<sup>59</sup> Voir l'article de Bernice King dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1952-1953.

make the best use of foods, to build better health, and other things that go into making a better home ». Après avoir réalisé plusieurs projets de cette nature, Bernice King écrivait dans le *Journal of Home Economics* : « Teachers and students are receiving the programs enthusiastically. There is a high hope for the value of homemaking to the rural people ». Il faut cependant mentionner un paradoxe intéressant. Alors qu'aux États-Unis, les femmes tenteront graduellement de se libérer de l'idéologie conservatrice voulant confiner les femmes à leurs rôles traditionnels de genre, le Point 4 véhicule cette même idéologie conservatrice, visant à garder les femmes au foyer. Cependant, dans le contexte iranien où les femmes ont très peu accès aux bancs d'école, l'idéologie conservatrice prend des allures plutôt libérales, qui déplaisent grandement aux autorités religieuses en place.

Malgré les plans initiaux, les femmes sont tout de même en mesure d'instrumentaliser le Point 4 pour accélérer leur libération. Par exemple, dans le village de Ghazi-Jahan<sup>60</sup> dans la province de l'Azerbaïdjan, il s'agit d'un premier accès à l'éducation pour les femmes<sup>61</sup>. Bien que les femmes de Ghazi-Jahan souhaitent en apprendre sur les soins des nouveaux nés, sur les techniques de couture et de cuisine, Luanna J. Bowles note qu'avec le temps plusieurs d'entre elles manifestent aussi le désir d'apprendre à lire et écrire comme les hommes. Par contre, cette nouvelle ambition des femmes se heurte au manque criant d'éducatrices de sexe féminin dans le monde rural. Nous voyons ainsi que malgré le désir de certaines femmes de pousser leur libération un peu plus loin avec l'aide du Point 4, ce sont parfois les caractéristiques locales qui sont un frein à leurs aspirations.

---

<sup>60</sup> Concernant le village de Ghazi-Jahan, voir Luanna J. Bowles, *op.cit.*, p. 11-13.

<sup>61</sup> L'auteure mentionne aussi que dans quelques cas, les villageois acceptaient d'intégrer les femmes dans une école mixte (*coeducational facilities*). Voir *op. cit.*, p. 17.

Lorsqu'il s'agit d'aborder la composante agricole du quotidien des villageois, domaine traditionnellement réservé aux hommes, les sources utilisées évoquent un accroissement de la participation des femmes. En avril 1959, alors qu'il procède à une tournée de différents projets dans la province de Baloutchistan, Leonard Williams, un agronome du Point 4, prend connaissance des projets en cours dans le village de Khash<sup>62</sup>. C'est ainsi qu'il rencontre Mahmoud Badadory, un Iranien de 25 ans qui vient à peine de participer à un projet d'éducation agricole de base. De retour chez les siens à titre d'*extension agent*, Badadory partage son nouveau savoir avec ses pairs qui manifestent un engouement à l'idée d'apprendre. Cependant, ce qui semble le plus surprendre Williams, c'est l'implication des femmes dans les projets, où les villageoises créent et entretiennent des potagers de maison (*home gardens*). Devant cette participation féminine, il écrit : « I was surprised to find a lively group of 15 girls hard at work [...] now very active in their community ». En quelque huit semaines, ces adolescentes fondent un groupe de couture et font la promotion de « home garden projects », dont l'entretien est fait par les jeunes femmes du village. Avec l'aide de l'*extension agent*, les adolescentes créent 25 potagers de maisons dans le village<sup>63</sup>.

La participation active des femmes dans le programme passe également par le domaine de la santé, notamment chez les infirmières et sages-femmes. La formation d'infirmière est nouvelle en Iran puisque traditionnellement, ces soins sont prodigués par les membres de la famille ou par les serviteurs (*badjis*), au meilleur de leurs connaissances, somme toute limitées. Avec le TCA, les femmes adoptent peu à peu l'idée du métier d'infirmière. Lors de la première conférence du Point 4 sur les projets liés à l'enseignement du « nursing »<sup>64</sup> à l'été 1956, Juliette M. of

---

<sup>62</sup> Concernant le voyage de Williams, voir RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>63</sup> Selon le rapport de Williams, dix de ces *home gardens* sont démonstratifs et sont utilisés et entretenus par les jeunes femmes du village dans le cadre d'un nouveau cours d'économie familiale.

<sup>64</sup> Voir RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

Troy, infirmière en chef du programme en Iran, révèle en ce sens que « For the past 5 years, the nursing profession has slowly gained status as a dignified and remunerative profession for the women ». Une fois formées, les infirmières, pour la plupart issues de l'élite urbaine éduquée, participent activement à la promotion du savoir moderne à travers l'Iran : « One of the most rewarding experiences [...] is to see the interest and energy which the local nurses are assuming their new responsibilities »<sup>65</sup>.

Ces infirmières rencontrent, entre autres, les sages-femmes pour partager leurs connaissances en matière d'hygiène et de soins pour nouveaux nés<sup>66</sup>. Selon les sources américaines, les sages-femmes démontrent un grand intérêt pour ces connaissances de nature scientifique : « These women become dedicated in following the nurses in new ideas and techniques [...] Many of the mid-wives travel several miles each week to attend classes and are proud »<sup>67</sup>. Un excellent exemple de cette complicité entre infirmières et sages-femmes est évoqué par Warne dans ses mémoires. Le directeur du Point 4 invoque un village dans lequel le taux de mortalité infantile était de plus de 50 %. À l'arrivée d'une infirmière nouvellement formée, celle-ci s'entretient avec la sage-femme du village et comprend que c'est au niveau des soins néonataux que se situe la source du problème. De par les recommandations de la sage-femme, les femmes du village avaient l'habitude de couvrir la plaie laissée par le cordon ombilical de crottin de vache<sup>68</sup> pour aider à la cicatrisation. Lors de séances éducatives, les infirmières leur montrent plutôt à entretenir une plaie pour éviter les infections et à stériliser les instruments. Dans certains villages, l'unité mobile audiovisuelle de l'USIS organise un visionnement pour les femmes du village où celles-ci sont encouragées à soigner

---

<sup>65</sup> Voir le document signé Irene Dock Miller date de mai 1957, au sujet du séjour de Juliette M. of Troy dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> William Warne, *op. cit.*, p. 141-142.

leurs nourrissons uniquement avec de l'eau bouillie<sup>69</sup>. Dans d'autres villages, les femmes participèrent à des ateliers de soins et nutrition pour nouveaux nés où, par exemple, les œufs sont introduits dans la diète des nourrissons<sup>70</sup>. Ainsi, les femmes utilisent le TCA afin d'améliorer leur condition sociale, en apprenant à lire par exemple. Les paysans et petits fermiers récupèrent aussi le Point 4 pour s'affranchir de certaines barrières traditionnelles. Cela contribue à une « révolution sociale » sur le terrain en Iran, ce que la diplomatie culturelle ne visait pas au départ.

La récupération du Point 4 pour des buts internes : les paysans et l'ordre social traditionnel dans le milieu rural

Dans le domaine de l'agriculture, qui représente alors la plus grande part du PIB et qui implique plus de 80 % de la population iranienne, la situation est alarmante. La hiérarchie aux allures féodales qui subsiste dans le paysage rural confine les paysans et petits fermiers dans une position de dépendance, voire de soumission, envers les grands propriétaires terriens. En collaboration avec les villageois, les spécialistes du Point 4 font la démonstration du mode d'organisation coopérative où la dépendance pourrait graduellement être remplacée par l'entraide entre petits fermiers.

En effet, aux yeux des spécialistes, la promotion du modèle coopératif, à l'image des coopératives fermières américaines, offre le plus de potentiel pour répondre au désir des populations locales de se soustraire à la dépendance des *arbâbs*. Peu nombreux sont les petits propriétaires capables de fournir la totalité de l'effort agricole. Ceux-ci sont donc forcés de combler le manque par des ententes avec les grands propriétaires. Aux yeux de Jonathan Bingham, la situation des

---

<sup>69</sup> Voir l'article de Gall à propos de la Dre Lucy Adams dans RG 286, P-449, box 1, Dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>70</sup> Le document de l'USU nous renseigne, par exemple, sur l'introduction des œufs dans l'alimentation des nourrissons. Voir Utah State University, *op. cit.*, p. 67.

nouveaux petits propriétaires dans le cadre de la *Land Reform* royale est loin d'être améliorée : « The land distribution is a scheme [...] The new landowners, with no source of credit for seeds, tools etc., and with no experience in farm management, were running into trouble left and right »<sup>71</sup>. Rares sont ceux qui ont les moyens d'acquérir un équipement sur roue à traction animale. Qui plus est, tout aussi rares sont ceux qui peuvent se permettre l'achat et l'entretien d'animaux de ferme. La situation est encore plus précaire pour ceux qui louent leur terre aux *arbâbs*. Devant le peu de réelles opportunités que procure la réforme agraire, les techniciens font plutôt la promotion d'une organisation coopérative entre petits fermiers. Au lieu de louer l'outillage et les animaux nécessaires aux grands propriétaires ou aux seigneurs, les petits fermiers sont encouragés à faire de l'achat de groupe, en partageant entre eux les coûts d'entretien et d'utilisation. Les fermiers peuvent ainsi avoir une plus grande part de la récolte finale selon la division en cinquièmes. Les propriétaires terriens voient mal l'avènement d'une nouvelle organisation des paysans et fermiers. Mieux organisés, ils dépendent de moins en moins du propriétaire pour l'outillage ou l'utilisation des animaux. Bien qu'il soit normal, aux yeux du grand propriétaire, que le petit propriétaire puisse choisir lui-même à qui emprunter l'outillage et les animaux de ferme, la situation devient plus délicate lorsqu'il s'agit de paysans qui louent une parcelle de terre. L'*arbâb* impose l'utilisation de ses outils et ses animaux de ferme, s'assurant ainsi une plus grande part des récoltes à la fin de la saison.

Informés des pratiques coopératives par le Point 4, ces paysans se rebellent et préfèrent intégrer les regroupements coopératifs nouvellement formés. Dans ses mémoires, Warne cite un proverbe iranien qui résume bien l'attitude des paysans dans ce contexte de grogne rurale : « A hungry stomach has neither faith, nor loyalty »<sup>72</sup>. Devant l'obligation d'obéir aux grands propriétaires par le biais des

---

<sup>71</sup> Jonathan B. Bingham, *op. cit.*, p. 38.

<sup>72</sup> William E. Warne, *op. cit.*, p. 68.

seigneurs, les locaux saisissent toutes les opportunités fournies par le Point 4 pour se soustraire à la mainmise de l'*arbâb* qui le maintient en situation de dépendance. Cette dépendance est souvent perpétuée par l'endettement des paysans à l'endroit des propriétaires qui fixent les conditions de prêts à sa convenance. Dans la continuité du modèle coopératif, les Iraniens adoptent ainsi une nouvelle forme de crédit, en participant à la création d'une banque servant expressément les besoins des petits fermiers. De la sorte, ces derniers peuvent graduellement se soustraire à la spirale de l'endettement perpétuel à l'égard des grands propriétaires.

Si le travail de la terre est un domaine traditionnellement réservé aux hommes, les démonstrations de *home gardens* (potagers de maison) étendent la participation à ce genre d'activité à tout le village. Bien que nous n'ayons pas en main de statistique globale de la prolifération des potagers de maisons après les démonstrations, plusieurs de nos documents laissent entendre que ladite pratique gagne rapidement en popularité chez les populations rurales. Les potagers démonstratifs sont utilisés dans les écoles primaires pour initier les jeunes aux techniques de base du jardinage. Le village de Fariman<sup>73</sup> nous semble être un bon exemple de l'enthousiasme des villageois que les Américains décrivent. Les 600 familles du village peuvent observer la confection, l'entretien et les rendements du potager de maison démonstratif. L'année suivante, après plusieurs mois d'entraide et de préparatifs, la quasi-totalité des ménages entretient son propre potager. Plutôt qu'être considérée comme une source supplémentaire de revenu, la nouvelle pratique sert à garnir l'assiette des résidents qui se plaignent depuis longtemps de la famine.

Dans d'autres villages, les petits fermiers n'ont pas l'espace nécessaire pour entretenir un tel potager, mais avec l'aide des agronomes ils réussissent parfois à contourner ces obstacles. Luanna J. Bowles décrit un village où les fermiers

---

<sup>73</sup> Voir le document « Proposed introduction for articles on provincial work » écrit par William T. Clark en 1956 ou 1957 dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

dépendent de la production des dattiers. Par le biais du savoir véhiculé par les Américains, les villageois apprennent à cultiver autre chose entre les dattiers, leur permettant d'obtenir une récolte supplémentaire, exclusivement vouée à assouvir la faim qui sévit<sup>74</sup>. L'exemple soulevé par Bowles montre bien l'aspect pragmatique des projets, dans la mesure où les techniciens adaptent leur savoir-faire aux besoins réels et particuliers des différentes communautés. Comme nous le verrons sous peu, ce sont ces mêmes communautés qui, au final, tirent le maximum de leur collaboration avec les techniciens afin de promouvoir un projet bien iranien.

« The Farsi language has no word for community » : l'organisation locale comme vecteur de changements internes

Les membres des communautés campagnardes sont alors bien au fait des maux qui les affligent. Dans le cadre des projets du Point 4, ils comprennent que ce sont les dynamiques au sein même de leur communauté qui leur permettront d'échapper peu à peu à leur mauvais sort. Plutôt que de perpétuer leur dépendance envers les *arbâbs*, il leur faut dorénavant concevoir la communauté comme unité de base du vivre ensemble. En coopérant les uns avec les autres dans les domaines de l'éducation, de l'agriculture, de l'organisation et de la santé publique, les villageois ont tout à gagner contre les propriétaires. Dans un contexte où les hiérarchies traditionnelles semblent immuables depuis des siècles, l'idée de cette coopération présente presque des caractéristiques révolutionnaires. Comme l'exprimait si bien Bowles par l'entremise du titre d'un ouvrage paru quelques années avant la ratification du TCA, l'essence même du Point 4 serait de faire en sorte que « Parents, Teachers, and Youth Build Together »<sup>75</sup>.

---

<sup>74</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 22-23.

<sup>75</sup> Luanna J. Bowles, *Parents, Teachers, and Youth Build Together*, New York, H. H. & E., 1947.

Pour maintenir cette coopération, plusieurs villageois créent, avec l'aide des Américains, des conseils de village (*villages councils*), à l'image des *town meetings* des petites communautés américaines, leur permettant de faire part de leurs problèmes et d'en développer les solutions de manière collective. À peine deux ans après la signature de l'entente entre Washington et Téhéran, quelques dizaines de milliers de *village councils* ont vu le jour. En s'organisant de la sorte, les villageois utilisent leur force collective pour amoindrir l'autorité des propriétaires terriens<sup>76</sup>. Par la démonstration de ce mode d'organisation, le Point 4 semble réellement participer à la lutte locale contre les propriétaires terriens. À plusieurs reprises, ces derniers opposent une forte résistance à cette nouvelle organisation et tentent de faire avorter les réunions par la force, par l'intermédiaire des seigneurs locaux<sup>77</sup>.

Les communautés utilisent aussi le Point 4 pour s'affranchir des maux en lien avec la santé et l'hygiène publique. Dans le domaine de la santé publique, les problèmes quotidiens auxquels sont confrontés les Iraniens sont nombreux. La propagation d'épidémies comme la malaria ou la variole, le manque d'entretien adéquat des infrastructures d'approvisionnement en eau et l'absence d'une philosophie médicale préventive fait de l'Iran un terrain propice à la maladie. Les projets menés en coopération entre techniciens et villageois s'organisent autour de trois catégories : le développement d'infrastructures liées à santé publique, comme les hôpitaux ou les unités mobiles de santé publique<sup>78</sup>, la transition vers une philosophie médicale préventive plutôt qu'uniquement curative et la promotion d'une éducation sanitaire de nature scientifique, notamment dans le registre des habitudes d'hygiène. Dans l'ensemble, les projets concerneraient les modes d'approvisionnement en eau dans les villages, les installations publiques comme les

---

<sup>76</sup> William E. Warne, *op. cit.*, p. 201-202.

<sup>77</sup> Voir l'entrevue de William E. Warne effectuée en 1988 par Neil M. Johnson, disponible en ligne à l'adresse suivante: <http://www.trumanlibrary.org/oralhist/warnewe.htm> (consulté le 1er octobre 2013).

<sup>78</sup> *Mobile health units* que nous aborderons plus loin dans ce chapitre.

bains, mais également la formation d'infirmières iraniennes dont la tâche serait ensuite d'informer les populations rurales des avancées scientifiques, surtout auprès des sages-femmes.

L'approvisionnement en eau est, depuis plusieurs siècles, la principale source des calamités dont souffrent les Iraniens. Bien qu'historiquement le zoroastrisme<sup>79</sup> et le Coran<sup>80</sup> proscrivent les activités risquant de souiller l'eau servant à la consommation, les différentes pratiques ont tout de même contaminé les villageois à outrance. La *jube* et le puits géant à ciel ouvert, les deux techniques les plus répandues en Iran, ont longtemps aggravé la situation sanitaire de plusieurs villages. La *jube*<sup>81</sup>, est une petite rigole qui s'approvisionne à un cours d'eau et qui sillonne le village. Plus les villageois sont à proximité de la source, plus l'eau est potable, mais en parcourant le village, l'utilisation qu'en font les habitants la transforme rapidement en une eau impropre à la consommation. Le second type d'infrastructure est le puits géant à ciel ouvert<sup>82</sup>, un trou circulaire creusé à l'aide de deux bœufs qui rabrouent le sol et d'hommes qui évacuent la terre creusée. Une fois la profondeur d'environ 25 mètres atteinte, les bovins sont abattus et dépecés pour être remontés à la surface. Pour les spécialistes en installations sanitaires, les entrailles bovines qui jonchent le fond contaminent l'eau dès l'entrée en fonction du puits. Les deux systèmes d'approvisionnement en eau sont sources de maladies

---

<sup>79</sup> Le zoroastrisme est une religion monothéiste qui devient la religion officielle sous la dynastie des Sassanides (III-VIIe siècle). Elle est graduellement remplacée par l'Islam à partir du VIIe siècle. Les écrits du zoroastrisme stipulent « Teach to the people that it is the water which gives life to the things and it is with water that the world is fresh and cheerful. Be careful you do not pollute the water and do not throw in it corpse and dirty things ». Celui qui dispose d'un corps dans un cours d'eau servant à l'approvisionnement est ainsi passible de la peine de mort. Voir « A Statement on Public Health Education in Iran » dans RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 8, dossier: Staff Studies – Health Education, 1960.

<sup>80</sup> Le Coran stipule que: « Do not ease nature in wells or streams ». Voir « A Statement on Public Health Education in Iran » dans RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 8, dossier: Staff Studies – Health Education, 1960.

<sup>81</sup> Les techniciens sur le terrain se réfèrent à ces rigoles avec les termes *jube* ou *ghanat*.

<sup>82</sup> Voir le document « ICA and Public Health Sanitation in Fars Province, Iran » écrit par David S. Reid, spécialiste en installations sanitaires, dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

comme la dracunculose, alors très répandue en Iran et participent à l'accroissement du taux de mortalité infantile.

Sur le terrain, les Américains du Point 4 comprennent qu'ils peuvent promouvoir leur diplomatie culturelle sur le front hygiénique d'une façon très efficace et ne se trompent guère. Pour éviter que l'approvisionnement en eau ne soit une si grande source de problème, les Américains font la démonstration des puits profonds (*deep wells*) que les Iraniens adoptent très rapidement. C'est du moins ce qu'affirme Warne dans ses mémoires : « In village after village, deep-well projects were the occasion for celebration and jubilation [...] These celebrations are unforgettable »<sup>83</sup>. Une décennie plus tard, lorsque la Ford Foundation complète son évaluation de l'avancement des projets dans le nord de l'Iran pour la période 1952-1962, le rapport mentionne que l'adoption des puits profonds s'est largement généralisée dans la région, qu'on assiste à une *deep-well culture*.

Pour enrayer la variole, ce fléau qui fait des ravages dans le sud de l'Iran depuis des décennies, les équipes du Point 4 doivent convaincre les Iraniens de la nécessité d'adopter une philosophie préventive basée sur les connaissances scientifiques. À l'opposé de l'approche scientifique et moderne, l'approche médicale traditionnelle, voire folklorique, du traitement de la variole engendrait plus de soucis qu'elle n'en réglait. Le Dr Franz Rosa, impliqué dans divers projets de santé publique, pointe certaines pratiques traditionnelles comme source de la propagation de la variole : « The spreading of smallpox comes from bad diagnostics, and bad isolation of infected people [...] Old practice of preventing smallpox is mixing saliva from a smallpox case with sugar and feeding it to the people to be 'immunized', often with fatal results »<sup>84</sup>. En changeant leurs pratiques

---

<sup>83</sup> William E. Warne, *op. cit.*, p. 151 et 161.

<sup>84</sup> Voir le document « Smallpox Campaign in Iran » écrit par le Dr Franz Rosa en avril 1957, dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

pour les remplacer par les notions d'hygiène, les Iraniens sont à même d'éradiquer presque complètement ce fléau en quelques années.

À la manière des *village councils*, les paysans comptent également se réunir pour communautariser les nouvelles pratiques scientifiques. Pour aider les Iraniens à poursuivre la coordination des moyens sanitaires mis en place, des comités de santé<sup>85</sup> (*health committees*) sont créés, auxquels les villageois participent activement pour partager et adapter les connaissances scientifiques acquises. La place qu'ont les tenants du traditionalisme, voir ici les membres du clergé, s'en trouve amoindrie au profit de l'esprit de communauté. Pour incorporer ce savoir scientifique à leurs habitudes quotidiennes, les apprentissages en lien avec les nouvelles connaissances sont jumelés aux projets de nature éducatifs. Ainsi, pour apprendre à lire et à écrire, plutôt que d'utiliser le Coran, les enseignants ont recouru à diverses brochures créées par l'USIS-Téhéran. L'enseignement primaire et secondaire participe ainsi à l'introduction de la science dans le quotidien rural<sup>86</sup>.

Quant au secteur de l'éducation, le défi est encore une fois de taille. Tout d'abord, il faut mentionner que la majorité des villages ne compte aucune école primaire<sup>87</sup>. Dans bien des cas, les villages qui bénéficient d'une école manquent d'enseignants qualifiés<sup>88</sup>. De plus, dans la majorité des cas, l'école est encore réservée aux garçons. Pour affronter ces problèmes, les Américains aident à la construction de nouvelles écoles primaires à travers le pays, mais souhaitent aussi modifier la formation des enseignants en adaptant la philosophie de l'apprentissage

---

<sup>85</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 29.

<sup>86</sup> « Village teachers are doing a wonderful job, usually they have great prestige in the village and they can be a very great help if utilised ». Voir la conférence de la division de la santé publique de 1958 dans RG 286, P-512, box 3, dossier: Conferences – Public Health Division, 1958.

<sup>87</sup> En 1949, l'Iran compte 3 224 écoles primaires pour 50 000 villages. À la veille de la Révolution blanche de 1963, le nombre d'écoles a triplé. Voir le tableau 4.7 dans Mehdi Mowahed-Ardabillie, *Education and the Pattern of Modernization in Iran, 1945-1974*, thèse de Ph.D. (Philosophie), Phoenix, AZ, Arizona State University, 1975, p. 138.

<sup>88</sup> En 1946, on compte 11 710 enseignants de niveau primaire en Iran. En 1961, ils sont un peu plus de 45 000. Voir le tableau 4.6 dans *op. cit.*, p. 137.

aux enjeux du monde moderne. Plutôt que d'avoir recours à la méthode de l'apprentissage par mémorisation, ils promeuvent une éducation basée sur le *problem-solving*<sup>89</sup>. Comme l'explique le Dr Williams qui visite l'Iran de 1950 à 1952 : « Communication in the classroom was a one-way process [...] with little concern with 'how to think' »<sup>90</sup>. Au lieu d'utiliser le Coran comme document pratique, ils encouragent l'utilisation de brochures dont le contenu se rapporte au quotidien des paysans, rendant ainsi l'éducation plus pratique<sup>91</sup>. Comme l'expliquait Luanna J. Bowles, en adoptant l'instruction par la résolution de problèmes (*problem-solving*)<sup>92</sup> plutôt que par mémorisation et en utilisant du matériel lié au quotidien iranien : « These men who are learning to read are also interested in learning about better care of livestock and how to grow better crop »<sup>93</sup>. Pour apprendre à lire et à écrire, le vocabulaire de base est issu du registre de la famille, des habits, de la nourriture, de l'agriculture et de l'élevage, et les enseignants utilisent désormais du matériel produit par l'USIS, comme les brochures *We grow vegetables*, *Keeping poultry* ou *Home and health*<sup>94</sup>. Tout en apprenant à lire, les villageois sont en contact avec un nouveau savoir-faire utile pour leur quotidien. L'arithmétique de base est inculquée par la résolution de problèmes auxquels font face les villageois, comme la division des parts lors de la récolte. Par le biais du Point 4, les spécialistes américains sont en mesure d'outiller

---

<sup>89</sup> Concernant l'abandon de la méthode d'enseignement par mémorisation au profit du *problem-solving*, voir l'ouvrage de Jonathan Zimmerman, *Innocents Abroad: American Teachers in the American Century*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 2006.

<sup>90</sup> Voir le document « Report on Activities and Achievement of USOM-Iran, 1951-1956 » écrit par Edmund F. Overend dans RG 469, P-167, Country Files of Helen Lotz, 1956-1957, box 2, dossier: Iran, 1957.

<sup>91</sup> Pour Jahangir Amuzegar, la *fundamental education* (l'éducation dite pratique) fait en sorte que « school is now seen as an integral part of daily living, using real life experience ». Voir *Technical Assistance in Theory and Practice: The Case of Iran*, New York, Praeger, 1966, p. 13.

<sup>92</sup> À la fin des années 1950, 70 % des écoles primaires ont adopté l'instruction par *problem-solving* plutôt que par mémorisation. Voir le document « Proposed introduction for articles on provincial work », écrit par W. T. Clark en 1956 ou 1957 dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>93</sup> Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 12 et 26.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

les enseignants iraniens qui, à leur tour, transmettent des savoirs plus modernes aux jeunes et moins jeunes<sup>95</sup>.

Selon les sources américaines que nous avons consultées, les enseignants iraniens semblent enthousiastes par rapport à ces nouveaux modes d'instruction. Après avoir reçu une formation de la part des spécialistes américains, ils peuvent à leur tour prodiguer un enseignement plus moderne aux leurs. Dans un rapport hebdomadaire de 1952, William Warne évoque l'enthousiasme des enseignants nouvellement formés : « I met a rural teacher who had ridden three hours on a horse to tell me that he had greatly benefited by the five-weeks summer course [...] he said he had had 12 years of schooling and preparation, and felt that he had received as much that was helpful to him as a teacher in the 5 weeks summer courses as in 12 years of work »<sup>96</sup>.

Dans une société où « the Farsi language has no word for 'community' »<sup>97</sup>, ce sont les nouveaux liens de collaboration et de solidarité qu'opposent les villageois aux seigneurs. En considérant le village comme unité politique de base<sup>98</sup>, les villageois s'adonnent à « working together for the benefit of their community »<sup>99</sup>.

## Conclusion

La signature d'une entente Point 4 entre Téhéran et Washington encourage ainsi la participation de différents groupes sociaux. Les femmes y voient

---

<sup>95</sup> Il est important de noter que l'éducation primaire s'adresse autant aux jeunes Iraniens qu'aux plus vieux.

<sup>96</sup> Voir le *Fourteenth Weekly report of technical cooperation in Iran* de William Warne d'oct. 1952 dans les Harry Truman Papers; White House Central Files—Official Files; Iran, Technical Cooperation, boîte 20w.

<sup>97</sup> Propos de Luanna J. Bowles lors d'une conférence du Point 4 en 1958. Voir RG 286, P-512, Subject Files, 1959-1965, box 3, dossier: Conferences – Public Health Division, 1958.

<sup>98</sup> « [V]illages as social units ». Voir Luanna J. Bowles, *op. cit.*, p. 32.

<sup>99</sup> Voir le rapport sur le développement sanitaire à Ali-Shah-Avaz de William Warne en mai 1953 dans Stanley Andrews Papers, box 9 – Iran.

l'opportunité d'accentuer leur participation à la vie quotidienne du village, parfois à l'encontre des aspirations des tenants du traditionalisme. Les paysans et petits fermiers voient dans le Point 4 différents moyens d'améliorer le quotidien de leur famille, mais également celui de tous les villageois. En introduisant de nouvelles pratiques, de nouvelles techniques et un nouveau mode d'organisation entre eux, ils se soustraient peu à peu à l'emprise des grands propriétaires pour lesquels ils sont en situation de dépendance. À l'échelle du village lui-même, la communauté adopte de nouvelles pratiques en lien avec la science, qu'elle jumèle au cursus scolaire pour en faire une éducation utilitaire pratique.

On constate ainsi qu'aux yeux des Américains, les Iraniens et Iraniennes à la campagne semblent voir dans le Point 4 une occasion d'améliorer leur bien-être, mais aussi de promouvoir une réforme, voire une révolution, des hiérarchies traditionnelles. La diplomatie culturelle, lorsqu'il est question d'éducation technique, semble avoir de véritables succès en Iran à la campagne, sans que les Iraniens deviennent aveuglément proaméricains. Même constat chez les Iraniens, qui n'ont pas été en mesure d'assujettir le Point 4 à leurs volontés, par exemple avec la présence des femmes spécialistes américaines. De tout côté, les échanges promus par le Point 4 ont forcé les concessions. Cela nous montre à quel point la diplomatie culturelle, en dépit des éloges que les Américains font en Iran, ne s'opère pas dans un sens unique, mais constitue un projet commun.

Cependant, malgré le succès des spécialistes chez les populations rurales, les plans de nation building du Shah, encouragés par le duo Rostow/Kennedy aux États-Unis, vinrent couper court aux avancées durement travaillées. Ainsi s'amorce, avec la Révolution blanche de 1962, une modernisation rurale hautement centralisée par le pouvoir royal à Téhéran. Alors que les Américains et les villageois avaient carte blanche pour entreprendre des projets de développement locaux, les décisions émanent dorénavant de la capitale qui favorise les projets de

très grande envergure comme la construction de barrages hydroélectriques. La Révolution blanche vient également sabrer dans le nouveau pouvoir politique local des *village councils*. Le programme du Shah prévoit alors renverser une fois pour tout l'équilibre des pouvoirs traditionnellement à l'avantage des propriétaires terriens et centralise ainsi les prises de décisions politiques dans la capitale. Comme l'expliquait Warne dans une entrevue à la fin des années 1980, après la révolution proposée par le Shah, « Town meeting power was rebutted by central power coming from Tehran »<sup>100</sup>. Les futurs historiens pourront tenter de cerner la réaction des villageois face à l'abolition de ces nouvelles instances politiques locales qui furent, au final, très éphémères. La révolution islamique peut également être analysée dans le contexte de la Révolution blanche qui survient deux décennies plus tôt. En effet, les principes antireligieux de la grande réforme du Shah viennent alors souder les différentes factions religieuses anciennement divisées. En 1963, le futur ayatollah Komeini est expulsé du pays pour ses critiques virulentes contre la Révolution blanche. En limitant le droit de propriété des membres du clergé, le Shah avait, selon Komeini, enfreint une loi divine. Ainsi, malgré les avancées locales atteintes par la collaboration entre villageois et spécialistes américains pendant les années 1940 et 1950, les mesures entreprises par le souverain royal à Téhéran jouèrent un plus grand rôle dans l'avenir des Iraniens et Iraniennes.

---

<sup>100</sup> Neil M. Johnson, *Oral History Interview with William Warne*, Independence, MO, Truman Presidential Library, 1988.

## CONCLUSION

Comme nous l'avons vu tout au long de ce mémoire, les réactions des Iraniens à l'endroit des initiatives américaines furent très diverses. En effet, la jeune élite lettrée qui participe au programme Fulbright revient déracinée de son séjour sur les campus américains. Malgré les complications bureaucratiques, les participants reviennent au bercail avec une image, somme toute, positive de la société américaine et certains d'entre eux organisent des événements pour partager leur expérience, voire pour tenter d'américaniser leur entourage. Cependant, le *reverse culture shock* qu'ils vivent au retour influence leur attitude à l'égard de leur culture traditionnelle. C'est notamment le cas lorsqu'il est question des mœurs en matière de relations entre hommes et femmes. Si les historiens s'entendent pour dire que ces liens hommes femmes aux États-Unis subissent un retour au conservatisme, les Iraniens de l'époque ne le voient pas du même œil. En effet, les femmes sont nouvellement admises sur les campus d'Iran et sont encore très minoritaires. Qui plus est, si elles ont accès aux études supérieures, leurs allées et venues sont strictement contrôlées par des codes moraux toujours sous l'influence de la tradition religieuse. Pour les Iraniens qui entrent en contact avec les *dating games* si populaires aux États-Unis, le retour se fait extrêmement difficile. Les critiques qu'ils formulent à l'endroit de leur société touchent également les opportunités d'emplois que leur procure une éducation à l'américaine. En effet, les Américains avaient prévu que des études en médecine, en agronomie ou en ingénierie permettraient aux Iraniens de pouvoir s'investir dans le partage de leur nouveau savoir aux quatre coins du pays. Cependant, les participants sont très réfractaires au rôle qui leur est offert dans ce théâtre de la modernisation de l'Iran. En effet, les dirigeants américains n'ont pas prévu que dans la culture locale, le travail manuel est perçu comme dégradant et que les Iraniens qui ont reçu une éducation universitaire considèrent dès lors avoir droit à un *desk job*.

Dans le monde rural, la réponse aux initiatives américaines est tout aussi hétérogène, entremêlant résistance et récupération. Bien que leur voix soit les sympathisants communistes dénoncent les initiatives américaines, mais l'effet escompté est parfois contraire, notamment en ce qui a trait au symbole du *jackass*. Pour les membres du clergé, la modernité promue à travers les projets du Point 4 mine le peu d'autorité qu'ils peinent à garder. Ainsi, dans les salles de classes, le Coran sert de moins en moins à apprendre à lire et écrire, au profit de brochures qui mettent en valeur une éducation dite pratique pour le paysan moyen. Les plus réfractaires aux projets entamés par le Point 4 sont sans conteste les grands propriétaires terriens. Depuis des siècles, ils dominent le paysage politique de l'Iran rural et trônent au sommet de la hiérarchie sociale. Dans un système à l'allure féodale, les paysans et petits fermiers sont presque entièrement soumis aux grands propriétaires et leurs seigneurs. Endettés depuis belle lurette, le *vulgum pecus* peine à avoir une véritable voix dans cette structure sociale. Cependant, comme nous l'avons vu, les paysans et fermiers font connaissance avec un modèle d'organisation que promeuvent les spécialistes américains : l'organisation coopérative. En achetant leurs outils en groupe, en séparant les coûts liés au travail de la terre et en fondant une nouvelle source de crédit, la mainmise des *arbâb* s'amointri rapidement. Au final, les communautés villageoises dans leur ensemble s'organisent différemment pour améliorer leur bien-être au quotidien. C'est notamment grâce à l'introduction des *village councils* et des *health councils* appuyés par Point 4, que les communautés peuvent dorénavant se réunir et prendre leur développement en main. Au final, bien que les Iraniens profitent des projets Point 4 et Fulbright, l'agenda politique du Shah vient brouiller les cartes des accomplissements des années 1940 et 1950. Par sa création de l'Armée du savoir, le régent royal force les étudiants universitaires à s'investir aux quatre coins du pays et à travailler de leur main. Dans les régions rurales, la Révolution blanche qu'il entame vient centraliser les projets de développement, enlevant toute autonomie aux petites communautés. L'amorce d'un régime autoritaire et de plus en plus

brutal s'inscrit directement dans l'aboutissement à la Révolution islamique qui secoue tant le pays que la scène internationale.

Malgré les limites évoquées en introduction, nous croyons avoir rempli notre objectif de tracer un premier portrait de la réaction des Iraniens à l'égard des initiatives culturelles éducatives américaines. Cependant, si nous avons cru bon de centrer notre attention sur la notion d'éducation, plusieurs autres sujets de recherche liés à la diplomatie culturelle sont presque inexplorés. C'est le cas de la musique et de la danse. En effet, bien qu'elle ne s'y attarde que trop peu, Penny Von Eschen, dans son ouvrage *Satchmo Blows Up the World*, montre combien les tournées jazz en Iran connurent un succès. À quelques endroits nos sources confirment cette curiosité des populations locales iraniennes pour la musique et la danse chez les Américains. En effet, l'exemple du couple McDaniel, originaire de Tyndall dans le Dakota du Sud, nous laisse croire qu'il est possible que les Iraniens ne soient pas uniquement intéressés aux aspects techniques de la collaboration avec les Américains. Pour le couple McDaniel, la création de liens d'amitié avec les villageois passe tant par la réalisation commune de projets que par la participation à des activités récréatives<sup>1</sup>. Après de dures journées de labeur, les McDaniel festoient de façon plutôt inusitée, en orchestrant des soirées de *square dancing* auxquelles les villageois participent, aux dires des Américains, avec joie: « The Iranians loved square dancing, and Mr. and Mrs. McDaniel found themselves in demand every evening as teachers, callers, and participants at clubs, schools and recreational centers »<sup>2</sup>. Ainsi, lorsque la totalité des archives seront ouvertes au public, il serait intéressant de cerner dans quelle mesure les habitants étaient ouverts à acquérir ces formes de récréation occidentales, comme la danse, mais également la musique.

---

<sup>1</sup> « Promoting good will and understanding through recreation » et « of becoming part of the community and the social life of the people with whom [we] are working ». Voir RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

<sup>2</sup> Voir l'article sur le couple McDaniel (non-daté) dans RG 286, P-449, box 1, dossier: Feature Stories, 1956-1959.

ANNEXE A  
PHOTO D'IRAN, AOUT 1953



Le 21 août 1953, un Iranien de Téhéran écrit *Yankee, Go Home!*, adage des militants communistes du *Tudeh*, sur un mur.

Image disponible en ligne à l'adresse suivante:

<http://www.cnn.com/2013/08/19/politics/cia-iran-1953->

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources issues de centres d'archives

#### **Harry S. Truman Library, Independence, Missouri**

Point 4 Program Archives

#### **University of Arkansas Library, Fayetteville, Arkansas**

Bureau of Educational and Cultural Exchanges Records  
National Association of Foreign Students Affairs Collection

#### **National Archives and Records Administration, College Park, Maryland**

United States Information Agency Records (RG-306)  
United States State Department Records (RG-59)  
United States Operations Mission Records (RG-469)  
United States Foreign Aid Records (RG-286)

#### **National Security Archives**

(en ligne à l'adresse <http://www.gwu.edu/~nsarchiv/>)

National Security Archive Electronic Briefing Book, no. 78 (*U.S. propaganda in the Middle East – Early Cold War Version*, Edited by Joyce Battle)

<http://www.gwu.edu/~nsarchiv/NSAEBB/NSAEBB78/essay.htm>

(consulté le 10 octobre 2010)

National Security Archives Electronic Briefing Book, no. 28 (*The Secret CIA History of the 1953 Coup in Iran*, Edited by Donald Wilber, 1954)

<http://www.gwu.edu/~nsarchiv/NSAEBB/NSAEBB28/#documents>

(consulté le 15 novembre 2010)

### Sources publiées

EIDE, Ingrid, *Students as Links Between Cultures: A Cross-Cultural Survey Based on UNESCO Studies*, Oslo, Universitetsforlaget, 1970.

*Iran and Utah State University: Half a Century of Friendship, and A Decade of Contracts*, Logan, UT, Utah State University Press, 1963.

Newsweek Club and Educational Bureaus, *Is Point 4 an Antidote for the Cold War?*, New York, 1950.

NIEL M. Johnson, *Oral History Interview with William E. Warne, 1988*, Washington D.C. Disponible sur le site de la Harry S. Truman Library à l'adresse suivante : <http://www.trumanlibrary.org/oralhist/warnewe.htm>

MCKINZIE, Richard D., *Oral History Interview with Fraser Wilkins, 1975*, Washington, DC. Disponible en ligne sur le site de la Harry S. Truman Library à l'adresse suivante : <http://www.trumanlibrary.org/oralhist/wilkins.htm>

MCKINZIE, Richard D., *Oral History Interview with Stanley Andrews, 1970*, Washington, D.C. Disponible en ligne sur le site de la Harry S. Truman Library à l'adresse suivante : <http://www.trumanlibrary.org/oralhist/andrewss.htm>

United States Operations Mission to Iran, *A Report on the Tribal Schools of Fars Provinces*, par Clarence Hendershot, Washington, D.C., 1965.

United States Operations Mission to Iran, *The Livestock and Poultry Improvement Program in Iran, 1955*, Washington, D.C., 1955.

United States Operations Mission to Iran, *Point 4 and Agriculture in Iran, 1958*, Washington, DC, 1959.

United States Operations Mission to Iran, *The Point 4 Program in Iran as of July 1952*, Washington, DC, 1953.

United States Operations Mission to Iran, *The Story of Fundamental Education in Iran, 1950*, par Luanna J. Bowles Washington, DC, 1950.

U.S. Congress House, *United States Operations in Iran: First Report, 1957*, Committee on Government Operations, Washington, DC, 1957.

Warne, William A., *Mission for Peace: Point 4 in Iran*, Indianapolis, Bobbs-Merill, 1956.

### **Théorisation, définitions et conceptualisations de la diplomatie culturelle**

- ARSENAULT, Amelia et Geoffrey COWAN, « Moving from Monologue to Dialogue to Collaboration: The Three Layers of Public Diplomacy », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 10-30.
- GIENOW-HECHT, Jessica C. E. (ed.), *Culture and International History*, New York, Berghahn Books, 2003.
- GILBOA, Eytan, « Searching for a Theory of Public Diplomacy », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 55-77.
- IRIYE, Akira, *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1997.
- IRIYE, Akira, « Culture and International History », in *Explaining the History of American Foreign Relations*, sous la dir. de Michael J. Hogan et Thomas G. Paterson, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 [1991], p. 214-225.
- JAHN, Beate, « The Power of Culture in International Relations », in *Culture and International History*, sous la dir. de Jessica C. E. Gienow-Hecht, New York, Berghahn Books, 2003, p. 27-43.
- McMURRY, Ruth Emily et Muna LEE, *The Cultural approach: Another way in International Relations*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1947.
- NINKOVICH, Frank A., *The Diplomacy of Ideas: U.S. Foreign Policy and Cultural Relations, 1938-1950*, New York, Cambridge University Press, 1981.
- NINKOVICH, Frank A., *U.S. Information Policy and Cultural Diplomacy*, Ithaca, Foreign Policy Association, 1996.
- NINKOVICH, Frank A., « U.S. Information Policy and Cultural Diplomacy », *Headline Series : Foreign Policy Association*, n° 308 (automne, 1996), p. 1-63.
- OSGOOD, Kenneth et Brian C. ETHERIDGE, *The United States and Public Diplomacy: New Directions in Cultural and International History*, Leiden, Nijhoff, 2010.
- RHOADS, Kelton, « The Culture Variable in the Influence Equation », in *Routledge Handbook of Public Diplomacy*, sous la dir. de Nancy Snow et Philip M. Taylor, New York, Routledge, 2009, p. 166-186.

ROTTER, A., « Saidism without Said: Orientalism and U.S. Diplomatic History », *American Historical Review*, vol. 105, n° 4 (octobre, 2000), p. 1205-1217.

SCOTT-SMITH, Giles, « Mapping the Undefinable: Some Thoughts on the Relevance of Exchange Programs within International Relations Theory », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 173-195.

### **Les arts dans la diplomatie culturelle**

BROWN, John, « Arts Diplomacy: The Neglected Aspect of Cultural Diplomacy », in *Routledge Handbook of Public Diplomacy*, sous la dir. de Nancy Snow et Philip M. Taylor, New York, Routledge, 2009, p. 57-62.

CRIST, Stephen A., « Jazz as Democracy? Dave Brubeck and Cold War Politics », *The Journal of Musicology*, vol. 26, n° 2, Music in the Cold War (printemps, 2009), p. 133-174.

CAUTE, David, *The Dancer Defects: The Struggle for Cultural Supremacy During the Cold War*, New York, Oxford University Press, 2003.

DAVENPORT, Lisa, *Jazz Diplomacy: Promoting America in the Cold War Era*, Jackson, University Press of Mississippi, 2009.

EDWARDS, Brian T., « Yankee Pashas and Buried Women: Containing Abundance in 1950s Hollywood Orientalism », *Film & History*, vol. 31, n° 2 (2001), p. 13-24.

GUILBAUT, Serge, *How New York Stole the Idea of Modern Art: Abstract Expressionism, Freedom and the Cold War*, Chicago, University of Chicago Press, 1983.

KRENN, Michael L., *Fall-Out Shelters for the Human Spirit: American Art and the Cold War*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.

PREVOTS, Naima, *Dance for Export: Cultural Diplomacy in the Cold War*, MiddleTown, Wesleyan University Press, 2001.

SHAW, Tony, *Hollywood's Cold War*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2007.

- SHAW, Tony et Denise YOUNGBLOOD, *Cinematic Cold War: the American and Soviet Struggle for Hearts And Minds*, Lawrence, KS, University Press of Kansas, 2010.
- TORRY, Robert, « The Wrath of God: Hollywood Religious Epics and the American Cold War Policy », *Arizona Quarterly*, vol. 61, n° 2 (été, 2005), p. 67-86.
- Von ESCHEN, P. M., *Satchmo Blows Up the World. Jazz Ambassadors Play the Cold War*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

### **Le front culturel de la Guerre froide : entre échanges et impérialisme**

#### *Bilans historiographiques*

- BERGHAHN, Volker, « The debate on 'Americanization' Among Economic and Cultural Historians », *Cold War History*, vol. 10, n° 1 (2010), p. 107-130.
- CRITCHLOW, James, « Public Diplomacy during the Cold War. The Records and Implications », *Journal of Cold War Studies*, vol. 6, n° 1 (hivers, 2004), p. 75-89.
- GIENOW-HECHT, Jessica C. E., « Shame on U.S.? Academics, Cultural Transfer and the Cold War: A Critical Review », *Diplomatic History*, vol. 24, n° 3 (été, 2000), p. 465-494.
- WHITFIELD, Stephen, « The Cultural Cold War as History », in *The Cold War*, vol. 5, *Cold War Culture and Society*, sous la dir. de Lori Lyn Bogle, New York, Routledge, 2001, p. 1-17.

#### *Articles et ouvrages*

- ARNDT, Richard, *The First Resort of Kings: American Cultural Diplomacy in the Twentieth Century*, Dulles, Potomac Books, 2005.
- AUBOURG, Valérie, « La diplomatie culturelle américaine en Europe pendant la Guerre froide », *Communisme*, nos. 80/81/82, (2004-2005), p. 77-103.
- BATTLE, Joyce, « U.S. Propaganda in the Middle East - The Early Cold War Version », *National Security Archive Electronic Briefing Book*, n° 78 (décembre, 2002).

Article en ligne à l'adresse suivante:  
<http://www.gwu.edu/~nsarchiv/NSAEBB/NSAEBB78/essay.htm> (consulté le 11 mai 2010)

- BELMONTE, Laura A., *Selling the American Way: U.S. Propaganda and the Cold War*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2008.
- BERGHahn, Volker R., « Philanthropy and Diplomacy in the 'American Century' », *Diplomatic History*, vol. 23, n° 3 (été, 1999), p. 393-419.
- BOGART, Leo, *Cool Words, Cool War. A New Look at USIA's Premises for Propaganda*, Washington, American University Press, 1995.
- BOIS, P. D., « Guerre froide, propagande et culture (1945-1953) », *Relations Internationales* –Paris, n° 115 (2003), p. 437-454.
- CULL, Nicholas, *The Cold War and the United States Information Agency: American Propaganda and Public Diplomacy, 1945-1989*, New York, Cambridge University Press, 2008.
- DEFTY, Andrews, *British, America and Anti-Communist Propaganda, 1945-1953: The Information Research Department*, New York, Routledge, 2004.
- DUTTA-BERGMAN, Mohan J., « U.S. Public Diplomacy in the Middle East: A Critical Cultural Approach », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 30 (2006), p. 102-124.
- FALK, Andrew J., *Upstaging Cold War: American Dissent and Cultural Diplomacy, 1940-1960*, Boston, University of Massachusetts Press, 2010.
- FIELD, Douglas, *American Cold War Culture*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2005.
- FORAN, John, « Discursive Subversions : Time Magazine, the CIA Overthrow of Mussadiq, and the Installation of the Shah », in *Cold War Constructions: The Political Culture of United States Imperialism, 1945-1966*, sous la dir. de Christian Appy, Amherst, University of Massachusetts Press, 2000, p.157-182.
- GIENOW-HECHT, Jessica C. E., « How Good are We? Culture and the Cold War », *Intelligence and National Security*, vol. 18, n° 2 (2003), p. 269-282.

- GIENOW-HECHT, Jessica C. E., « The Anomaly of the Cold War: Cultural Diplomacy and Civil Society Since 1850 », in *The United States and Public Diplomacy: New Directions in Cultural and International History*, sous la dir. de Kenneth A. Osgood et Brian C. Etheridge, Boston, Nijhoff Publishers, 2010, p. 29-58.
- GRAY, Matthew, « The Cold War Propaganda Ideology, and Conspiracy Theories in the Middle East », in *Between Fear and Freedom: Cultural Representations of the Cold War*, sous la dir. de Kathleen Starck, New Castle, UK, Cambridge Scholars Publishing, 2010, p. 97-109.
- HEISS, Mary Ann, « Real Men don't wear Pajamas: Anglo-American Cultural Perceptions of Mohammed Mossadeq and the Iranian Oil Nationalization Dispute », in *Empire and Revolution: The United States and the Third World since 1945*, sous la dir. de Peter L. Hahn et Mary Ann Heiss, Columbus, Ohio State University Press, 2001, p. 178-194.
- KISATSKY, Deborah, « Voice of America and Iran, 1949-1953: U.S. Liberal Developmentalism, Propaganda and the Cold War », *Intelligence and National Security*, vol. 14, n° 3 (1999), p. 160-185.
- KUISEL, Richard, *Seducing the French: The Dilemma of Americanization*, Berkeley, University of California Press, 1996 [1993].
- KUZNICK, Peter J. et James B. GILBERT (ed), *Rethinking Cold War Culture*, Washington, Smithsonian Institution Press, 2001.
- LEE, J. M. « British Cultural Diplomacy and the Cold War, 1946-1961 », *Diplomacy and Statecraft*, vol. 9, n° 1 (1998), p. 112-134.
- LUCAS, Scott W., « Beyond Freedom, Beyond Control: Approaches to Culture and the State-Private Network in the Cold War », in *The Cultural Cold War of Western Europe, 1945-1960*, sous la dir. de Giles Scott-Smith et Hans Krabbendam, Londres, Frank Cass & Co., 2003, p. 53-72.
- LUCAS, Scott W., « Mobilizing Culture: The State-Private Network and the CIA in the Early Cold War », in *War and Cold War in American Foreign Policy, 1942-1962*, sous la dir. de Dale Carter et Robin Clifton, New York, Palgrave, 2002, p. 83-108.
- HIXSON, Walter L., *Parting the Curtain: Propaganda, Culture and the Cold War, 1945-1961*, New York, St-Martin's Griffin, 1998.

- MAY, Elaine T. et R. WAGNLEITNER, *Here, There and Everywhere: The Foreign Politics of American Popular Culture*, Hanover, University Press of New England, 2000.
- MATTEWS, J. P. C., « The West's Secret Marshall Plan for the Mind », *International Journal of Intelligence and Counterintelligence*, vol. 16, n° 3 (2003), p. 409-427.
- OSGOOD, Kenneth A., « Hearts and Minds: The Unconventional Cold War », *Journal of Cold War Studies*, vol. 4, n° 2 (printemps, 2002), p. 85-107.
- OSGOOD, Kenneth, *Total Cold War: Eisenhower's Secret Propaganda Battle at Home and Abroad*, Lawrence, University of Kansas Press, 2006.
- PARKER, Jason C., « Crisis Management and Missed Opportunities: U.S. Public Diplomacy and the Creation of the Third World, 1947-1950 », in *The United States and Public Diplomacy: New Directions in Cultural and International History*, sous la dir. de Kenneth A. Osgood et Brian C. Etheridge, Boston, Nijhoff Publishers, 2010, p. 225-256.
- PARRY-GILES, Shawn J., *The Rhetorical Presidency, Propaganda, and the Cold War, 1945-1955*, Westport, Praeger, 2002.
- RAWSNLEY, D., *Cold War Propaganda in the 1950s*, New York, St-Martin's Press, 1999.
- RAWNLEY, Gary, « Overt and Covert: The Voice of Britain and Black Radio Broadcasting in the Suez Crisis, 1956 », *Intelligence and National Security*, vol. 11, n° 3 (1996), p. 497-522.
- REDDING, Arthur, *Turncoats, Traitors, and Fellow Travellers: Culture and Politics of the Early Cold War*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008.
- ROSENBERG, Victor, *Soviet-American Relations, 1953-1960: Diplomacy and Cultural Exchange during the Eisenhower Presidency*, Jefferson, McFarland & Company Inc. Publishers, 2005.
- RUGH, William A., *American Encounters with Arabs: The Soft Power of U.S. Public Diplomacy in the Middle East*, Westport, Praeger, 2006.
- SAUNDERS, Frances S., *The Cultural Cold War: The CIA and the World of Arts and Letters*, New York, New Press, 2000.

- SCOTT-SMITH, Giles, *The Politics of Apolitical Culture: The Congress for Cultural Freedom, the CIA, and Postwar American Hegemony*, Londres, Routledge, 2002.
- SCOTT-SMITH, Giles et Hans KRABBENDAM, *The Cultural Cold War of Western Europe, 1945-1960*, Londres, Frank Cass & Co., 2003.
- SHAW, Tony, « The Politics of Cold War Culture », *Journal of Cold War Studies*, vol. 3, n° 3 (automne, 2001), p. 59-76.
- SIMPSON, Christopher, *Science of Coercion: A Communication Research and Psychological Warfare, 1945-1960*, New York, Oxford University Press, 1994.
- SREBERNY, Annabelle et Massoumeh TORFEH, « The BBC Persian Service 1941-1979 », *Historical Journal of Film, Radio and Television*, vol. 28, n° 4 (octobre, 2008), p. 515-535.
- STARCK, Kathleen, *Between Fear and Freedom: Cultural Representations of the Cold War*, Newcastle, Cambridge Scholars, 2010.
- VAUGHAN, James, « A Certain Idea of Britain: British Cultural Diplomacy in the Middle East, 1945-1957 », *Contemporary British History*, vol. 19, n° 2 (été, 2005), p. 151-168
- VAUGHAN, James, « 'Cloak without Dagger': How the Information Research Department fought Britain's Cold War in the Middle East, 1948-1956 », *Cold War History*, vol. 4, n° 3 (avril, 2004), p. 56-84.
- VAUGHAN, James, « Propaganda by Proxy? Britain, America, and Arab Radio Broadcasting, 1953-1957 », *Historical Journal of Film, Radio and Television*, vol. 22, n° 2 (2002), p. 157-172.
- VAUGHAN, James, « The BBC's External Services and the Middle East before the Suez Crisis », *Historical Journal of Film, Radio and Television*, vol. 28, n° 4 (octobre, 2008), p. 499-514.
- VAUGHAN, James R., *The Failure of American and British Propaganda in the Middle-East, 1945-1957: Unconquerable Minds*, Londres, Palgrave Macmillan, 2005.
- WAGNLEITNER, Reinhold, « The Irony of American Culture Abroad: Austria and the Cold War », in *The Cold War*, vol. 5, *Cold War Culture and Society*, sous la dir. de Lori Lyn Bogle, New York, Routledge, 2001, p. 39-56.

WAGNLEITNER, Reinhold, *Coca-Colonization and the Cold War: The Cultural Mission of the United States in Austria After the Second World War*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1994.

WHITFIELD, Stephen, *The Culture of Cold War*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1996 [1991].

### **Programmes d'échanges académiques**

BRAWNER BEVIS, Teresa et Christopher J. LUCAS, *International Students in American Colleges and Universities: A History*, New York, Palgrave, 2007.

BU, Liping, « Educational Exchanges and Cultural Diplomacy in the Cold War », *Journal of American Studies*, vol. 33, n° 3 (1999), p. 410.

BU, Liping, *Making the World Like Us: Education, Cultural Expansion, and the American Century*, Westport, Praeger, 2003.

COOMBS, P., *The Fourth Dimension of Foreign Policy. Educational and Cultural Affairs*, New York, Harper and Row, 1964.

DAWSON Jr., Horace G., « Race as A Factor in Cultural Exchange: A Practitioner's View », in *Exporting America: Essays on American Studies Abroad*, sous la dir. de R. Horwitz, New York, Garland Publisher, 1993, p.179-202.

DUDDEN, Arthur P. et Russell DYNES, *The Fulbright Experience, 1946-1986: Encounters and Transformations*, New Brunswick, Transaction, 1987.

EDGERTON, Wallace B., « Who Participates in Education Exchange? », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 424, International Exchange of Persons: A Reassessment (mars, 1976), p. 6-15.

FLANAGAN, Maureen, « Being the Other: Teaching U.S. History as a Fulbright Professor in Egypt », *Journal of the Gilded age & Progressive Era*, vol. 1, n° 4 (octobre, 2002), p. 347-363.

FRANKEL, Charles, *The Neglected Aspect of Foreign Affairs: American Educational and Cultural Policy Abroad*, Washington, Brookings Institution, 1965.

- FULBRIGHT, William J., « Education in International Relations », *Colorado Quarterly*, vol. 15, n° 3 (1967), p. 209-216.
- HACKBARTH, Steven L. et Mahroo N. GASTALDI, *The Planning and Implementation of American Graduate Degree Programs for Iranian Educators*, ville inconnue, University of Southern California Press, 1983.
- KOTEK, J., *Students and the Cold War*, Basingstoke, Macmillan Press, 1996.
- KRAMER, Paul A., « Is the World Our Campus? International Students and U.S. Global Power in the Long Twentieth Century », *Diplomatic History*, vol. 33, n° 5 (novembre, 2009), p. 775-804.
- LIMA, A., « The Role of International Educational Exchanges in Public Diplomacy », *Place Branding and Public Diplomacy*, n° 3 (2007), p. 234-251.
- MULCAHY, Kevin V., « Cultural Diplomacy and the Exchange Programs: 1938-1978 », *The Journal of Arts Management, Law, and Society*, vol. 29, n° 1 Cultural Diplomacy in the Post-Cold War World (printemps, 1999), p. 7-28
- OHMANN, Richard, « English and the Cold War », in *The Cold War and the University: Towards an Intellectual History of Postwar Years*, sous la dir. de André Schiffrin et al., New York, New Press, 1997, p. 73-106.
- ROBIN, Ron, « American Studies as A Microcosm of Academia: Center and Periphery in Higher Education », in *Exporting America: Essays on American Studies Abroad*, sous la dir. de R. Horwitz, New York, Garland Publisher, 1993, p.77-90.
- ROBIN, Ron, *The Making of the Cold War Enemy: Culture and Politics in the Military-Intellectual Complex*, Princeton, Princeton University Press, 2001.
- SANDEEN, Eric J., « On the Hazards of Lecturing Abroad: Just Who Do We Think We Are? », in *Exporting America: Essays on American Studies Abroad*, sous la dir. de R. Horwitz, New York, Garland Publisher, 1993, p. 163-178.
- SCHMIDT, Oliver, « Small Atlantic World: U.S. Philanthropy and the Expanding International Exchange of Scholars after 1945 », in *Culture and International History*, sous la dir. de Jessica C. E. Gienow-Hecht, New York, Berghahn Books, 2003, p. 115-134.

- SCHULTZE, Rolf, « Educational Exchange: A Critical Review », *International Review of History and Political Science*, vol. 9, n° 3 (1972), p. 56-77.
- SCOTT-SMITH, Giles, « Exchange Programs and Public Diplomacy », in *Routledge Handbook of Public Diplomacy*, sous la dir. de Nancy snow et Philip M. Taylor, New York, Routledge, 2009, p. 50-56.
- SNOW, Nancy, « International Exchanges and the U.S. Image », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 616 (2008), p. 198-222.
- SPILLER, Robert E., « American Studies Abroad: Culture and Foreign Policy », *Annals of American Academy of Political and Social Science*, vol. 366 (juillet, 1966), p. 1-16.
- THOMPSON, Mary A., *Unofficial Ambassadors: The Story of International Student Service*, New York, International Student Service, 1982.
- WIECK, R., *Ignorance Abroad: American Educational and Cultural Foreign Policy*, Westport, Praeger, 1992.
- YOUNG, Francis A., « Educational Exchanges and the National Interest », *American Council of Learned Societies Newsletter*, vol. 20, n° 2 (1969), p. ?
- ZIMMERRMAN, Jonathan, *Innocents Abroad: American Teachers in the American Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.

#### **L'Iran et le programme Point 4**

- AMUZEGAR, Jahangir, *Technical Assistance in Theory and Practice: The Case of Iran*, New York, Praeger, 1966.
- AMUZEGAR, Jahangir et Ali M. FEKRAT, *Iran: Economic Development under Dualistic Conditions*, Chicago, University of Chicago Press, 1971.
- BINGHAM, J. M., *Shirt-Sleeve Diplomacy: Point Four in Action*, New York, J. Day Co., 1954 [1953].
- CLIFFORD, Robert L. et Helen HUNERWADEL, « Burma Beginnings: Fulbright and Point Four », in *The Fulbright Difference, 1948-1992*, sous la dir. de Richard T. Arndt et David Lee Rubin, New Brunswick, Transaction Publishers, 1993, p. 15-25.

- DANIELS, Walter M., *The Point Four Program*, New York, Wilson Editors, 1951.
- EMBRY, Jessie, « Point Four, Utah State University Technicians, and Rural Development in Iran, 1950-1964 », *Rural History*, vol. 14, n° 1 (2003), p. 99-113.
- EMBRY, Jessie, « The Church Follows the Flag: U.S. Foreign Aid, Utah Universities, the LDS Church, and Iran, 1950-1964 », *Journal of Mormon History*, vol. 32, n° 3 (juin, 2006), p. 141-179.
- HAWS, Owen H., *Iran and Utah State University: Half a Century of Friendship and a Decade of Contracts*, Logan, UT, Utah State University Press, 1962.
- HENDERSHOT, Clarence, *Politics, Polemics and Pedagogues: A Study of U.S. Technical Assistance in Education in Iran*, New York, Vantage Press, 1975.
- HENDERSHOT, Clarence, *White Tents in the Mountains: A Report on the Tribal Schools of Fars Provinces*, New York, Vantage Press, 1965.
- KERWIN, Harry Wayne, *An Analysis and Evaluation of the Program of Technical Assistance To Education Conducted in Iran by the Government of the United States from 1952-1962*, Washington, D.C., The American University Press, 1964.
- SHENIN, Sergi Y., *The United States and the Third World: The Origins of Postwar Relations and the Point Four Program, 1949-1953*, New York, Nova Science Publishers, 2000.